

*J. Riches*

# LA PÉCHERESSE


*Histoire d'amour*



*HENRI DE RÉGNIER*

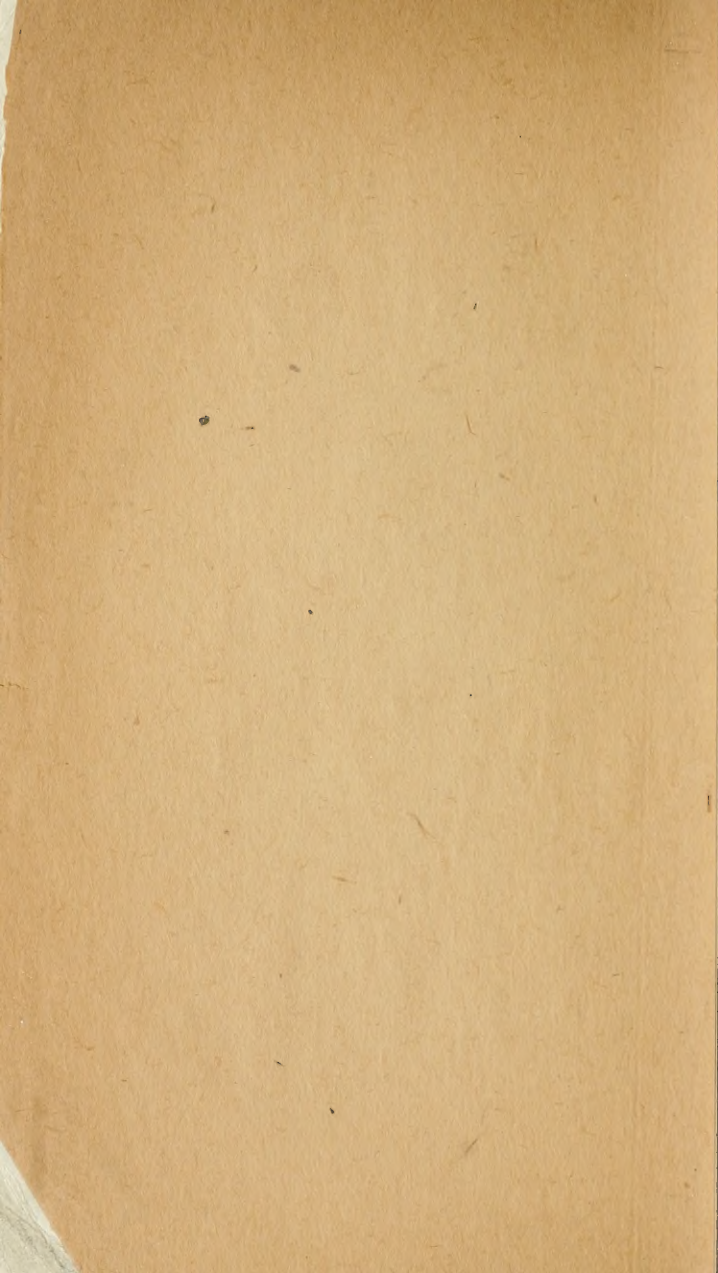
*De l'Académie Française*

STORAGE-ITEM  
MAIN LIBRARY  
  
LPA-B19E  
U.B.C. LIBRARY



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of British Columbia Library





LA PÉCHERESSE

## DU MÊME AUTEUR

### *Poésie*

PREMIERS POÈMES.....	1 vol.
POÈMES.....	1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS.....	1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE.....	1 vol.
LA CITÉ DES EAUX.....	1 vol.
LA SANDALE AILÉE.....	1 vol.
LE MIROIR DES HEURES.....	1 vol.
1914-1916.....	1 vol.

### *Roman*

LA CANNE DE JASPE.....	1 vol.
LA DOUBLE MAÎTRESSE.....	1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS.....	1 vol.
LE BON PLAISIR.....	1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT.....	1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE.....	1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT.....	1 vol.
LE PASSÉ VIVANT.....	1 vol.
LA PEUR DE L'AMOUR.....	1 vol.
COULEUR DU TEMPS.....	1 vol.
LA FLAMBÉE.....	1 vol.
L'AMPHIBÈNE.....	1 vol.
LE PLATEAU DE LAQUE.....	1 vol.
ROMAINE MIRMAULT.....	1 vol.
L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI.....	1 vol.
HISTOIRES INCERTAINES.....	1 vol.

### *Théâtre*

LES SCRUPULES DE SGANARELLE.....	1 vol.
----------------------------------	--------

### *Littérature*

FIGURES ET CARACTÈRES.....	1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES.....	1 vol.
PORTRAITS ET SOUVENIRS.....	1 vol.
ESQUISSES VÉNITIENNES.....	1 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE....	1 vol.

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

# La Pécheresse

*HISTOIRE D'AMOUR*



PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*158 exemplaires sur Japon, numérotés à la presse de 1 à 158.*

*95 exemplaires sur Chine, numérotés à la  
presse de 159 à 253*

*515 exemplaires sur Hollande, numérotés à la  
presse de 254 à 768*

*La première édition a été tirée à 1.650 ex.  
sur papier vélin pur fil des papeteries*

*Lafuma, savoir :*

*1.625 ex. numérotés de 769 à 2393*

*25 ex. (hors commerce) marqués à la  
presse, de A à Z.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

953

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés  
pour tous pays.

Copyright by MERCURE DE FRANCE, 1920.



A

A. GILBERT DE VOISINS

POÈTE ET ROMANCIER

*en témoignage de fraternelle amitié*



Il y a des temps où l'on pleure les  
plaisirs perdus, des temps où l'on  
pleure les péchés commis.

SAINT-ÉVREMOND.

## I

J'ai toujours été si curieux des particularités que l'on découvre au caractère des femmes que, pas une fois, je n'ai négligé de m'instruire à ce sujet. Aussi j'eus bientôt remarqué que le point où se montre le mieux et le plus ouvertement ce que la nature les a faites est celui de l'amour. Les raisons qui décident une femme à aimer, les façons qu'elle y apporte, la manière dont elle se conduit en cette conjoncture nous donnent vue et nous éclairent singulièrement sur elle-même. Nulle part une femme ne montre plus distinctement ce qu'elle est que dans ces circonstances et on ne peut prétendre en connaître tout à fait aucune qu'on ne sache comment elle se comporte en ces occasions.

C'est ce jugement qui m'a incliné, de tout temps, à rechercher avec soin et à mettre en ordre dans mon esprit les anecdotes et les histoires qui se

rapportent à l'amour. Il s'en débite à force de par le monde et il suffit d'écouter pour en apprendre d'excellentes. Il m'en est donc venu beaucoup aux oreilles, et j'en ai retenu un bon nombre, mais il n'en est point qui m'ait paru plus curieuse et plus singulière que celle de M<sup>me</sup> de Séguiran et de M. de la Péjaudie, ni plus propre à faire croire que les femmes sont de bien étranges et bizarres cervelles. Je dirai même que je n'eusse guère ajouté foi à ce roman si je n'en eusse tenu le détail de la bouche de feu M. de Larcefigue, mon parent.

M. de Larcefigue avait connu les personnages de cette aventure, arrivée au pays d'Aix, il y a une trentaine d'années; aussi bien ce M. de la Péjaudie que cette seconde M<sup>me</sup> de Séguiran et son mari, M. le Comte de Séguiran, et le frère de celui-ci, qui s'appelait le Chevalier de Maumoron et qui était capitaine de galères, et le jeune Palamède d'Escandot. M. de Larcefigue avait été témoin, dans sa jeunesse, d'une partie des événements et s'était instruit du reste aux sources les plus sûres. C'était d'ailleurs un homme de grand sens et de haute raison, et il avait toujours rempli sa charge au Parlement d'Aix, dont il mourut président à mortier, avec une régularité digne des éloges qu'on lui accordait et de la magistrature qu'il exerçait. Aussi, tant par l'habitude de son état, qui l'accoutumait à éclaircir tout et à tout peser, que par une disposition naturelle qui l'y poussait également, avait-il

retenu dans l'ordre le plus exact les diverses péripéties de cette affaire. Il en avait réuni les fils et les avait noués solidement. Il ne disconvenait pas néanmoins qu'en certains points, demeurés à tous obscurs et secrets, il avait dû imaginer et donner le plus probable, mais il pensait, en ce sens, ne s'être hasardé que le moins possible, et, sans qu'il se flattât d'être allé jusqu'au bout de la vérité, il demeurait persuadé qu'il ne s'était point écarté du chemin qui y menait et que, s'il n'en avait pas vu la figure même, il en avait au moins aperçu une image assez ressemblante.

Quoi qu'il en fût, le récit de M. de Larcefigue formait un tout si complet et si bien lié qu'il s'est établi dans ma mémoire sans que rien s'en effaçât jamais. Certes, je ne doute pas que la singularité des événements que je vais rapporter n'ait été pour quelque chose pour leur durée dans mon souvenir, mais le tour que leur donnait M. de Larcefigue est pour beaucoup dans ce que je n'en aie rien oublié depuis si longtemps déjà que je les ai entendus conter de la bouche de mon vieux parent, qu'il fallait ouïr. A défaut du ton de l'original, je tâcherai d'en rendre ici l'écho le plus fidèle dont je sois capable. Je commence donc, en m'excusant de reprendre les choses un peu haut, ainsi que le faisait M. de Larcefigue, puisque c'est sur lui que je me guide et que c'est lui que je m'efforcerai de suivre pas à pas.



M. de Larcefigue disait assez plaisamment que ce n'était point seulement sa première femme que M. de Séguiran avait perdue en la personne de Marguerite d'Escandot, mais la première des femmes et la seule dont il eut su quelque chose de plus particulier que ce que toutes montrent à tous les yeux. Aussi le chagrin qu'il éprouva de cette perte, après huit années d'union, fut-il réel. M. de Séguiran supporta l'événement selon son caractère. Or, le sien était l'un de ceux où se mélange au sain jugement des mérites d'autrui le sentiment de ne s'y point penser inférieur. De telle sorte que si M. de Séguiran trouva, dans le souvenir des temps heureux qu'il venait de traverser, de quoi vénérer la mémoire de celle qui les lui avait rendus tels, il ne laissa pas d'y découvrir des raisons de se louer lui-même. N'était-ce donc pas, en effet, la sûreté de son esprit qui lui avait fait faire choix d'une épouse agréable et fidèle, à qui il avait dû mille satisfactions de cœur et de corps, mais qui lui avait été redevable, en retour, de l'occasion qu'il lui avait donnée de se montrer, en tout point, digne de l'honnête homme dont elle avait été l'irréprochable compagne.

Certes, M. de Séguiran ne disconvenait pas en lui-même qu'il avait été soutenu, en cette grande affaire du mariage, par le conseil de ses parents,

mais il se disait alors que ces conseils n'avaient eu toutes leurs conséquences que par une raison qui se trouvait justement à son honneur. N'est-ce pas, en effet, d'un fils comme il y en a peu, que d'accepter d'être dirigé, en une chose où l'on ne souffre guère, le plus souvent, que d'être approuvé? N'avait-il pas par là marqué la solidité de son esprit et fait voir que les soins n'avaient pas été vains qu'avaient pris ses père et mère de le rendre gentilhomme accompli, comme il sied qu'on le soit, quand on a la fortune d'être un Séguiran, c'est-à-dire d'une des plus anciennes et considérables maisons de la Provence?

M. de Séguiran n'avait donc rien trouvé à dire quand son père lui avait assuré que M<sup>lle</sup> d'Escandot présentait toutes les qualités propres à rendre un mari le plus heureux du monde et que nulle n'était, en un mot, capable mieux qu'elle de faire figure d'épouse, si l'on prend l'expression dans un certain sens qui se rapporte moins aux traits du visage qu'à un ensemble de convenances répandues dans toute la personne. Or, celle de M<sup>lle</sup> d'Escandot n'offrait rien de désagréable. Il y avait dans sa taille et dans son port de la dignité et de la noblesse. Du visage on ne pouvait prétendre qu'il fût beau, mais il faut accepter comme il est celui que Dieu donne à ses créatures, surtout lorsque, à d'autres égards, il en compense l'imperfection. Il ne convient pas de faire trop les difficiles sur les ouvrages du Créateur

et de regarder de trop près à leur degré d'achèvement. Est-il donc besoin, quand elle passe, que notre femme fasse se mettre les gens sur le pas des portes ? La beauté apporte souvent au bonheur des soucis dont il se corrompt. D'ailleurs, cette demoiselle d'Escandot n'était point laide, car il faut qu'on le soit bien entièrement pour le paraître tout à fait, lorsque la jeunesse se charge d'en voiler la disgrâce et de la rendre à tout le moins supportable.

Ce fut l'avis de M. de Séguiran. L'idée d'avoir une femme à lui et qu'elle fût une Escandot lui plaisait également. Ces Escandot étaient une alliance avantageuse. Venus d'Italie sous le nom de Scandotti, ils avaient pris racine en Provence et y avaient poussé de nombreux rameaux. Les vigueries d'Aix et de Marseille foisonnaient d'Escandot. Leur plant avait gagné toute la plaine du Rhône, envahi la garrigue de Nîmes et les montagnes du Gévaudan. Leurs branches multipliées portaient toutes sortes de fruits. Il y avait des Escandot d'épée et des Escandot de robe. On les voyait siéger sous le mortier, aux Parlements, servir sous la tenté, aux armées. D'autres, d'Eglise, s'engraissaient aux prébendes et aux canonicats. Un de ceux-là asseyait sa corpulence au siège épiscopal de Fréjus. Tous menaient grand bruit et faisaient grand état d'eux-mêmes, se poussant, se rengorgeant à qui mieux mieux. Selon leurs métiers, ils jugeaient, se bat-



taient, priaient en bons Escandot, c'est-à-dire de façon à tirer de soi le parti le plus profitable. Très unis ensemble dans les grandes choses, ils se querellaient avec acharnement sur les petites ; au fond, d'accord sur le principal, qui était pour eux de tenir partout le plus de place qu'ils pouvaient, tout en se disputant entre eux sur celle qu'ils occupaient. Mais que l'un se mariât ou mourût, il fallait voir comme ils se retrouvaient tous à son cortège et comme ils s'y serraient les coudes, fiers de se sentir du même sang, et chacun dans la certitude qu'en lui seul ce sang avait toute sa pureté et toute sa vertu !

On le vit bien au mariage de M. de Séguiran avec cette Marguerite qui était des Escandot d'épée. Toute la parenté accourut pour cette occasion à Carmeyrane. C'était une assez belle demeure, à une lieue et demie d'Aix. Rebâtie en partie par le père de M. de Séguiran, sa façade se déployait entre deux grosses tours d'angle plus anciennes, toutes jaunies de soleil et toutes rongées par le mistral. Quoique vaste, le château de Carmeyrane le fut à peine assez pour abriter tous ses hôtes. Ils s'y établirent comme ils purent. Les plus vieux, avec leurs épouses encore vêtues à la mode d'autrefois, y regardaient de haut les plus jeunes et leurs femmes accoutrées au goût du jour ; mais le plaisir de se retrouver là, entre Escandot, fut le plus fort et ils finirent par s'accommoder tant bien que mal, en

gens venus de loin et qui ne sont pas fâchés de se montrer les uns aux autres. Tout cela forma une disparate assez curieuse. Bavards ou silencieux, bruyants ou hautains, grossiers ou musqués, ils offraient des visages divers, longs ou larges, osseux ou rubiconds. Tous ils se désignaient entre eux par des sobriquets. On disait : Escandot le Borgne, Escandot le Laid, Escandot le Petit. Ce dernier était arrogant et querelleur, tandis qu'Escandot le Bègue ne cessait pas de vouloir parler sans parvenir à ce qu'on l'écoutât.

Il y avait aussi Escandot le Grand et Escandot le Roux. Tous ces surnoms causaient grand tracas au pauvre M. de Séguiran par le devoir où il était de les retenir exactement et de savoir à qui ils s'appliquaient, de tant d'honnêtes gens dont il allait devenir le parent, sans compter leurs femmes dont il lui fallait assortir dans son esprit les figures à celles de leurs maris.

Aussi M. de Séguiran n'éprouva-t-il quelque repos que lorsque tout ce monde eut pris place derrière lui dans la cathédrale d'Aix et qu'ils se trouvèrent, lui et sa fiancée, la main dans la main, à la lueur des cierges et au son des orgues devant l'Escandot de Fréjus, venu exprès pour bénir le nouveau couple. Son soulagement fut encore plus vif, quand, le repas de noces terminé, et toute la compagnie étant montée coucher les mariés, Escandot le Gros, que l'on appelait aussi Escandot des Vais-

seaux, parce qu'il en commandait un au service du Roi, eut soufflé la chandelle et tiré le rideau ; mais son contentement s'acheva, lorsqu'il se sentit sous les draps avec sa femme, autorisé à faire d'elle ce que son légitime désir en souhaitait et qu'il fit de façon qu'il fût satisfait de lui-même et elle pas mécontente de lui.

Cette première expérience conjugale fut assez au goût de M. de Séguiran pour que l'idée de la renouveler à son gré lui parût fort agréable. Il sentit à vivre un nouveau plaisir qu'il n'avait pas connu jusqu'alors. Ce sentiment se trouva opportun pour l'aider à supporter les événements qui suivirent d'assez près son mariage. En effet, le père de M. de Séguiran ne tarda pas à mourir. Il était malade depuis les noces de son fils, où il s'était agité outre mesure et où il avait eu l'imprudence de vouloir tenir tête à M. d'Escandot le Borgne et à M. d'Escandot le Petit, qui étaient aussi l'un grand buveur que l'autre grand mangeur. Mal lui en avait pris, car, à partir de ce jour, il se mit à languir et finit par trépasser, ce qui arriva au mois de juillet de l'an 1664. Sa veuve, qui détestait le séjour de Carmeyrane, où elle manquait, à son dire, de compagnie, saisit le prétexte de ce trépas pour aller habiter à Aix un hôtel que les Séguiran y possédaient et où elle se trouverait porte à porte avec les meilleures langues de la ville, auxquelles la sienne ne le cédait en rien.

Les nouveaux mariés demeurèrent donc seuls à Carmeyrane. M. de Séguiran sentit assez vite le chagrin qu'il avait éprouvé de la mort de son père s'apaiser au plaisir d'être entièrement son maître. Il goûtait fort cette nouvelle liberté, car c'en était une de régler à sa guise ses occupations sans que personne désormais y pût trouver quoi que ce fût à redire. Les plus simples lui en paraissaient délicieuses, comme de se lever le matin, de se promener dans ses jardins, attendre l'heure du dîner à ne rien faire et soupirer après l'instant de s'aller coucher avec sa femme, à qui les compagnies nocturnes de son mari ne tardèrent pas à valoir les accidents d'usage, car, au bout de quelques mois, on vit M<sup>me</sup> de Séguiran perdre l'appétit et rendre ce qu'elle avait pris aux repas, tandis que son visage se marquait de taches jaunes et que sa taille s'alourdissait.

M. de Séguiran observait ces signes avec un plaisir qu'il ne cherchait pas à dissimuler et avec une fierté qu'il ne cachait pas davantage. L'espoir d'être bientôt père l'enchantait d'un conjugal orgueil. Hélas ! l'heure de la matrone démentit cruellement ces belles espérances. Les couches de M<sup>me</sup> de Séguiran ne furent pas bonnes. Elle en supporta les souffrances avec un courage admirable, sans avoir la consolation qu'elles apportent d'ordinaire, car l'enfant qu'elle mit au monde n'était point conformé pour qu'il vécût.

Cet événement déconfit fort M. de Séguiran. Il avait grand désir d'être aussi heureux père qu'il était bon époux et, durant la grossesse de sa femme, ce désir s'était accru d'être si près de se réaliser, si bien qu'il le tenait déjà pour accompli. Aussi son désappointement fut-il extrême et se tourna-t-il en une sorte d'impatience qui lui fit attendre avec peine que M<sup>me</sup> de Séguiran fût remise de ses œuvres pour se remettre à l'œuvre à son tour.

La persévérance de M. de Séguiran ne fut pas heureuse. Dans les années qui suivirent, il ne s'en passa guère une sans que la pauvre M<sup>me</sup> de Séguiran ne fût obstinément enceinte, mais, chaque fois, quelque accident détruisit ses espérances, au grand chagrin de son mari et au sien, car il lui avait fait partager son souhait, auquel elle se prêtait, de tout son corps, avec une obéissance digne d'une plus favorable issue. Une fois, cependant, la dernière, M. de Séguiran se crut au comble de ses vœux et père pour de bon. Il eut le plaisir d'entendre vagir le petit être qui venait à la vie, mais qui n'y demeura que quelques heures. Celles de M<sup>me</sup> de Séguiran étaient comptées également. Une fièvre maligne se déclara, qui emporta dans l'autre monde la pauvre Marguerite d'Escandot, sans qu'elle eût pu, avant de quitter celui-ci, laisser à son mari l'héritier qu'il attendait d'elle.

M. de Séguiran sentit vivement cette déception

qui se mêlait à la douleur véritable qu'il éprouvait de la mort de sa femme, et que redoubla et rendit plus amère un propos assez maladroit de M. d'Escandot le Petit, venu aux funérailles avec toute la parenté. Comme M. de Séguiran, au moment où l'on se séparait, s'était avisé de dire que son deuil était d'autant plus cruel qu'il n'avait pas la consolation d'avoir eu lignée de celle qu'il regrettait, M. d'Escandot le Petit, piqué d'on ne sut quelle mouche, avait déclaré fort aigrement à M. de Séguiran que ce dont il se plaignait était, bien probablement, moins imputable à sa femme qu'à lui-même ; qu'il n'était d'exemple qu'une demoiselle d'Escandot n'eût été parfaitement conformée pour mener à bien ce dont M. de Séguiran semblait reprocher à la défunte de n'avoir pas su s'acquitter. A quoi il avait ajouté, pour finir, qu'il n'était pas si certain que M. de Séguiran n'eût pas dans le sang quelque principe défectueux qui fût la cause naturelle de ce défaut d'hoirie qu'il déplorait fort inconsidérément. Cela dit, M. d'Escandot le Petit avait tourné le dos à M. de Séguiran, demeuré tout penaud et sans réplique et qui demandait en vain secours du regard à son frère, M. le Chevalier de Maumoron, à ce moment auprès de lui.



M. le Comte de Séguiran et M. le Chevalier de Maumoron, bien qu'ils fussent frères de père et de mère, ne se ressemblaient en aucun point. M. de Séguiran était grand et fort, avec une assez belle figure régulière, les membres bien égaux, le teint frais, tandis que M. le Chevalier de Maumoron était basané, avait les jambes courtes, les bras longs, le corps gros et trapu et tout le visage ramassé. Il marchait pesamment, avec une sorte de mouvement dont il avait pris l'habitude au balancement de sa galère, car il en commandait une pour le service du Roi. Ce Maumoron avait déjà beaucoup navigué et s'était fort promené sur les eaux du Levant, tant à la voile qu'à la rame, et il connaissait à merveille le métier de la mer où il était réputé et avait accompli de belles actions. La galère de M. de Maumoron était citée comme le modèle de l'escadre. M. de Maumoron entretenait à son bord une discipline incroyable à laquelle il soumettait non seulement la chiourme des forçats, mais encore les mariniers de rame et les officiers subalternes et même les principaux, à qui il ne passait rien, ce qui n'empêchait pas que l'on recherchât de s'embarquer avec M. de Maumoron, car il excellait aux manœuvres et obtenait de sa palamente d'admirables efforts de vogue, d'endurance et de courage.

Aussi était-ce à lui que s'était adressé M. d'Escandot le Laid, quand son fils Palamède s'était trouvé en âge de faire ses premières armes. M. de Maumoron avait accepté de se charger du jouvenceau, et M. d'Escandot avait profité des funérailles de M<sup>mo</sup> de Séguiran pour amener à M. de Maumoron, qu'il savait devoir y rencontrer, sa nouvelle recrue, afin qu'il l'emmenât avec lui à Marseille, lorsqu'il y retournerait lui-même faire espalmer sa galère et la mettre en état avant la campagne de mer qui s'ouvrait au printemps.

M. de Maumoron avait trop souvent bravé la mort pour que celle de sa belle-sœur le pût émouvoir beaucoup, aussi M. de Séguiran ne trouva-t-il pas auprès de lui de grandes consolations. A vrai dire, M. de Séguiran et M. de Maumoron n'avaient guère, en quoi que ce fût, de points d'entente. M. de Maumoron, estimant que M. de Séguiran se targuait sur lui d'un avantage qu'il ne devait qu'au hasard, se résignait mal à voir, aux mains de son aîné, les grands biens de sa maison, alors que les siennes en étaient par trop dépourvues. Il ne supportait donc pas sans rechigner son état de cadet auquel il devait d'être obligé à courir la mer et à risquer les aventures en simple Maumoron, tandis que Séguiran, muni de la succession paternelle, demeurait tranquillement à se bien dorloter et à ne rien faire.

M. de Maumoron songeait à ces choses une fois



de plus, quelques jours après les obsèques de M<sup>me</sup> de Séguiran, tout en se promenant sur ses courtes jambes dans les jardins de Carmeyrane. Ces jardins étaient assez vastes avec de belles eaux, car le pays d'Aix abonde de fontaines qui en rafraîchissent le sol. Ce fut devant l'un de ces bassins, que M. de Séguiran, qui avait fui son appartement, dont les tentures de deuil lui rappelaient trop son chagrin et qui était sorti pour prendre l'air, aborda M. de Maumoron. M. de Larcefigue était admirable à entendre, quand il racontait la conversation qui s'en était suivie, car il avait dans le récit un don de comédie surprenant et qui donnait la vie aux personnages dont il rapportait les propos. On croyait voir M. de Séguiran et M. de Maumoron marchant ensemble autour du bassin, tandis que le soleil dessinait sur le sable leurs ombres aussi différentes que leurs personnes. M. de Larcefigue imitait à faire rire le ton et les voix du colloque qui avait commencé par un assez long silence, après que les deux frères se fussent assis sur un banc, d'où M. de Séguiran s'était mis, à plusieurs reprises, à ramasser une poignée de sable et à la laisser couler entre ses doigts comme s'il voulait faire, par ce geste, allusion au peu que nous sommes et au rien que nous devenons.

Or, M. de Maumoron n'était pas homme à contrecarrer les idées mélancoliques de M. de Séguiran, ayant dans l'esprit d'en tirer parti à son pro-

fit. De telle façon qu'il entra volontiers dans les vues de M. de Séguiran... Certes, ce bas monde où nous sommes n'est bien que tristesse et que larmes. Tout y est fragile et fuyant; grains de sable ou gouttes d'eau, ce qui est en nos mains n'y dure guère. Encore, si tout ne faisait que passer, mais nous-mêmes ne passons-nous pas? Le spectacle continu de la mort ne nous est-il pas un avertissement de notre propre fin? Et pourtant lui, Séguiran, n'en courait-il que les risques qui nous sont communs à tous, tandis que lui, Maumoron, en affrontait de dangereusement particuliers..... Arrivé là, M. de Maumoron en avait profité pour sauter dans le vif de l'entretien et y entraîner son frère, qu'il jugeait suffisamment préparé à l'y suivre et assez préalablement apitoyé. N'allait-il pas, en effet, bientôt retourner à Marseille, où sa galère l'attendait et Dieu sait où le mèneraient, cette année, les ordres du Roi! Ainsi, il partait, lui, le brave Maumoron, et si alerte d'ordinaire, il partait l'esprit plein de présages funestes. Reviendrait-il jamais à Carmeyrane ou ne l'y ramènerait-on pas estropié par quelque boulet? Mais quoi, l'honneur l'appelait à son poste et il y demeurerait ferme; néanmoins, il lui aurait été agréable, pour dissiper ces vilaines pensées, d'embarquer à son bord quelques musiciens qui lui fissent de la musique propre à chasser les idées noires. Mais bast! ces coquins estimaient leurs services à un prix dérai-

sonnable. Tant pis ! il prendrait la mer chétivement et il faudrait bien que ses serviteurs barbaresques, le fidèle Ali et le fidèle Hassan, se contentassent de leurs vieilles défroques à la turque, toutes rapiécées et toute déteintes par le soleil et par l'écume. Il aurait bien voulu cependant renouveler leurs habits, mais il lui en coûtait d'en regagner la dépense en lésinant sur la table de ses officiers ou sur la maigre pitance de la palamente, que l'on nourrit de ces mêmes lèves noires dont on donne communément aux pigeons. Il y avait bien, selon M. de Maumoron, un moyen de remédier à cet état de choses, mais il avait hésité à troubler la respectable douleur d'un frère par l'exposé de ses tracas particuliers. A chacun ses peines et ses soucis et cependant son cher Séguiran le pourrait tirer si aisément des siens ! Il suffirait que M. de Séguiran lui consentît une avance de cinq mille écus, à valoir sur les prises de la campagne prochaine. Avec ce viatique, M. de Maumoron s'engageait à faire honnête figure, ce qui était, après tout, aussi à l'avantage de M. de Séguiran qu'au sien propre, car, s'ils ne portaient pas le même nom, ils n'en étaient pas moins du même sang. Était-il donc convenable qu'un Séguiran, même quand il n'est qu'un Maumoron, parût petitement aux yeux de tous et aussi à ceux de ce petit Palamède d'Escandot, dont il avait pris charge ? Le jeune gremlin ne manquerait pas de répandre le bruit parmi tous

les Escandot que la galère du Chevalier de Maumoron n'était pas ce qu'on pensait et ne méritait guère son renom. Cela s'ajouterait au peu de cas que ces Escandot, certains du moins, semblaient faire des Séguiran, comme on l'avait pu voir aux paroles de cet Escandot le Petit, le jour qu'il s'était avisé de reprocher à M. de Séguiran son défaut d'hoirie, avec une aigreur et des doutes qui touchaient à l'insulte.

A ces derniers mots du discours calculé de M. de Maumoron le pauvre M. de Séguiran avait soupiré bruyamment, moins au regret des cinq mille écus dont il lui allait falloir se dessaisir, sans grande espérance d'en retrouver jamais rien, qu'au souvenir de l'algarade dont il avait été victime de la part de ce malotru de M. d'Escandot le Petit. Depuis qu'il l'avait subie, la pensée lui en revenait souvent à l'esprit. L'idée que c'était peut-être sa faute s'il n'avait pas eu de sa femme les enfants qu'il avait tant souhaité d'avoir le remplissait d'amertume et son visage se couvrait de rougeur à songer qu'il n'était pas fait comme tout le monde, puisqu'il n'avait pu faire ce que chacun fait si ordinairement, et qu'il portait en lui-même le principe de ce désastre, car c'en devenait un pour lui, surtout à la vue du jeune Palamède d'Escandot, dont la grâce turbulente redoublait son regret de n'avoir pas de fils qui, un jour, aurait la tournure de ce charmant polisson, dont tout le château retentissait

à toute heure et que le triste M. de Séguiran suivait d'un œil attendri, quand il le rencontrait par les couloirs ou dans les allées du jardin.

Pour avoir mis au monde une figure comme celle-là, toute ronde avec de beaux yeux gris, un teint frais, des lèvres rouges, des cheveux bouclés, et cet air de santé et de jeunesse, M. de Séguiran eût supporté de bon cœur mille fois plus que ce qu'il supportait, d'ailleurs, sans gronder, de ce vaurien de Palamède, c'est-à-dire ses jeux, son bruit et les écarts de sa conduite. En effet, l'idée de servir bientôt le Roi sur ses galères avait mis le feu dans la tête et aux quatre membres de cet apprenti marin. Ses quatorze ans se voyaient déjà sur la mer. Il ne rêvait que cordages, poulies, ancres, canons. Il s'imaginait entendre les argousins commandant la manœuvre. Tout le jour, il se démenait, produisant des bruits aigus ou sourds, selon qu'il imitait le sifflet ou la bombarde, à moins qu'une corde à la main, il n'en frappât les arbres à tour de bras, comme si leur écorce eût été la peau même de la chiourme. D'autres fois, il faisait des signaux avec des torchons qu'il dérobaux cuisines, se ruait à l'abordage avec quelque hachoir au poing. M. de Séguiran admirait ces singeries comme les indices d'un brillant avenir naval. M. de Maumoron ricanait et levait ses gros sourcils. Bref, le jeune Palamède eût continué impunément son boucan, s'il ne se fût avisé, un beau

matin, de casser net l'épée de M. de Maumoron en s'exerçant à en percer un mannequin barbaresque, qu'il avait habillé de nippes et coiffé d'un turban, exploit héroïque, mais malencontreux, qui lui valut de M. de Maumoron une magistrale volée de coups de canne.

M. de Séguiran avait été tout interloqué de cette scène et il en avait conclu que le jeune Palamède d'Escandot pourrait bien ne pas trouver la galère de M. de Maumoron le paradis qu'il s'était imaginé. M. de Maumoron avait la main rude et les quatorze ans de son futur élève ès sciences marines ne lui inspiraient, comme il venait de le prouver, guère de ménagements, de sorte qu'il revenait à l'esprit de M. de Séguiran ce qu'on disait de la discipline où M. de Maumoron tenait son bord. Le petit Palamède d'Escandot n'y échapperait pas plus qu'un autre. M. de Séguiran en sentait quelque regret à voir partir ce garçon. Il avait été sur le point de demander à M. de Maumoron de lui laisser son pupille, mais que dirait M. d'Escandot le père ? Hélas ! M. de Séguiran n'avait rien à apprendre à personne, tandis que M. de Maumoron saurait enseigner au rejeton des Escandot mille belles choses, telles que le maniement des armes, la conduite des manœuvres et la façon de se faire tuer comme il convient à un gentilhomme. M. de Séguiran avait donc renoncé à son projet, néanmoins, il ne laissa pas de profiter de l'occasion des

cinq mille écus que lui demandait M. de Maumoron pour lui recommander qu'il en employât une part à donner à Palamède bonne nourriture et tout ce qui se peut avoir de mieux sur une galère. Il y ajouta même la prière de traiter avec douceur le novice, ce que M. de Maumoron promit bien volontiers, tout adouci par la facile générosité dont M. de Séguiran faisait preuve à son égard.

Le principal effet en fut d'ailleurs de décider promptement M. de Maumoron à partir pour Marseille. Depuis qu'il se sentait la bourse regarnie, il s'ennuyait à Carmeyrane, et il lui tardait d'en être loin. Aussi, une semaine après la fructueuse conversation qu'il avait eue avec M. de Séguiran, annonça-t-il que le temps était de retourner où l'appelait son service. A cette nouvelle, le bouillant Palamède battit des mains. La jeunesse est ingrate.

La vieillesse a d'autres défauts. M. de Séguiran, qui, depuis la mort de sa femme, n'avait pas revu sa mère, lui fit part de son intention d'accompagner jusqu'à Aix M. de Maumoron, qui s'y rendait pour prendre congé d'elle ; mais la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran lui manda qu'elle préférait qu'il ne vînt pas et remît sa visite à plus tard, alléguant que la vue d'un triste visage et d'une physionomie affligée était contraire au soin de sa santé, qu'elle n'entretenait bonne qu'en éloignant de ses yeux tout ce qui pouvait leur être un fâcheux spectacle.

L'entrevue avec son fils Séguiran risquant de lui être importune, il suffirait pour l'instant que son fils Maumoron la saluât au passage avant de prendre la mer. Et M. de Séguiran dut donc laisser partir sans lui M. de Maumoron et le jeune Palamède d'Escandot.

Il fit assez bonne figure à leur départ et ce ne fut que demeuré seul qu'il en éprouva de la tristesse. Elle venait moins peut-être de leur absence que de l'isolement qui s'ensuivit, quoique M. de Séguiran eût toujours vécu assez retiré. Durant sa jeunesse, son père l'avait tenu à l'écart des compagnies, sous prétexte qu'il en était peu qui valussent la sienne, et, une fois marié, il avait conservé l'habitude de se peu communiquer. Sa femme, toute occupée à ses grossesses continuelles, voyait peu de monde, et comme M. de Séguiran était fort assidu auprès d'elle, il partageait sa solitude. Les visiteurs étaient rares à Carmeyrane. Bien que le château fût à petite distance d'Aix et qu'on en entendît sonner les cloches si le vent portait, on s'y fût cru au bout du monde. Jadis cet éloignement ne déplaisait pas à M. de Séguiran, mais à présent, il n'eût pas été fâché d'avoir à qui parler, au moins de lui-même, sa femme n'étant plus là pour l'écouter. Aussi avait-il été assez dépité de la réponse que lui avait faite sa mère à sa proposition de l'aller voir à Aix. Il avait toujours eu de lui une idée avantageuse et la pensée qu'il pourrait être



importun ne lui était jamais venue à l'esprit, si bien qu'il éprouva une surprise désagréable en apprenant que quelqu'un redoutait l'aspect de son visage et en pourrait craindre un sujet d'ennui.

En même temps que sa mère lui avait donné ainsi la première méfiance de l'effet qu'il était capable de produire, M. d'Escandot le Petit, par l'avanie qu'il lui avait faite, avait ébranlé en lui la confiance qu'il avait eue jusqu'alors en ses mérites corporels. Les paroles envenimées de cet Escandot lui bourdonnaient parfois aux oreilles. Encore, si ce butor ne s'était au moins adressé qu'à lui, mais qui savait s'il n'avait point fait part de ses soupçons à d'autres Escandot qui, eux-mêmes, les avaient répandus et colportés de bouche en bouche, de telle façon que le bruit courait peut-être le pays que M. de Séguiran ne devait l'entière solitude où l'avait laissé la mort de sa femme qu'à une disgrâce particulière de la nature !

Cette pensée, qui lui était insupportable, contribua plus que tout à le renfermer chez lui. Aux quelques personnes qui vinrent d'Aix pour le voir il fit répondre que son deuil ne lui permettait pas de profiter de leur visite. Il craignait sur leurs figures cette sorte de gêne que cause à certains le chagrin d'autrui, autant qu'il appréhendait de découvrir en leurs manières de quoi lui faire croire qu'ils avaient eu vent des mauvais propos de M. d'Escandot le Petit. Aussi préféra-t-il se priver

de toute compagnie. Il s'en était bien passé d'ailleurs jusqu'alors et du vivant de sa femme et il le pouvait bien continuer en son veuvage, quoique les journées lui parussent longues, encore qu'il se fût résolu à reprendre peu à peu ses habitudes d'autrefois.

Comme auparavant donc M. de Séguiran se levait de bon matin. Cela fait, il occupait son temps, soit à quelque détail de compte et de maison, soit à quelque lecture ou écriture de cabinet, soit à se promener dans les jardins, mais le plus souvent à ne rien faire. Tout allait ainsi, tant bien que mal, jusqu'au soir, mais c'était au moment de se mettre au lit que M. de Séguiran s'apercevait le plus cruellement de la perte qu'il avait faite. Il se couchait alors en soupirant et ne parvenait pas à trouver le sommeil. Quand il l'avait atteint à grand'peine, certains souvenirs l'y attendaient. Feu M<sup>me</sup> de Séguiran y était parfois présente et il se reprochait au réveil d'avoir offensé sa mémoire par des familiarités de pensées et d'images qui, naturelles avec une vivante, prennent, vis-à-vis de quelqu'un qui n'est plus, on ne sait quoi de presque injurieux. S'il s'accusait d'être trop fidèle en ses rêves à feu sa femme, il ne s'en pardonnait pas non plus certaines incartades différentes. Il en subissait de singulières. Parfois, il lui semblait suivre sur la mer son frère Maumoron et le jeune Palamède. Leur galère fendait les flots bleus. Une côte apparaissait, avec une ville

blanche. Des Turcs à turbans couraient sur le rivage. On jetait l'ancre dans un port et on descendait à terre. On marchait par des rues étroites et chaudes. On pénétrait dans des cours pavées de marbre, où des femmes voilées vous accueillaien dans un frisson de mousseline et dans un tintement de bracelets.

M. de Séguiran se repentait véritablement de ces tentations nocturnes, et, chaque soir, il priait Dieu de les lui épargner. Mais aussi, pourquoi le Seigneur lui avait-il enlevé sa compagne fidèle et si nécessaire, car, enfin, M. d'Escandot le Petit avait beau dire, si M. de Séguiran n'avait pas eu d'enfants, ce n'était certes pas par manque de tempérament. Le sien avait de la force et des exigences, et il en souffrait cruellement depuis qu'il était veuf, c'est-à-dire depuis plus de cinq mois.

## II

Ce fut auprès du cadran solaire où il venait, chaque beau jour, régler sa montre sur l'ombre du gnomon, que M. de Séguiran, qui ne comptait sur aucun événement notable pour distraire la monotone longueur de sa journée, reçut la nouvelle que sa mère levait la sorte d'interdit où elle l'avait mis depuis qu'il était veuf et l'autorisait à lui venir rendre visite dans son hôtel d'Aix. La lettre qui annonçait à M. de Séguiran la décision maternelle n'était point de la bonne dame. Elle accusait la goutte de l'avoir obligée à emprunter l'écriture de sa servante Babette. Sauf cette incommodité, qui l'avait empêchée d'assister aux obsèques de sa belle-fille, elle disait se porter le mieux du monde. D'ailleurs, son fils en pourrait juger par lui-même. Il devait être en état, à présent, de supporter quelque compagnie. Or, il en trouverait chez elle de l'excellente et en particulier celle d'un petit M. de la Péjaudie, qui faisait depuis peu les délices des sociétés. Au cas où cette offre lui plairait, elle proposait donc à son fils de faire auprès d'elle un séjour à sa convenance, et un honnête divertissement de con-

versation et de jeu. Tout cela, bien entendu, à condition qu'il apporterait avec lui un visage présentable et non une de ces figures chagrines dont la vue est affligeante pour tous et un épouvantail à chacun ; mais elle savait à son fils assez de sentiments chrétiens et de force d'âme pour que le temps qu'il avait passé dans la plus étroite retraite eût suffi à lui avoir donné assez de pouvoir sur soi-même pour qu'il sût dissimuler aux regards les légitimes regrets qu'il conservait dans son cœur d'une perte, certes irréparable, mais qu'il faudrait pourtant songer, un jour, à réparer, sous peine de voir s'interrompre et finir à lui la lignée de leur maison. « Car, ajoutait la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran, nous ne devons pas compter pour cet office sur votre frère Maumoron. Vous savez son aversion pour le mariage, que je ne m'explique pas plus que le dédain qu'à son âge il affecte pour les femmes. Mais nous reparlerons de ces choses quand vous serez auprès de moi, ce que je souhaite fort, maintenant que je n'ai plus les raisons que vous savez de le redouter. »

La lecture de cette lettre produisit dans l'esprit de M. de Séguiran des sentiments assez divers dont le premier fut que l'obéissance filiale lui ordonnait de se rendre au désir de sa mère. Le second fut de s'interroger pour savoir si son visage et sa contenance pouvaient être capables de masquer à tous le deuil encore cuisant de son cœur. Une fois remonté

à son appartement, il chercha réponse au miroir. L'image qu'il y aperçut de lui-même le rassura. Le chagrin n'était marqué sur sa figure par nulle trace visible. Ses traits présentaient toujours leur assez imposante régularité. Son corps avait même acquis de l'embonpoint et semblait mieux proportionné que jamais. M. de Séguiran avait devant lui, en lui-même, le spectacle d'un homme dans toute sa force. Cette vue lui causa une intime satisfaction. Elle opposait un démenti aux malveillantes imputations de M. d'Escandot le Petit. Si sa bonne et digne femme Marguerite d'Escandot eût vécu assez, il fût sans nul doute parvenu avec elle à établir cette lignée des Séguiran, dont sa mère, autant que lui, déplorait l'interruption. Mais les desseins de la Providence sont impénétrables, néanmoins il était bien improbable qu'elle songeât jamais à confier les destinées de la Maison de Séguiran à M. de Maumoron. Cette aversion du Chevalier pour les femmes et le mariage, M. de Séguiran se l'expliquait mieux que sa mère ne le pouvait faire. M. de Séguiran savait assez des mœurs du temps pour ne pas ignorer qu'on en attribuait à son frère le Chevalier qui n'étaient pas conformes aux vues de la nature, bien qu'elles fussent assez communes pour ne pas manquer d'adeptes et de partenaires. M. de Maumoron passait, à tort ou à bon droit, pour adonné à des pratiques réprouvées, dont, à vrai dire, M. de Séguiran n'avait jamais rien

remarqué chez le Chevalier, sinon quelques regards inquiétants de lui au jeune Palamède d'Escandot ; mais c'étaient là de trop faibles indices pour en rien conclure de certain.

Ce qui était assuré, par contre, était que la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran aborderait sans aucun doute la question du mariage. Peut-être même était-ce dans ces vues qu'elle mandait son fils à Aix et se proposait-elle de lui offrir quelque parti. A cette perspective M. de Séguiran se sentait fort troublé. Sans se refuser entièrement à cette éventualité, il ne la pouvait admettre que dans un avenir tout à fait indéterminé qui éloignait pour lui ce qu'elle avait encore de choquant. Aussi se promettait-il, aux premières ouvertures que tenterait sa mère à ce sujet, d'y répondre d'une façon si ferme et si décidée qu'elle ne les pousserait pas plus loin. Ne devait-il pas cette conduite au souvenir si proche encore et si présent de sa défunte femme et n'était-ce pas assez que son ombre eût à lui pardonner ces incartades nocturnes que provoquaient en lui les surprises de son imagination et la force de son sang ? Sa résolution était donc bien prise de ne se point prêter aux projets maternels. Pour le moment, il se contenterait d'accepter les honnêtes divertissements qu'il trouverait chez sa mère et auxquels il se faudrait bien résoudre à moins de faire figure de trouble-fête et de bonnet de nuit dans les compagnies où, du fait de son séjour à Aix, il se trouverait mêlé.

Ces sages et raisonnables dispositions arrêtées, M. de Séguiran se mit en carrosse pour franchir la distance qui sépare d'Aix le château de Carmeyrane. Le gnomon du cadran solaire marquait plus de midi, quand les gros chevaux démarrèrent du pavé inégal de la grande cour. M. de Séguiran, à travers les glaces, considérait les détails du chemin. Il faisait beau et les premières douceurs avant-courrières du printemps se laissaient déjà sentir; aussi maints Aixois et Aixaises parurent-ils aux fenêtres et au pas des portes, quand le carrosse de M. de Séguiran s'engagea dans les rues de la ville pour gagner l'hôtel que son père y avait fait construire et où sa mère s'était retirée, une fois veuve.

L'hôtel de Séguiran est situé non loin de la cathédrale et forme le fond d'une petite place dont un des côtés est occupé par l'hôtel de Larcefigue. M. de Larcefigue, qui était un esprit éclairé sur tous les arts, et en particulier sur celui de l'architecture, considérait l'hôtel de Séguiran comme un des plus beaux et des mieux entendus de la ville. Il m'en fit plus d'une fois admirer la structure et les proportions, lorsque nous sortions de chez lui pour une de ces promenades pédestres qu'il aimait malgré son grand âge et qui nous menaient de rue en rue, salués par les passants de tout ordre avec le respect que valaient à M. de Larcefigue l'importance de sa charge et son haut renom de science et de probité. Nous passions ainsi devant les prin-



cipales demeures de la noblesse, mais il n'en était pas une à laquelle il ne préférât l'hôtel de Séguiran. Certes, il reconnaissait les beautés de l'hôtel de Dariolis et de Freneste, celles de l'hôtel de Lansparade avec son portail monumental et ses balcons précieusement forgés. Il n'était pas insensible à la gracieuse ou solide ordonnance de telle ou telle façade et à la ferme et harmonieuse majesté de certaines autres, remarquables par l'excellence des sculptures qui les ornaient; mais il en revenait toujours à sa prédilection pour l'hôtel de Séguiran, de même que les nombreuses anecdotes dont il animait nos badauderies finissaient presque toujours par le ramener à l'histoire de la seconde M<sup>me</sup> de Séguiran et de M. de la Péjaudie. Durant ces promenades, M. de Larcefigue m'en conta maintes particularités curieuses qui complétèrent le récit qu'il m'en fit dans le silence de son cabinet, d'où l'on apercevait l'hôtel de Séguiran avec ses fenêtres alignées, ses balcons de ferronnerie et les atlantes qui flanquaient la grande porte, en supportaient l'arcature, de leur dos arqué et musculeux.

Ce fut entre ces deux figures engainées que passa M. de Séguiran descendu de carrosse. Certes, il ne pouvait comparer la structure de son propre corps à leurs proportions mythologiques, mais il eut le sentiment, en s'apercevant debout dans un grand miroir qui était suspendu au fond du ves-

tibule, que, quoi qu'en eût pu dire M. d'Escandot le Petit, il n'avait pourtant pas la mine de quelqu'un à qui la nature a mesuré ses facultés, de façon à le priver, en vertu d'un principe néfaste, de celle qui nous est le plus communément départie et par laquelle nous engendrons, à notre ressemblance, des enfants qui nous continuent. Ces pensées rassurantes accompagnèrent M. de Séguiran jusque dans la chambre où le conduisit le petit laquais, qui était accouru à la porte au bruit des roues et des sabots. La frimousse éveillée du jeune drôle rappela à M. de Séguiran la physionomie du bouillant Palamède d'Escandot et, par suite, M. le Chevalier de Maumoron, son Mentor nautique. Que ce dernier s'avisât un beau jour de prendre femme pour assurer la continuité du nom, cela eût paru à M. de Séguiran une épreuve assez amère ! L'idée que cette belle demeure pourrait échoir aux descendants du Chevalier, ainsi que la terre et le château de Carmeyrane, ne lui était guère agréable. La pauvre Marguerite d'Escandot, elle-même, ne l'eût pas trouvé bon et elle serait la première, si elle revenait à la vie, à penser ainsi. Néanmoins, M. de Séguiran était bien résolu à ne rien changer à ses résolutions de ne pas laisser sa mère l'entreprendre sur son veuvage, mais il se disait peut-être, au fond de soi et dans l'obscur qu'on y a, que, s'il en venait une fois à en juger différemment, il trouverait dans l'assentiment sup-

posé de sa défunte femme un de ces moyens de se justifier en secret que les hommes aiment assez opposer à leurs variations intimes.

Tout en réfléchissant ainsi, et après avoir pris l'air de l'appartement qui lui avait été préparé, M. de Séguiran s'était dirigé vers celui de sa mère, mais, comme il approchait de la porte, il s'arrêta fort surpris. A travers filtrait un air de musique si distinct que M. de Séguiran se retourna vers le petit laquais pour lui demander s'il y avait concert et, en ce cas, en attendre la fin avant de pénétrer dans la pièce; mais déjà le jeune drôle avait poussé le battant et s'effaçait pour laisser passer son maître. M. de Séguiran s'avança donc de quelques pas, mais il demeura bientôt interdit, moins au geste que lui fit sa mère de ne pas troubler la mélodie, que par la douceur même de celle-ci. Il n'en avait jamais entendu de pareille et les sons en étaient si tendres et si langoureux qu'il s'en sentit tout remué. Comment une bouche humaine pouvait-elle par son souffle dans un simple tuyau de bois produire cet enchantement? Certes, M. de Séguiran avait plus d'une fois entendu jouer de la flûte, mais il n'en avait jamais ouï une si subtile et si délicate. Quelques instants encore, elle charma l'air, puis elle se tut et M. de Séguiran, revenu de sa surprise, vit un petit homme brun qui se levait d'un tabouret sur lequel il était assis et qui saluait poliment, la flûte aux doigts, comme un berger de tapisseries,

tandis que la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran, sans quitter le fauteuil où elle reposait, faisait signe à son fils de s'approcher et lui tendait à baiser sa main ridée, toute parfumée d'essences et dont les doigts chargés de bagues se gonflaient aux jointures de nœuds de goutte.

Et ce fut ainsi que M. de Séguiran, au cinquième mois de son veuvage, fit la connaissance de M. de la Péjaudie.



Lorsque M. de la Péjaudie, par une belle matinée du précédent automne, avait fait son entrée dans la bonne ville d'Aix, sa venue n'y avait point été particulièrement remarquée. Il occupait, avec d'autres voyageurs, une place dans le coche d'Avignon et rien ne le signalait à la curiosité des oisifs et des badauds qui s'assemblent volontiers pour assister à l'arrivée des voitures publiques comme s'il en devait, chaque fois, sortir quelque nouveauté. M. de la Péjaudie avait donc passé inaperçu, quand, du marchepied poussiéreux, il avait posé la semelle sur le pavé. Son mince bagage et son habillement sans recherche n'attirèrent l'attention de personne, aussi put-il gagner sans encombre, à quelques pas de là, l'auberge des *Rois Mages* où l'hôte, prévoyant que, tout gentilhomme qu'il fût, ce pensionnaire ne ferait pas grande dépense, lui donna une de ses

moins bonnes chambres dont M. de la Péjaudie, d'ailleurs, se contenta sans mot dire, bien qu'elle fût étroite et que sa seule fenêtre ouvrit sur une petite ruelle obscure et malodorante. Lorsqu'on lui eut apporté ses hardes, M. de la Péjaudie les répartit avec ordre dans le grand coffre qui était, avec un lit, une table et deux chaises, le principal ornement de son logis. Puis, ayant procédé à des menus soins de toilette, il s'occupa méticuleusement de celle d'une flûte qu'il tira de l'étui qui la protégeait. Cette flûte était un bel instrument de haute marque. M. de la Péjaudie en essuya le bois fin et, cela fait, la remit à l'abri du fourreau de cuir, sans avoir tenté d'en faire usage, ne se sentant point, sans doute, d'humeur mélodique, quoique son visage exprimât une certaine satisfaction.

M. de la Péjaudie, en effet, en éprouvait une à avoir quitté Avignon d'où il venait, bien qu'il y eût, avec plaisir, séjourné davantage, car les auberges y sont bonnes, les vins remarquables et les filles fameuses par leur vivacité. Mais Avignon est terre d'Eglise, et, en de pareils lieux, il y a de sérieux inconvénients à penser de certaines façons, surtout quand on a l'imprudence de ne s'en point taire. Or, M. de la Péjaudie était tombé dans ce défaut. Il ne fréquentait pas les offices et regardait d'un air narquois défilér les processions qui parcouraient les rues de la ville papale, à grand ren-

fort de bannières et de dais, dans une presse de clergé et de confréries. Celle des Pénitents, surtout, exerçait la satire de M. de la Péjaudie, qui se riait fort des cierges, des chapelets et des cagoules et se répandait en propos intempestifs qui sentaient son libertin. M. de la Péjaudie, en effet, était l'un de ces hommes dont l'esprit est non seulement affranchi de toutes superstitions, mais encore libéré de toute croyance. Il jugeait que la nature se suffit à elle-même et qu'il n'est besoin à un honnête homme que d'en suivre les mouvements en les corrigeant par la raison qu'elle a mise en nous et qui nous permet de nous diriger à travers la variété de nos désirs et la diversité de nos passions. Que d'autres préférassent recourir aux enseignements et aux pratiques de la religion pour en apprendre le gouvernement d'eux-mêmes, M. de la Péjaudie n'y voyait nul inconvénient et se montrait fort tolérant en ces matières, mais cependant il ne savait point se priver de discourir d'un sujet où il est parfois dangereux de se hasarder trop librement.

C'était ce dont il avait fait récemment l'expérience. Durant une partie de cabaret dans l'île de la Barthelasse, avec quelques jeunes gentilshommes du Comtat, il s'était laissé aller, entre les pots, à des propos peu édifiants où il n'était pas certain de l'existence d'un Dieu de justice et de paix, disant qu'il échangerait volontiers sa part de paradis pour celle que l'on trouve au giron complaisant d'une

belle fille. Malheureusement, ces fanfaronnades d'après boire eurent pour témoin les oreilles du cabaretier, qui, bon dévot, était affilié à la Confrérie des Pénitents rouges. Ce brave homme répéta à ses confrères ce qu'il avait entendu et le propos, de proche en proche, arriva jusqu'au tribunal de l'Inquisition. Par bonheur, l'un de ces magistrats avait pour maîtresse une petite lingère qui avait eu des bontés pour M. de la Péjaudie. Cette fille le vint avertir qu'il allait être inquiété et qu'il ferait bien de prendre la campagne et de se mettre hors des terres papales. C'était ce qu'avait fait incontinent M. de la Péjaudie, et c'est pourquoi il avait débarqué du coche, lui, ses nippes et sa flûte, et pris logis à l'auberge des *Rois Mages*, où il pouvait réfléchir à loisir sur les inconvénients qu'il y a, en ce monde, à ne pas croire assez qu'il y en ait un autre après celui-ci, et de le dire sans avoir bien regardé autour de soi pour être sûr qu'aucune oreille indiscreète ne recueille ce que vous dites.

M. de la Péjaudie était bien résolu désormais à mieux tenir sa langue et à ne plus renouveler son ineartade d'Avignon. Il regrettait d'avoir été obligé de s'éloigner de cette ville dont le séjour lui plaisait fort. Aix lui semblait bien inférieure à la cité venaissine, quoique il n'en eût pas encore vu grand'chose. Depuis son arrivée, en effet, il ne s'était guère écarté de l'auberge. Il y prenait ses repas et aussitôt remontait à sa chambre où il se

livrait à de sages réflexions et méditait les plans d'une conduite mesurée et irréprochable. Certes, il n'y comptait pas vivre dans la solitude et s'y refuser le plaisir d'une honnête compagnie, si l'occasion s'en présentait, mais il se promettait de surveiller attentivement ses propos et même de se montrer, le Dimanche, aux offices. Cela fait, il demeurerait le plus possible chez lui. Il y réunirait quelques bons livres et se livrerait au cher divertissement de sa flûte.

En réfléchissant ainsi, il la tirait de son étui et en caressait de la main le bois poli, puis, portant l'embouchure à ses lèvres, il enflait ses joues et se mettait à jouer. A mesure qu'il remplissait son étroite chambre de sons harmonieux, il en oubliait l'aspect misérable. Il se sentait en même temps tout pénétré d'une joie sonore. Dans la lumière, il voyait ses doigts agiles se poser sur les trous avec une précise dextérité dont il jouissait singulièrement. Parfois, levant les yeux, il apercevait par la fenêtre ouverte un coin de ciel bleu. Parfois des cris d'hirondelles sur leur départ se mêlaient aux modulations du virtuose solitaire et M. de la Péjaudie continuait ainsi à jouer, pour lui-même, jusqu'à ce que, hors d'haleine, il se fût laissé tomber sur le pied de son lit, en fermant les yeux pour mieux savourer le souvenir du concert qu'il venait de se donner.

Il en était là, une fois, quand un grand bruit de



pas dans l'escalier le vint tirer de sa méditation, en même temps que la porte s'ouvrit et qu'un gros homme se précipita dans la chambre, renversant une des chaises au passage de sa corpulence. Sans avoir pu se reconnaître, M. de la Péjaudie était saisi à pleins bras et baisé sur les deux joues par ce visiteur inconnu, tandis qu'une voix de stentor s'écriait avec un fort accent de Provence : « Par la Mort-Dieu, Monsieur, vous êtes mon homme et permettez que je vous embrasse. Je passais par hasard dans la petite rue, quand j'ai cru entendre venir du ciel la voix même d'un fils d'Orphée. Mort-Dieu, Monsieur, savez-vous bien que je suis resté près d'une heure à vous écouter, planté sur mes jambes qui me rentraient dans le corps, mais j'y fusse demeuré jusqu'au jugement dernier et aurais même, s'il l'eût fallu, manqué cette cérémonie finale, ce qui serait bien, avouez-le, de la part d'un magistrat, la pire des incongruités, car je suis le Marquis de Tourves, président au Parlement, mais grand amateur de musique, pauvre apprenti dans votre art et votre très humble serviteur, si bien que vous n'allez pas penser que je consente à laisser quelqu'un comme vous pourrir en cette misérable auberge où les Rois Mages eux-mêmes vous devraient servir à genoux. Pensez-vous que cette étroite chambre, qui ressemble plutôt à un galetas, aille vous abriter longtemps, vous et votre divine flûte ? Non, Monsieur, de ce pas je vous

emmène à l'hôtel de Tourves, où vous me ferez l'honneur d'accepter un appartement convenable. Ma table sera la vôtre, si vous le jugez à propos, et je ne vous demande d'autre retour de l'insigne faveur que je sollicite de vous que celle d'écouter à votre porte si vous ne me permettez pas d'entrer chez vous. Allons, touchez là et que M. de la Péjaudie (l'aubergiste m'a appris votre nom) soit l'hôte du Marquis de Tourves qui lui baise les mains. »

Et M. de la Péjaudie, qui n'avait su que répondre à ces embrassades, à ces serments, à ces protestations d'amitié, et qui ne détestait pas les aventures qui apportent à la vie un imprévu agréable, M. de la Péjaudie, ses hardes et sa flûte s'en allèrent coucher à l'hôtel de Tourves.



Marc-Antoine de la Péjaudie était un petit homme brun qui, quoique né en Bourgogne, ressemblait assez à un Provençal. Il avait le visage vif, éclairé par des yeux noirs et pénétrants et une bouche bien dessinée et sinueuse de nature à se prêter au jeu de la flûte. Son corps était solide, sa poitrine large, ses membres proportionnés, la jambe belle, le jarret tendu et le mollet bien placé. Il se tenait fort droit et ne perdait pas un pouce de sa taille. Avec cela toujours très proprement

vêtu. Fils d'un pauvre gentilhomme bourguignon, il était demeuré orphelin de bonne heure et ne possédait que peu de biens, assez pourtant pour qu'ils lui assurassent une modeste liberté. Il en avait profité pour voir du pays et c'était vers Paris qu'il s'était dirigé tout d'abord. Il y avait trouvé, avec les premières aventures qui forment le mieux un jeune gentilhomme, les occasions d'y acquérir quelque connaissance du monde. Cette connaissance lui avait coûté une part de ses ressources, mais il avait appris à ses dépens beaucoup de choses fort utiles à la conduite de la vie, par exemple à ne pas se fier au premier venu et à observer les hommes, si l'on ne veut pas être leur dupe ou leur victime, aussi bien qu'à se rendre compte que l'amitié a ses pièges comme l'amour. De ces derniers, M. de la Péjaudie s'était tiré sans trop d'encombre. Il en avait même pour son compte inventé et tendu d'assez bons. Il savait d'instinct parler aux femmes et se faire écouter d'elles, de façon à ce qu'elles lui confiassent ce qu'elles ont en elles de plus précieux, je veux dire certains lieux secrets et doux de leur personne. M. de la Péjaudie avait grand plaisir à ces intimités corporelles, mais il n'était pas insensible non plus à d'autres agréments que ceux que procure le physique. Le jeu des sentiments l'intéressait autant que le mouvement des membres et il mettait volontiers en équivalence les délices d'une belle peau et les

attraits d'un esprit orné. On le voyait aussi bien capable de se plaire à la conversation la plus délicate et la plus soutenue qu'à l'étreinte la plus exacte et la plus voluptueuse, mais, de l'une comme de l'autre, il savait se détacher à temps, c'est-à-dire au moment où la fatigue du corps et la lassitude de l'esprit les peuvent rendre importunes et fastidieuses. M. de la Péjaudie pratiquait cet art avec un à propos remarquable, quitte à ce qu'il lui valût la réputation d'être moins fidèle qu'entreprenant et d'apporter au plaisir plus d'ardeur que de constance ; mais on lui pardonnait d'être ainsi, car il y a des gens à qui l'on n'en veut point d'être ce qu'ils sont et M. de la Péjaudie était, par fortune, de ceux-là.

Nul doute que si M. de la Péjaudie eût pu exercer ses talents sur un plus grand théâtre, il n'y eût atteint à une renommée de galanterie qui égale ceux qui l'obtiennent aux plus grands héros de la guerre et de la politique, mais un trop petit bien et une naissance trop ordinaire lui interdisaient ces brillantes destinées, qui ne poussent leurs fleurs que dans l'air favorable de la Cour. Non que M. de la Péjaudie ne fréquentât pas la bonne compagnie, mais il n'éprouvait pas assez d'éloignement de la mauvaise pour prendre la peine de se hausser exclusivement au-dessus d'elle. C'est pourquoi, en même temps que les ruelles, il cultivait le cabaret, et ce fut en ces parties, où règne une grande liberté

de paroles et d'opinions, qu'il rencontra quelques-uns de ces hommes qui font profession de sentiments si contraires à la morale et à la foi qu'ils sont un véritable danger pour la Religion et pour l'Etat. Ces libertins, car c'est de ce nom que l'on désigne leur secte, ne sont pas rares malgré les efforts que l'on a faits pour extirper les dangereuses semences de leur doctrine, et M. de la Péjaudie tomba sur quelques-uns des plus redoutables d'entre eux. A leur école, il apprit à mettre en doute les vérités les plus saintes et les mieux prouvées et à les attaquer de ses railleries impies. Comme eux, M. de la Péjaudie en arriva à nier les morales les plus révérees et les dogmes les plus certains. A les entendre, le monde ne serait que matière et l'homme borné à lui-même. Quant à ce que l'âme fût immortelle et que Dieu existât, c'était bon à faire croire à des enfants et à des vieilles femmes et cela ne pouvait s'imposer à l'entendement d'un homme raisonnable.

M. de Larcefigue m'a, plus d'une fois, exposé avec détail le système détestable de ces libertins, mais je n'en ai retenu que le plus gros. A quoi bon, en effet, se farcir l'esprit de ces sornettes ? Qui nous fera jamais croire que le monde n'est pas la création de Dieu et que la créature puisse répudier l'espoir d'être admise, après la mort, à la récompense d'une vie éternelle, si elle s'en est montrée digne ? Donc M. de Larcefigue s'étonnait à bon

droit que M. de la Péjaudie fût tombé dans le travers de l'impiété. M. de Larcefigue ne voyait rien moins dans les erreurs de M. de la Péjaudie que l'œuvre du démon. Il avait écouté la voix du Malin sans se douter qu'il courait ainsi à sa perte, car ce fut sa réputation de libertin et d'esprit fort qui le précipita dans la tragique aventure où il s'abîma.

A part cette pernicieuse façon de penser, M. de la Péjaudie était le plus gai et le plus avenant compagnon que l'on pût voir et le meilleur joueur de flûte que l'on pût entendre. Dès son jeune âge, il avait manifesté une étonnante disposition à jouer de plusieurs instruments, mais, peu à peu, il s'était fixé par choix à l'exercice de la flûte et il y était devenu d'une habileté consommée. Sa flûte était sa compagne préférée, et il disait volontiers qu'avec elle il ne craignait ni le malheur, ni la solitude. Que de fois, en des villes étrangères, n'avait-elle pas diverti son isolement, car, après quelques années passées à Paris, M. de la Péjaudie avait mené une vie assez errante ; il avait parcouru presque toute l'Italie et la plupart de nos provinces. Grand amateur des beautés de la nature, il aimait les admirer en leurs formes diverses et en leurs aspects différents. Il prétendait qu'il n'y avait rien pour lui de plus agréable que de jouer de son instrument devant un beau paysage ou devant une belle femme. « Certes, il est bien, disait-il, de faire entendre de l'harmonie aux hommes, mais pourquoi en re-

fuser leur part aux choses ? Elles y ont des droits égaux. » Aussi, quand il rencontrait quelque horizon à souhait, quelque arbre majestueux, quelque antique rocher, allait-il se poster à leur vue, et, embouchant sa flûte, leur donnait-il, selon l'heure, aubade ou sérénade, appliqué à tirer du bois sonore les sons les plus tendres et les plus mélodieux.



Les premiers temps où M. de la Péjaudie habita à l'hôtel de Tourves, il n'en sortit guère plus que lorsqu'il logeait obscurément à l'auberge des *Rois Mages*. M. le Marquis de Tourves, qui était veuf et sans enfants, et qui n'avait d'autres plaisirs que ceux de la table et de l'archet, car il grattait du violon et était fort gourmand, avait établi M. de la Péjaudie dans le plus bel appartement de sa maison, tout rempli de meubles rares et de tentures de prix. M. de la Péjaudie y dormait sur la plume la plus moelleuse et entre les draps les plus fins. A son réveil, il avait le loisir de contempler dans un riche cadre de bois sculpté le portrait où M. de Tourves s'était jadis fait peindre et représenter en berger galant et serrant contre son cœur une musette enrubannée. Quand M. de la Péjaudie avait suffisamment contemplé cette effigie pastorale, il ne tardait pas à en voir entrer dans sa chambre

l'original. M. le Marquis de Tourves emplissait la pièce de sa voix bruyante et manquait d'étouffer M. de la Péjaudie de ses embrassades. Après quoi, il le pressait de descendre à la salle de musique. Une fois là, M. de la Péjaudie, de bonne grâce, sortait sa flûte de l'étui et commençait à jouer. Quoique M. le Marquis de Tourves ne ressemblât ni à un beau paysage, ni à une belle femme, M. de la Péjaudie mettait tous ses soins à surpasser l'attente de son auditeur par l'exactitude et la perfection de son jeu. A chaque air, M. de Tourves, qui l'avait écouté avec une béate extase peinte sur sa figure rubiconde, ne pouvait retenir son enthousiasme. Il se levait brusquement de son fauteuil, agitait les bras, poussait des exclamations mêlées de jurements, et finissait par se rasseoir, soufflant, s'épongeant et comme accablé de félicité, puis il s'exclamait de nouveau, debout, marquant la mesure, se bourrant le nez de tabac, et, s'élançant sur M. de la Péjaudie, il l'accolait, d'une force à lui rompre le cou et à lui briser les os. Ce manège ne prenait fin que pour aller à table, où M. de Tourves, les yeux écarquillés, regardait manger M. de la Péjaudie, car, pour lui-même, il se prétendait la gorge si serrée qu'aucun morceau n'y eût passé. Ces séances de flûte se renouvelaient parfois l'après-midi et même souvent dans la soirée, tant rien ne pouvait lasser l'infatigable complaisance de M. de la Péjaudie que cette aventure de musique amu-



sait et qui n'était pas fâché, en outre, de repasser son répertoire.

Cette sorte de folie, où la rencontre de M. de la Péjaudie avait mis M. de Tourves, dura bien une bonne quinzaine, après quoi M. de Tourves se sentit le besoin de communiquer au dehors la merveilleuse trouvaille qu'il avait faite en la personne de ce petit homme brun, dont le souffle faisait chanter au bois des mélodies qui charmaient les oreilles par leur justesse et troublaient le cœur ou le réjouissaient tour à tour. M. de Tourves s'en fut donc, de porte en porte, colporter la nouvelle, et tout ce qui comptait dans la ville la sut bientôt. Cet événement excita partout une grande curiosité de connaître et d'entendre ce M. de la Péjaudie et sa flûte. M. de Tourves fit part de ce sentiment à son hôte qui ne se refusa pas à le satisfaire, de telle sorte que M. de la Péjaudie, sous l'égide de M. le Marquis de Tourves, fit le tour d'Aix en s'arrêtant où il fallait, au grand plaisir de M. de Tourves, qui éprouvait une véritable et bruyante fierté à servir d'introducteur à ce Phénix des flûteurs. Il faut dire aussi que M. de la Péjaudie mettait la meilleure grâce du monde à donner, quand on le lui demandait, échantillon de son talent. A chaque épreuve, M. de Tourves s'extasiait et buvait les louanges que valait à M. de la Péjaudie la beauté de ses airs et de ses ritournelles, bien que, parfois, la crainte qu'on ne lui enlevât ce phéno-

mène le rembrunît, et il fallait alors pour le rassurer que M. de la Péjaudie lui jurât que nulle instance et nulle sollicitation ne lui feraient quitter l'hôtel de Tourves.

M. de la Péjaudie, à vrai dire, n'en ressentait aucune envie. Naturellement voluptueux, il s'accommodait volontiers de la grasse hospitalité du Marquis. Le luxe des appartements et de la table lui plaisait fort et il acceptait de bonne grâce, au sortir de quelque succulent repas, disant qu'un bon morceau en vaut bien un autre, de récréer M. de Tourves de quelque mélodie légère et égayante. De plus, M. de la Péjaudie n'était pas trop rassuré encore des suites de son aventure d'Avignon et la protection du Président de Tourves le mettait à l'abri d'être inquiété. Il goûtait donc assez cet avantage et n'était pas non plus insensible à l'empressement qu'avait montré la meilleure compagnie d'Aix à l'accueillir à bras ouverts. Aussi s'était-il appliqué à mériter ce bon traitement par une conduite où nul ne pouvait trouver quoi que ce fût à redire.

M. de la Péjaudie donc accompagnait pieusement M. le Marquis de Tourves aux offices de la cathédrale et prenait grand soin de ne tenir aucun propos capable d'alarmer les oreilles les plus scrupuleuses. Il eût été difficile de reconnaître dans ce modeste et prudent gentilhomme le libertin déterminé des cabarets de Paris et de la guin-

guette de la Barthe!asse, qui faisait profession de ne croire ni à Dieu, ni à diable et qui ne faisait pas plus de cas de ces pieuses fariboles que du petit flûteau sur lequel il s'exerçait jadis, quand il avait six ou sept ans, à siffler des airs aux oiseaux, tandis que, dans leur pauvre gentilhommière bourguignonne, son père astiquait un vieux fusil de chasse et sa mère rapiécail quelque harde. Il ne faudrait pas croire pourtant que, sous ce nouveau personnage, M. de la Péjaudie fût devenu confit et guindé. Sa vivacité et sa gaieté naturelles le préservaient de ce défaut. Le sel de Bourgogne n'avait pas cessé de lui animer l'esprit. M. de la Péjaudie était d'humeur plaisante et sa mémoire pleine de bons contes, seulement, il choisissait dans sa gibecière les tours appropriés au nouveau théâtre sur lequel il faisait parade, de telle sorte qu'il était recherché dans les compagnies, autant que pour son talent sur la flûte, pour sa bonne mine et pour l'agrément qu'il apportait à la conversation.

Si M. de la Péjaudie prenait soin de ne pas aborder les sujets de religion et de doctrine, il ne se privait pas par contre de ceux de galanterie et il excellait à les traiter tour à tour avec délicatesse et raffinement, ou avec impertinence et bonne humeur. Il savait, du reste, qu'en ces matières on est plus indulgent qu'en aucune autre, et il avait vite remarqué que les dames d'Aix ne se déplaiaient pas à ces discours. La verve qu'y apportait M. de

la Péjaudie était une des raisons de la faveur qu'il obtenait auprès d'elles et dont il recueillait peu à peu des marques incontestables. Aussi arriva-t-il bientôt que le galant discoureur ne s'en tint pas aux propos. Il n'était pas dans ses habitudes de se contenter trop longtemps d'une vie érémitique et il ne lui était pas assez de contempler du corps des femmes ce que la mode les autorise à en montrer. M. de la Péjaudie était voluptueux, comme je l'ai dit, mais sa volupté s'étendait au delà de la beauté des paysages et des succulences de la table. Certes, les aspects rustiques de la nature le réjouissaient non moins que les mets qu'elle nous offre, mais entre tous, il préférait la double colline d'une belle gorge et le fruit parfumé d'une bouche amoureuse, et volontiers il laissait là sa flûte de bois pour quelque instrument plus naturel et d'un jeu qui compte aussi ses balourds et ses experts, parmi lesquels il se rangeait.

Ce sentiment de sa valeur était trop sincère chez M. de la Péjaudie pour qu'il renonçât longtemps à en faire montre, d'autant qu'il n'y voyait rien de contraire à la sage conduite qu'il s'était proposé d'observer. La galanterie n'a jamais été imputée sérieusement à mal à personne et l'indulgence est acquise à ceux qui la pratiquent. L'amour est, de toutes les passions, la plus acceptée, parce que nul n'échappe à son empire et que chacun s'y absout dans le péché d'autrui. Qu'y a-t-il, d'ailleurs, de

plus sage que de faire l'amour et quelle autre occupation humaine est plus inoffensive que celle-là ? Telle était, du moins, l'opinion de M. de la Péjaudie, et, il paraît que, de son temps, les dames d'Aix la partageaient entièrement.

La première qui laissa connaître à M. de la Péjaudie qu'elle était de son avis fut M<sup>me</sup> de Listomas, femme d'un conseiller aux Enquêtes. M<sup>mo</sup> de Listomas était un petit bout de femme aussi brune, aussi vive, aussi accorte que M. de la Péjaudie lui-même, et leur accord fut si promptement et si complètement conclu qu'ils en éclatèrent de rire, quand ils se retrouvèrent au bras l'un de l'autre, dans une posture et dans un désordre qui ne leur laissaient pas de doute sur la réciprocité de leur entente. Ils se trouvèrent si bien de cette première surprise qu'ils jugèrent bon de n'en pas demeurer là, d'autant plus que M. de la Péjaudie, depuis Avignon, avait pris un repos forcé, dont M<sup>me</sup> de Listomas avait été à même d'admirer, en connaissance, les effets admirables.

Le contentement de M<sup>me</sup> de Listomas et le peu de secret qu'elle en fit eurent pour conséquence de fonder la réputation galante de M. de la Péjaudie, M<sup>me</sup> de Listomas certifiant qu'elle était plus que méritée et qu'il était homme à la soutenir, ce à quoi s'attachait M. de la Péjaudie, en continuant de se montrer égal à lui-même et supérieur à beaucoup. Vous pensez qu'il n'en fallut

pas plus que ce brevet pour exciter la curiosité, de telle sorte que M. de la Péjaudie retrouva sur un point nouveau le même intérêt qu'il avait suscité, lors de son arrivée à Aix, pour son talent sur la flûte. On voulut se rendre compte d'une virtuosité si hautement attestée. Aussi M<sup>me</sup> de Listomas ne garda-t-elle pas longtemps dans ses chaînes le volage M. de la Péjaudie. M<sup>me</sup> de Bréganson le lui enleva. Cette lutte passionna toute la ville et la renommée de M. de la Péjaudie s'en trouva solidement établie, quand M<sup>me</sup> de Bréganson eut déclaré, avec l'impertinente indolence qui était son charme particulier, que, certes, M<sup>me</sup> de Listomas avait dit ce qu'elle savait de la vérité, mais que M. de la Péjaudie avait été encore plus vrai avec elle qu'avec sa rivale.

Le mot courut et porta à un haut degré la faveur de M. de la Péjaudie, car les dames ne sont pas insensibles à la sorte d'avantage et de capacité qui lui était reconnue, quoique elles n'avouent pas volontiers l'importance qu'elles y attachent. Mais ce qui poussa à son comble la fortune de l'heureux M. de la Péjaudie et le mit décidément hors de pair fut la folie où se laissa aller pour lui la belle M<sup>me</sup> de Volonne. M. de la Péjaudie ayant fait mine de ne pas deviner ses intentions et de ne pas répondre à ses avances pour ne point contrister M<sup>me</sup> de Bréganson, M<sup>me</sup> de Volonne soudoya si habilement les domestiques de l'hôtel de Tourves

qu'un beau soir, en rentrant se coucher, M. de la Péjaudie la trouva dans son lit, toute nue, et bien décidée à n'en pas sortir qu'il n'y fût entré lui-même ; mais M. de la Péjaudie, qui, au jeu d'amour, n'aimait pas les cartes forcées, fût-ce la Reine, déclara avec respect à M<sup>me</sup> de Volonne qu'elle était libre de rester où elle était, mais où il ne la viendrait pas rejoindre. M<sup>me</sup> de Volonne eut beau pleurer et supplier et montrer sur le drap à M. de la Péjaudie les attraits les plus tentants, celui-ci n'en passa pas moins toute la nuit sur une chaise, ce dont M<sup>me</sup> de Volonne fut si outrée de colère et de désespoir, qu'elle s'échappa, au matin, de l'hôtel de Tourves, sans avoir pris presque le soin de se vêtir et s'en revint chez elle demi-nue et à demi folle de dépit et de fureur. Mais le plus fâcheux pour cette dame fut que M. de la Péjaudie, ayant été averti par ses gens du projet qu'elle méditait et sachant quelle surprise l'attendait à son coucher, en avait prévenu M. le Marquis de Tourves, qui, caché dans un cabinet obscur attenant à la chambre, put témoigner des vains efforts de M<sup>me</sup> de Volonne pour convaincre M. de la Péjaudie de renoncer à une continence voulue et dont il ne se départit pas un seul instant.

Cette conduite de M. de la Péjaudie, tant envers M<sup>me</sup> de Volonne qu'envers M<sup>me</sup> de Bréganson, fut jugée doublement admirable et lui valut l'estime de tous. Qu'il se fût abstenu, par égard pour M<sup>me</sup> de

Bréganson, du plaisir de posséder une personne aussi belle et aussi considérable que l'était M<sup>me</sup> de Volonne, n'était-ce point cependant la marque de la confiance outrée de M. de la Péjaudie en son pouvoir amoureux et de la certitude où il était qu'il trouverait, où et quand il voudrait, des aubaines équivalentes à celle dont il avait décliné l'offre avec une si insolente désinvolture ?... Pour ne pas saisir l'occasion, lorsqu'elle se présente, il faut être bien assuré de la retrouver à sa guise. Ce La Péjaudie s'estimait donc bien irrésistible, mais, au lieu de lui en vouloir d'une opinion dont la fatuité mettait en doute leur vertu, les dames d'Aix lui surent gré qu'il pensât que cette vertu n'allait pas jusqu'à ce qu'elles voulussent priver leur beauté des hommages qu'elle méritait. Ce sentiment qu'on leur prêtait ainsi de la supériorité de leurs charmes leur agréait assez, et plus d'une était disposée à mettre M. de la Péjaudie à même de les apprécier. A partir donc de ce jour, l'heureux La Péjaudie, qui avait prouvé, dans l'affaire de M<sup>mes</sup> de Bréganson et de Volonne, qu'il savait être fidèle, ne se crut pas obligé d'en donner des preuves nouvelles. Du coup, il lâcha la bride à sa fantaisie et à son tempérament, qui étaient entre eux trop bien d'accord pour qu'il s'avisât de résister à leur entente. Aussi, bientôt, la ville entière retentit-elle du bruit de ses aventures que M. de Tourves se hâtait de colporter, ayant pris pour les



intrigues galantes de M. de la Péjaudie autant d'admiration qu'il en avait pour ses talents de musicien. M. de Tourves, homme d'âge, n'était plus guère alors, en amour, un exécutant et les exploits amoureux de son cher La Péjaudie éveillaient en lui des souvenirs sans jalousie.

Malheureusement, si tout Aix bourdonnait des escapades de M. de la Péjaudie, il ne laissait pas parfois d'être bruit des propos dont il les accompagnait, parmi lesquels on en citait où ni la morale, ni la religion n'étaient assez respectées. En effet, M. de la Péjaudie s'était relâché peu à peu de la sage réserve qu'il s'était tout d'abord imposée. Ce relâchement s'était manifesté par la négligence à accompagner M. de Tourves aux offices. De là, M. de la Péjaudie en était passé insensiblement aux railleries et aux sarcasmes contre les pratiques des dévots, puis il en était venu enfin à des discours qui ne laissaient guère de doute sur son impiété. Le libertin avait reparu en M. de la Péjaudie et il ne cherchait pas à le cacher. On le découvrait aisément sous l'assaisonnement de plaisanteries qu'il donnait volontiers à ses opinions les plus condamnables, mais la faveur dont il jouissait était si bien établie qu'on lui passait ses incartades et que nul ne semblait lui en vouloir, même des plus piquantes et des plus osées. Beaucoup les considéraient, d'ailleurs, comme des forfanteries et persistaient à penser que, sous les apparences qu'il affectait,

M. de la Péjaudie n'était pas plus mauvais chrétien qu'un autre. Certains cependant, sans encore crier au scandale, n'en jugeaient pas moins M. de la Péjaudie un esprit dangereux et qui eût dû être réprimandé sévèrement de ses irrévérences et de ses blasphèmes. Ces censeurs formaient un petit groupe secret dont M. de la Péjaudie devait retrouver, un jour, en des circonstances que nous dirons, l'hostilité rancunière et la redoutable animosité. Quant à M. le Président de Tourves, il était tellement entiché de son hôte qu'il riait aux larmes de ses facéties les plus audacieuses et jurait que, quoi qu'on en fît ou qu'on en dît, ce diable de la Péjaudie n'en aurait pas moins sa place au paradis, sans quoi il manquerait au concert céleste le meilleur flûtiste qui fût au monde et que Dieu n'aurait pas la sottise de s'en priver.

Le plus curieux fut que, parmi les tenants les plus déterminés de M. de la Péjaudie, la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran faisait chorus avec M. le Marquis de Tourves. Toute dévote qu'elle fût, M<sup>me</sup> de Séguiran raffolait de M. de la Péjaudie. Elle avait été des premières à lui faire fête, quand M. de Tourves le lui avait amené. Elle en donnait pour raison le ravissement où la jetaient les airs de flûte de ce garçon et aussi, à vrai dire, qu'il avait connu à Paris sa belle-sœur, la marquise de Béricy. M. de la Péjaudie, en effet, avait fréquenté les assemblées que tenait alors cette dame dans son hôtel du

Marais, où elle vivait en riche veuve, son mari ayant été tué à la guerre et son fils unique étant mort. M. de la Péjaudie s'était souvenu de cette M<sup>me</sup> de Béricy, en l'entendant, par hasard, nommer par M<sup>me</sup> de Séguiran qui, du reste, ne l'avait pas revue depuis de longues années, ce dont elle se souciait peu. Tout le commerce qu'entretenaient les deux belles-sœurs consistait en des lettres échangées aux occasions et dans lesquelles on se faisait part des principaux événements de famille et de santé qui survenaient de part et d'autre. Il n'en résultait pas que ces parentes se portassent grand intérêt à l'une et à l'autre, mais il leur semblait décent de s'en donner des marques alternatives. A la vérité, la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran ne se préoccupait sérieusement que d'elle-même, mais elle ne dédaignait pas de s'occuper d'autrui, fort à l'affût de ce qui se passait autour d'elle, en intrigues de toutes sortes et surtout du genre de celles où était mêlé M. de la Péjaudie. Aussi ce dernier conquit-il aisément sa faveur, en lui contant ce qu'il apprenait chaque jour des dames d'Aix et ce qu'il en savait par lui-même de particulier. M. de la Péjaudie n'était pas fâché, par ces confidences, de mettre dans son jeu cette redoutable langue et qu'elle chantât ses louanges d'un ton aussi aigu que les célébrait, de son côté, l'organe tonitruant de M. le Marquis de Tourves et qu'elles se fissent écho.



Tel était le point de la fortune de M. de la Péjaudie quand M. de Séguiran le trouva assis sur un tabouret et la flûte aux doigts, en train de charmer les gouttes de la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran. Il y avait en M. de Séguiran un certain fond de sérieux et de gravité qui, joint à la mélancolie où le laissait la mort de sa femme, eût dû l'éloigner quelque peu de M. de la Péjaudie ; mais il n'en fut rien, et M. de Séguiran s'accoutuma vite à la présence, chez sa mère, de ce garçon aux yeux vifs et pétillants, à la physionomie animée, au corps souple et râblé, et dont la bonne humeur ne se démentait jamais. Néanmoins, M. de Séguiran, bien qu'il témoignât à M. de la Péjaudie une admiration sincère pour son art à jouer de la flûte et d'une visible estime pour le fait qu'il avait connu sa tante la Marquise de Béricy, ne laissait pas d'éprouver quelque surprise et quelque haut-le-corps aux historiettes que débitait à la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran ce petit homme, aux propos audacieux et crus. Ayant toujours vécu fort à l'écart à Carmeyrane, soit avant, soit pendant son mariage, M. de Séguiran ne s'était guère douté qu'à une lieue et demie de sa demeure se trouvaient réunis tant de gens, de qualité et d'âge si divers, dont la principale occupation fût de faire l'amour et d'en parler. Cette découverte causa

d'abord à M. de Séguiran un certain étonnement, auquel s'ajouta celui que sa mère pût prendre encore à ces sujets un intérêt si vif et si curieux. M<sup>me</sup> de Séguiran, en effet, se faisait mettre, chaque jour, au courant de la carte du Tendre par ce petit La Péjaudie qui la savait sur le bout du doigt. Il résultait de ces entretiens, pour le naïf M. de Séguiran, qu'il découvrait que les intrigues amoureuses foisonnaient de par la ville. M. de la Péjaudie en relatait les changements incessants auxquels, d'ailleurs, il contribuait assez pour sa part, et dont il était toujours averti le premier. Il les annonçait à M<sup>me</sup> de Séguiran en les assaisonnant de mille détails plaisants ou scabreux. M. de Séguiran écoutait cette litanie avec sérieux, et, quelquefois, avec quelque gêne et quelque scrupule, quand il s'apercevait qu'il n'était pas sans y trouver un certain plaisir et à en avoir une certaine curiosité, qu'il corrigeait, à part soi, par des réflexions où il lui apparaissait que les mœurs du temps, pour peu qu'on les pénètre dans ce qu'elles ont d'intime et de secret, ne sont pas bonnes. Ces considérations le portaient à concevoir plus d'estime encore pour sa défunte épouse Marguerite d'Escandot, qui, en sa chasteté conjugale, avait été si différente des galantes dames dont M. de la Péjaudie contait en riant les bons tours et les exploits.

Bien que M. de Séguiran eût répugné, du fond

du cœur, à se mêler en quoi que ce fût à cette voluptueuse agitation et qu'il réprouvât sincèrement l'existence de sensualité et de débauche que menait, d'un train d'enfer, ce La Péjaudie, il n'en faisait pas moins sur sa propre vie un retour mélancolique. Elle lui apparaissait en sa désastreuse solitude et sa morose oisiveté. Il revoyait ses longues journées à Carmeyrane dans le silence de son cabinet, ses promenades en ses jardins, ses arrêts devant le socle du cadran solaire et les inquiétudes de ses nuits vides. Et si encore, comme M. de la Péjaudie, il avait eu quelque occupation semblable à celle de jouer de la flûte ! C'était, d'ailleurs, le seul divertissement qu'il enviât à M. de la Péjaudie, car celui des femmes lui eût semblé particulièrement coupable, même réduit à une seule et en état de mariage. Aussi avait-il décliné les ouvertures, en ce sens, que lui avait faites sa mère, de même qu'il n'avait pas voulu s'apercevoir de certaines œillades que lui avait lancées M<sup>me</sup> de Listomas pour un motif moins légitime.

Et pourtant ne l'est-il pas par les exigences du corps ? Le sien, et il ne se le pouvait celer, commençait à regimber et à mal prendre la privation si continue qui lui était imposée. Ne dit-on pas, cependant, que leur manque d'exercice finit par engourdir les sens ? M. de Séguiran éprouvait la fausseté de cet axiome. La faute en était peut-être moins à lui-même qu'aux exemples qui l'environ-

naient et aux propos qu'il entendait, non seulement de la bouche hardie de M. de la Péjaudie, mais de celle même de sa mère. Les récits d'intrigues et de galanteries qu'elle se plaisait à écouter et à répéter entretenaient le pauvre Séguiran dans une atmosphère voluptueuse qui ne contribuait guère à lui faire oublier que seul, peut être, de tous les hommes et de toutes les femmes qu'il fréquentait, il vivait dans une continence pour laquelle il n'était pas fait plus qu'un autre.

Il le vit bien, un jour qu'étant allé voir M. de la Péjaudie à l'hôtel de Tourves, il l'avait trouvé en train de lutiner une des chambrières. Cette fille, en apercevant M. de Séguiran, poussa un cri, mais elle n'eut pas le temps de rabattre sa jupe avant que les regards de M. de Séguiran ne se fussent portés à une place où ils fussent volontiers demeurés plus longtemps. M. de la Péjaudie fit semblant de ne pas remarquer la rougeur et l'embarras de son visiteur, mais, le lendemain, il fit part à M<sup>me</sup> de Séguiran de son observation.

L'avis de cette dernière fut qu'un bon et prompt mariage était le seul moyen de dissiper en son pauvre Séguiran l'air de mélancolie et de désœuvrement qu'on lui voyait et qui n'était séant ni à son âge, ni à la dignité de sa personne, bien qu'il se refusât toujours à rien entendre à ce sujet. Mais il faudrait bien qu'il en vînt à cet expédient, sinon pour la satisfaction de ses sens, du moins pour

la continuation de la lignée qu'il n'avait pu tirer de la bonne Marguerite d'Escandot.

M. de Séguiran, cependant, malgré plusieurs tentatives qu'avait faites sa mère, depuis qu'il séjournait auprès d'elle, demeurait dans une même obstination de veuvage à laquelle se conformait exactement sa conduite. M. de Séguiran ne regardait les femmes que juste assez pour pouvoir mettre un nom sur leur visage et, pas une fois, il ne se laissa aller avec aucune d'elles au moindre propos équivoque. Il fut donc extrêmement contrit de l'aventure de la chambrière et en demeura penaud, comme s'il eut rompu un vœu. A partir de ce moment, son attitude devint encore plus réservée. On le vit rechercher plus particulièrement les gens d'âge et même s'abstenir de toute compagnie. Souvent, au lieu de descendre dans la salle où M<sup>me</sup> de Séguiran se faisait jouer de la flûte par M. de la Péjaudie ou conter par lui la chronique de la ville, il demeurait enfermé dans son appartement à ne rien faire ou à lire des romans, ce qui revient à peu près au même. Ce fut ainsi qu'il en découvrit un dont les personnages, après mille aventures mirobolantes, se retrouvaient dans un jardin enchanté et s'occupaient, en guise de passe-temps, à tracer par écrit, les uns des autres, des portraits aimables et flatteurs. M. de Séguiran, par oisiveté, entreprit d'en imaginer de semblables et d'en imiter le ton. Le premier modèle



qui se présenta à son esprit fut naturellement sa défunte femme. Elle lui apparaissait si noble et si douce que, tout d'abord, les mots ne lui vinrent pas; mais s'y étant repris à plusieurs fois, il composa un petit morceau dont il ne fut pas mécontent et où feu M<sup>me</sup> de Séguiran était dépeinte en toute sa vertu et sa beauté.

M. de Séguiran, du coup, crut bien avoir trouvé là le divertissement qu'il lui fallait et s'y adonna avec ponctualité, car il apportait à tout ce qu'il faisait de l'ordre et de la suite. Le sujet de sa chère Marguerite lui semblait inépuisable et il y revenait, de préférence à tout autre, le recommençant, chaque fois d'une nouvelle façon, sans s'apercevoir que, peu à peu, feu M<sup>me</sup> de Séguiran se transformait, sous sa plume, en une personne qu'elle n'avait jamais été de son vivant. M. de Séguiran ajoutait au souvenir qu'il avait gardé de son épouse maints traits qui, insensiblement, faisaient d'elle une créature voluptueusement méconnaissable, parée de grâces et d'attraits de corps qui n'avaient jamais été, certes, ceux de l'excellente et digne dame.

Le jeu eût pu durer longtemps si M. de Séguiran ne se fût avisé, un beau jour, de relire les feuillets qu'il avait noircis. La découverte qu'il fit aux derniers le stupéfia. Ce n'était plus sa femme qu'il avait décrite, mais une femme autre. M. de Séguiran fut atterré. Il avait été le jouet du dé-

mon de la chair qui avait pris une figure innocente et conjugale pour se réveiller en lui, car ce n'était plus le tranquille et patient visage de Marguerite d'Escandot qui s'évoquait en ces gri-bouillages diaboliques, mais bien plutôt le sourire complaisant et lascif de la chambrière de M. de Tourves qui le narguait, la jupe levée sous a main hardie et indécente de M. de la Péjaudie...

### III

Ce dernier écart de son imagination avait fort affecté M.de Séguiran et lui fut un thème de méditations assez troublées. Elles le conduisirent à attribuer à son trouble une double origine qui y apportait une sorte d'excuse. Nos pensées intimes, en effet, ne nous appartiennent pas en propre et elles sont sujettes à être déterminées par des circonstances extérieures. Le plus honnête homme du monde ne peut rien à cette dépendance. L'esprit, aussi bien que le corps, a ses caprices dont nous sommes bien plutôt les témoins que les maîtres. N'est-il pas certain, par exemple, que les saisons, en leur variété, agissent sur nos façons d'être et que nous nous comportons autrement, selon que le temps est chaud ou glacé, que le jour est clair ou sombre, que l'heure est lourde ou légère? N'est-ce pas une vérité reconnue que l'automne incline à la mélancolie et que le printemps dispose à la gaieté, que les frimas de l'hiver nous pelotonnent sur nous-mêmes et que les ardeurs de l'été sont expansives et nous sollicitent à la volupté? Quand l'atmosphère brûle, on se sent comme nu dans ses habits

et cette nudité de nous-même nous fait songer aisément à celle de l'autre sexe. Il en naît des images peu décentes, et c'était une de celles-là qui avait troublé M. de Séguiran. La faute en était aussi aux fortes chaleurs qui pesaient sur la ville d'Aix, et qui, au soleil, la faisaient flamber de toutes ses pierres roussies. On était, en effet, dans le milieu du mois d'août qui, cette année-là, se montrait d'une ardeur toute particulière. Les nuits mêmes n'apportaient guère de soulagement au poids des journées et les après-midi étaient à peine supportables. Du pavé des rues, des toits et des murs des maisons s'exhalait une haleine de fournaise. Les chiens se brûlaient les pattes en les posant sur le sol des chaussées dont on sentait le feu à travers le cuir des semelles. Les atlantes, aux côtés des portes, semblaient suer sous le fardeau des entablements et, dans la grande salle basse de l'hôtel de Séguiran, réputée pourtant pour sa fraîcheur, le fard coulait aux visages, si bien que celui de la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran ressemblait aux anciennes peintures ravagées par le temps, tandis que l'infatigable M. de la Péjaudie, renversé au fond d'un fauteuil et que rien ne parvenait à abattre, continuait à égrener le chapelet de ses histoires galantes, en buvant de grands verres d'eau où il avait fait presser des poncires et en se rafraîchissant à coups d'éventail.

Autant qu'à l'extrême chaleur de la saison

M. de Séguiran attribuait aux récits enflammés de M. de la Péjaudie les incartades de son imagination et les sollicitations de ses sens. Depuis qu'il était à Aix, il n'avait exactement entendu parler que d'amour. L'amour, ses intrigues, ses ruses, ses jeux étaient le sujet de toutes les conversations. Il n'était question que de tours d'alcôve, que de baisers, que d'étreintes, que de serments faits et rompus, que d'engagements et de quitteries, que de tendresses et de perfidies, et l'impitoyable petit M. de la Péjaudie tenait à jour cette chronique amoureuse, la commentait avec sa verve endiablée, la détaillant en ses points les plus scabreux et souvent avec une crudité éhontée. Aussi naissait-il de ses discours mille images lascives qui entouraient le pauvre M. de Séguiran de leur ronde fiévreuse et dansaient dans sa tête des sarabandes enragées. On ne pouvait respirer impunément un pareil air d'impureté sans que l'invisible poison s'en glissât dans vos veines, et n'était-ce pas à ces miasmes délétères que M. de Séguiran devait les vapeurs charnelles où se dessinaient à sa pensée les figures deshonnêtes qui s'y pressaient malgré lui et dont il sentait tout le voluptueux péril ?

Ces réflexions, répétées à plusieurs reprises, poussèrent donc M. de Séguiran à annoncer, un beau jour, à sa mère son départ pour sa terre de Carmeyrane. La vieille M<sup>me</sup> de Séguiran s'opposa tout d'abord à cette résolution et voulut retenir son

filz auprès d'elle. Elle se plaignit de la solitude où il allait la laisser, oubliant soudain qu'elle ne le voyait guère seule qu'à de rares moments, car il y avait chez elle, à presque toute heure du jour, nombreuse compagnie, soit pour le jeu, soit pour l'entretien. D'ailleurs le temps de la quitter n'était guère bien choisi. Pouvait-il ainsi l'abandonner à ses inquiétudes maternelles ? Ne savait-il pas que l'on était sans nouvelles de M. le Chevalier de Maumoron ? Ne disait-on pas que la galère du Chevalier, *La Vaillante*, ayant perdu sa conserve, s'était séparée de l'escadre et qu'on craignait qu'elle eût été coulée par quelque pirate barbaresque ? A cette heure, Maumoron était peut-être au fond de la mer avec toute sa chiourme ; à moins que, captif de l'Infidèle, il ne ramât à son tour sur le banc, sous le pavillon du Croissant, et qu'il ne reçût sur les épaules de ces mêmes coups de nerfs de bœuf qu'il faisait distribuer si libéralement par ses argousins et comites sur le dos de ses forçats. De plus qu'allaient dire les Escandot, quand ils apprendraient que Maumoron avait entraîné dans sa perte le jeune et brillant Palamède ? Ce seraient de belles criailleries auxquelles il serait bon que M. de Séguiran fût là pour répondre. Enfin, était-ce l'instant de s'éloigner d'elle, surtout maintenant qu'il avait retrouvé un visage convenable et qu'il semblait être sorti du plus gros chagrin de son veuvage et qu'il conviendrait de s'occuper sé-

rieusement à trouver une seconde M<sup>me</sup> de Séguiran qui lui donnerait de quoi continuer l'antique honneur de leur maison ?

La vieille M<sup>me</sup> de Séguiran eut beau s'agiter et appeler à la rescousse son petit La Péjaudie, M. de Séguiran ne voulut pas démordre de son projet et il fallut bien le laisser partir, d'autant plus que l'on fut rassuré assez vite sur le sort de M. le Chevalier de Maumoron, qui avait rallié l'escadre sans encombre. Sur quoi, M. de Séguiran ne souffrit plus de retard à son dessein. Son carrosse, qui l'avait amené à Aix, l'y vint reprendre un beau matin et ce fut en vain que les atlantes de la porte firent mine de retenir de leur bras musculeux l'intraitable voyageur, qui, une fois assis aux coussins, poussa un soupir de soulagement, quand les roues se mirent à tourner. Comme l'air était brûlant, ce jour-là, personne ne parut aux portes pour le voir passer, et cependant il lui sembla bien qu'à une fenêtre de l'hôtel de Listomas le coin d'un rideau se soulevait pour lui adresser un adieu ironique, de même qu'au balcon de l'hôtel de Tourves, il crut bien reconnaître, accoudée, la jolie chambrière du marquis. Mais M. de Séguiran baissa les yeux et ne les releva que lorsqu'on fut hors de la ville.

A sa hâte de rentrer chez lui pour revoir son château vide, ses jardins solitaires, ses eaux, son cadran solaire où, sur le socle de pierre, se levait

l'aile aiguë du gnomon, s'en ajoutait une autre, celle de retrouver plus présent le souvenir de sa défunte femme aux lieux qu'ils avaient habités ensemble. Son ombre ne pouvait manquer d'accueillir avec joie le retour de l'époux inconsolable qui lui revenait sans avoir engagé son cœur dans aucune autre affection. M. de Séguiran se promettait une joie mélancolique, mêlée de quelque fierté, en pensant à une si honorable fidélité, tandis qu'il franchissait les degrés qui menaient à son appartement. Rien n'y avait été changé durant son absence. Sur la table, le livre était encore ouvert qu'il lisait, le jour où la lettre de sa mère l'avait mandé à Aix. Au mur, le portrait de sa chère Marguerite d'Escandot lui souriait en son cadre. Qu'elle était donc différente des dames que M. de Séguiran avait rencontrées à la ville et dont M. de la Péjaudie lui racontait les exploits ! Le ciel lui avait donné en elle une épouse incomparable et la Providence lui avait infligé une perte bien cruelle en lui enlevant cette compagne sans pareille, dont il ne lui restait, hélas, que le souvenir, puisqu'elle n'avait pas su se continuer par une postérité à leur ressemblance ! Mais ce souvenir, M. de Séguiran l'estimait assez fort pour écarter de sa pensée les images coupables qui s'y étaient présentées. Et maintenant qu'il était revenu à Carmeyrane, sous l'égide de sa chère Marguerite, il n'aurait plus à redouter les appels sournois de ses sens.



M. de Séguiran ne regrettait donc rien d'Aix et des compagnies qu'il y avait fréquentées, rien, si ce n'est peut-être la flûte de M. de la Péjaudie. Souvent, quand il se promenait dans ses jardins, il croyait entendre murmurer dans le silence les sons imaginaires de l'instrument familier. Parfois, un oiseau imitait quelque trille ; parfois, un frisson du feuillage rappelait quelque cadence. Alors M. de Séguiran s'arrêtait et prêtait l'oreille, mais la mélodie indécise ne s'achevait pas et il poursuivait son chemin. Il y avait aussi, au fond des jardins, un certain bosquet où coulait une fontaine vive. M. de Séguiran s'y rendait fréquemment. De la bouche tordue d'un mascarón l'eau tombait dans une vasque de marbre et s'égouttait avec un chuchotement mélodieux. Longtemps, M. de Séguiran demeurait là et il lui semblait distinguer dans cette chanson de l'onde comme un humide écho de flûte lointaine qui occupait sa solitude et dissipait quelque peu sa tristesse.

Car M. de Séguiran était fort mélancolique et ne se pouvait cacher la déception qu'il éprouvait depuis son retour à Carmeyrane. Si la petite flûte amoureuse de M. de la Péjaudie lui revenait subtilement à la pensée, il remarquait avec dépit que cette pensée ne se fixait pas aussi aisément qu'il l'eût souhaité sur les souvenirs de son existence conjugale. Il était astreint à faire effort pour s'en rappeler certaines circonstances. Bien plus, l'image

même de sa chère Marguerite se reculait parfois dans une sorte de brouillard où elle s'effaçait, sans qu'il lui fût possible d'en raviver les traits et d'en ranimer les couleurs, et M. de Séguiran s'affectait de cette estompe à laquelle un esprit plus avisé que le sien eût donné son vrai nom : l'oubli.

Or, ce n'était point, certes, ce à quoi s'était attendu M. de Séguiran en revenant à Carmeyrane. S'il y avait bien trouvé quelque apaisement à ses troubles d'Aix, il y souffrait, par contre, du sentiment d'une extrême solitude à laquelle sa mémoire n'apportait pas le soulagement sur lequel il avait compté. Les jours passaient dans un désœuvrement qui ressemblait fort à de l'ennui. Sa chère Marguerite ne l'aidait point à supporter cette épreuve dont, à lui seul, il subissait tout le poids. Quant à elle, elle s'était comme retirée de lui et lui semblait marchander, de plus en plus, sa compagnie posthume. M. de Séguiran passait ainsi de longues heures, sans qu'elle consentît à s'y mêler. Cette retraite, dans le passé, d'une ombre chérie, occupait fort M. de Séguiran et il en cherchait les raisons. Avait-il commis envers elle quelque faute involontaire ? Il n'était pas responsable cependant des écarts de son imagination. Son retour même à Carmeyrane était une preuve qu'il les désavouait, puisqu'il avait cherché à en éviter les occasions. Il y avait bien l'affaire des portraits de roman et celle de la chambrière de M. de Tour-

ves, mais n'étaient-elles pas dues à des circonstances qui ne lui étaient point imputables, et bien plutôt aux récits d'amour parmi lesquels il avait vécu et aux lourdes ardeurs de cet été torride qui ne semblait pas encore faiblir, quoique l'on fût déjà sur la fin de septembre ? Non, il y avait certainement une autre cause à la révérence d'outre-tombe que feu M<sup>me</sup> de Séguiran semblait tirer à son époux, comme si elle eut ainsi voulu lui rendre une liberté qu'il ne lui demandait pas et dont il n'avait que faire.

Or il se fit que cette sombre pensée fut, un beau soir, comme un trait de lumière dans l'esprit de M. de Séguiran. Il avait enfin découvert le vrai. Il serait donc dit que, même dans la mort, Marguerite d'Escandot serait une épouse incomparable. N'était-ce pas elle-même qui, en cherchant, avec un si admirable désintéressement, à s'effacer de son plein gré du souvenir de son mari, entendait par ce généreux stratagème le délier d'une fidélité posthume à laquelle il s'était imprudemment résolu ? N'était-ce pas elle-même qui trouvait ainsi le moyen de lui indiquer la conduite convenable à un Séguiran ? Ne lui témoignait-elle pas de cette façon qu'il lui avait rendu un suffisant hommage de chagrin et de regret et qu'elle n'en demandait pas davantage ? Était-il juste, d'ailleurs, qu'un Séguiran laissât éteindre son nom, faute de postérité, et ne fallait-il pas donner un démenti aux propos

malveillants de M. d'Escandot le Petit ? La chose était si claire et si évidente que M. de Séguiran en eut les larmes aux yeux. Que la volonté de sa très chère Marguerite fût plus qu'apparente en tout cela, la chose ne souffrait aucun doute, mais lui était-il loisible d'accepter une si singulière, admirable et presque surnaturelle abnégation ?

C'était en ces alternatives que se débattait M. de Séguiran. Il était pris entre l'orgueil de donner l'exemple d'un veuvage inconsolable et l'ennui que lui causait la solitude de son lit, entre le désir de se reproduire en beaucoup de petits Séguiran et l'appréhension que se vérifiassent à l'essai les pronostics de M. d'Escandot le Petit. Certes, il ne ferait rien sans avoir consulté les médecins sur son cas, mais que leur avis fût favorable, où trouver une femme digne de succéder à l'incomparable Marguerite et de mériter le sacrifice d'outre-tombe que faisait cette dernière à son époux ? Pour sa part, M. de Séguiran n'en connaissait aucune. Il faudrait donc s'en remettre au jugement de la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran ou encore mieux aux circonstances, car les vues des hommes sont si précaires et si incertaines qu'il est préférable, peut-être, au lieu de leur accorder une confiance qu'elles ne méritent pas, de la placer dans le hasard qui, parfois, quand il se mêle de nos destinées, ne s'en acquitte pas plus mal que nous-mêmes.

M. de Séguiran en était là de ses méditations,

et, pour les mieux suivre, il s'était retiré au fond de ses jardins, à cet endroit dont nous avons parlé et où, d'un mascarou barbu, coulait, dans une vasque de marbre, une chantante gamme d'eau. Mon parent, M. de Larcefigue, dans le séjour que je fis auprès de lui à Aix, et durant lequel il me conta, comme je l'ai dit au commencement, les diverses péripéties de cette histoire, me mena plus d'une fois à Carmeyrane. A cette époque, le château avait passé aux mains de M. le Maréchal de Montibaut, qui n'y venait guère et le laissait, ainsi que les jardins, dans un grand abandon. M. de Larcefigue déplorait qu'il n'y eût plus alors de Séguiran pour en prendre soin, ce dont s'acquittait fort mal M. le Maréchal de Montibaut, retenu presque continuellement aux Armées et à la Cour, et qui s'en remettait en tout à un certain M. Guibert, son intendant et régisseur. Ce M. Guibert était un gros homme que j'ai vu plus d'une fois et qui avait un goût marqué pour le vin muscat, si bien que M. de Larcefigue, par quelques présents opportuns de ce vin favori, avait obtenu du sieur Guibert de faire, en quelque sorte, des jardins de Carmeyrane, son promenoir particulier où parfois il m'emmenait avec lui. Ce fut ainsi qu'un jour, en me désignant le bosquet et la fontaine, il me rappela le curieux événement qui avait mis fin aux hésitations matrimoniales de M. de Séguiran et qui l'avait déterminé soudain à cette grande affaire de re-

prendre femme, qu'il eût peut-être différée longtemps, à moins qu'il ne s'y fût jamais résolu.

« Tenez, monsieur, me disait donc M. de Larcefigue, ce bon Séguiran se reposait justement sur ce banc que vous voyez là, quand il vit venir, tout courant, du bout de l'allée où nous sommes, son petit laquais tout essoufflé et qui tenait à la main un paquet à l'adresse de son maître. M. de Séguiran l'ayant reçu entre les siennes l'avait d'abord posé auprès de lui sans le regarder et ce ne fut qu'après un assez long moment qu'il se décida à en rompre les cachets et à parcourir les feuillets qu'il contenait. Mais, à mesure qu'il lisait, un étonnement se peignait sur sa figure, et vous jugerez qu'il y avait de quoi, quand vous saurez, monsieur, que M. de Séguiran apprenait ainsi soudain la mort de sa tante, M<sup>me</sup> la marquise de Béricy, et aussi que, par un testament dont suivait la copie authentique, elle lui léguait la totalité de ses biens, qui étaient considérables, sous la condition expresse qu'il épouserait, dans les trois mois qui courraient à partir de l'ouverture du présent testament, la demoiselle Madeleine d'Ambigné, petite parente de la testatrice, faute de quoi la succession serait répartie en bonnes œuvres et fondations pieuses, à la réserve d'une rente de quelques centaines d'écus faite à la dite demoiselle d'Ambigné.

« Tout autre que M. de Séguiran, en lisant la teneur de cette missive et la bizarre obligation

qu'elle lui imposait, se fût au moins regimbé et en eût discuté avec soi-même, mais M. de Séguiran était dans un de ces états d'esprit où l'on est disposé, sans le savoir, à attribuer aux événements qui surviennent la vertu d'être les interprètes de quelque intention de la Providence. Il avait besoin, dans les inquiétudes et tergiversations où il se trouvait, de se sentir guidé par la main d'En-Haut. M. de Séguiran était, si l'on peut dire, en mal d'obéissance à l'imprévu, même si cet imprévu prenait une forme baroque et saugrenue. Tout lui était bon qui l'aidât à se déterminer dans son incertitude. Et voici justement que cet ordre qu'il attendait de lui-même intervenait soudain d'ailleurs pour le dispenser d'un effort dont il n'eût peut-être jamais été capable. M. de Séguiran, en effet, n'eût peut-être bien jamais cherché femme par ses propres soins et peut-être n'eût-il jamais accepté non plus celle que lui eût proposée sa mère. De même, fût-il resté sourd à ce qu'il avait cru deviner du renoncement que lui suggérait sa chère Marguerite à un veuvage pour lequel il n'était fait, ni par les intérêts de sa maison, ni par la constitution de son tempérament. Mais il y a dans tous les hommes, même les plus raisonnables, et M. de Séguiran n'était pas parmi ceux qui le sont le moins, une porte par où entre en eux ce qui doit être leur destinée, quelque masque qu'elle prenne pour se dissimuler, et c'était par cette porte que cette vieille

folle de marquise de Béricy introduisait dans l'existence de M. de Séguiran M<sup>lle</sup> Madeleine d'Ambigné. Et notez bien que M. de Séguiran, en se résolvant d'un coup à un mariage dont il ne savait rien, ne s'y laissait pas incliner par l'attrait des avantages d'argent qui l'accompagnaient. Le véritable avantage et le véritable attrait qu'il y voyait étaient qu'ainsi il évitait un choix où il eût peut-être risqué de se laisser guider par quelque désir de chair ou quelque mouvement de passion, qu'il eût considérés comme injurieux au souvenir de la première M<sup>me</sup> de Séguiran, tandis que, la seconde lui venant à l'imprévu et pour ainsi dire par la poste, il pouvait voir là une de ces interventions providentielles sur lesquelles les gens indécis et scrupuleux aiment à se reposer et qui justifient à leurs yeux les pire folies.

« Car M. de Séguiran, ajoutait M. de Larcefigue, en moins de temps qu'il n'en faut à ce mascarón pour cracher sa gorgée d'eau et à cet oiseau, qui vient de s'envoler, pour imiter un trille de flûte, avait pris la soudaine résolution d'épouser M<sup>lle</sup> Madeleine d'Ambigné, qu'il ne connaissait pas, et le plus beau, monsieur, c'est qu'il l'épousa, et vous savez ce qu'il en advint. »



M<sup>lle</sup> Madeleine d'Ambigné avait eu l'aventure de naître de parents qui professaient la religion



prétendue réformée, ce qui est un tort au royaume de France, car le Roi ne veut pas y souffrir d'autre foi que celle de ses pères. Or, M. et M<sup>me</sup> d'Ambigné étaient extrêmement fermes dans la leur, qu'ils croyaient la bonne, ce qui ne les empêchait pas d'être de loyaux sujets, mais qui n'aida pas M. d'Ambigné à faire son chemin dans le monde. Après avoir servi aux armées, et voyant peu de chances de s'y avancer, il s'était retiré de bonne heure dans sa terre de Digny, située à peu de distance de Noyon, où il vécut, à l'écart des agitations du siècle, en grande union avec Dieu et en parfaite concorde avec sa femme. Celle-ci mourut de maladie alors que leur fille, Madeleine, était encore petite au point de ne se pas rendre compte de la perte qu'elle venait d'éprouver. M. d'Ambigné, qui la ressentit en toute sa force, en demeura frappé d'un chagrin qui rembrunit encore sa physionomie naturellement sévère. Cette mine quelque peu rébarbative ne l'empêchait pas, quoiqu'il n'en montrât rien, de s'égayer aux grâces précoces de sa fille, mais il se fût jugé mauvais père s'il eût laissé paraître sa faiblesse pour cet enfant. Aussi la jeune Madeleine ne connut-elle guère à M. d'Ambigné qu'un visage tendrement renfrogné. Tel qu'il fut, elle ne l'honora pas moins d'une affection où le respect n'excluait pas la vivacité. Elle la lui témoignait par ses caresses et son obéissance, et, quand elle le voyait lisant sa grande Bible ou compulsant quelque

gros ouvrage de controverse, elle mettait une sourdine à ses jeux, souvent bruyants, car il y avait en elle beaucoup de feu et il étincelait de vives flammes en ses yeux qu'elle avait beaux, lumineux et légèrement retroussés vers les tempes.

En effet, dès qu'elle eut atteint sept ou huit ans, il fut facile de s'apercevoir que Madeleine d'Ambigné, parmi les dons qu'elle avait reçus du Seigneur, compterait celui de la beauté. Un autre père que M. d'Ambigné eût été réjoui de cette faveur et s'en fût montré heureux, parce que si, dans une enfant, elle est une vue agréable, elle devient à une femme un avantage si considérable qu'il n'en est peut-être point qui le vaille. N'est-il donc pas de vérité reconnue que l'aspect d'un beau visage nous porte, envers qui nous le présente, à un sentiment d'intérêt d'où peut découler aussi bien l'amour que l'amitié, qui sont les deux plus vrais plaisirs de la vie? Mais M. d'Ambigné pensait autrement sur ces sujets que le commun des hommes et il ne voyait, dans le don de devoir être belle, qu'une épreuve que la Providence imposait à son enfant. M. d'Ambigné songeait sombrement aux dangers de toutes sortes qui attendraient cette fille, si tendrement et si sévèrement aimée, au cas où se réalisassent plus tard les promesses que donnait déjà son visage encore incertain de ce qu'il serait, mais qui se préparait à être le plus charmant qu'il se pût. A ces réflexions, M. d'Ambigné

se renfrognait et restait de longs moments le nez dans sa Bible, tandis qu'autour de lui la petite Madeleine gambadait ou s'amusait de quelque jeu, comme d'aller se regarder au miroir, sous prétexte de mener s'y montrer sa poupée, qu'elle tançait ensuite vertement de sa coquetterie...

A mesure donc que sa fille grandissait et que son corps et sa figure s'accordaient de mieux en mieux pour atteindre une perfection qui se laissait déjà prévoir à maints indices, les inquiétudes de M. d'Ambigné croissaient et il les fortifiait par l'observation du caractère de la jeune Madeleine. Sous un mélange de gaieté enfantine et de précoce raison il donnait des marques d'une sourde violence qui éclatait parfois, à l'improviste, dans l'humeur de cette petite personne, d'ordinaire si simplement et si gentiment docile. Madeleine d'Ambigné, en effet, était capable de désirer certaines choses avec une ardeur qui allait jusqu'à la passion la plus extrême. Ces dispositions, elle ne les exerçait, pour l'heure, qu'en petit et, pour ainsi dire, en miniature, et son désir ne portait que sur des objets proportionnés à son âge, mais il n'en demeurait pas moins vrai que c'était là un témoignage sur elle-même qu'il convenait de ne pas négliger, d'autant plus qu'elle mêlait à cette passion une ténacité et une obstination singulières. Elle pouvait s'y entêter avec une fureur taciturne, aussi bien que se laisser emporter par un éclat qu'elle

n'était pas maîtresse de refréner. Tout cela, bien entendu, n'apparaissait qu'en esquisse et par intermittence, et il y fallait quelque occasion où se fissent jour les profondeurs de sa nature, mais il n'en existait pas moins, au fond d'elle-même, une sorte de flamme intérieure qui justifiait assez les appréhensions de M. d'Ambigné, aux heures où il en apercevait les reflets brûlants.

Ces moments étaient assez rares chez Madeleine d'Ambigné pour qu'ils pussent échapper à un observateur moins attentif que ne l'était son père. Pour tous, elle n'était qu'une fillette pleine de bonne grâce et d'entrain et aussi, comme je vous l'ai dit, de raison, mais M. d'Ambigné voyait plus loin en elle que les apparences, aussi se demandait-il souvent comment il conduirait l'éducation de ce caractère. Il savait bien que l'éducation ne change guère ce que nous sommes et qu'elle nous apprend, tout au plus, à en dominer et à en diriger certaines parties. Il s'agissait donc bien plutôt de refondre le tout dans un moule nouveau. Or il n'était pas, aux yeux de M. d'Ambigné, d'agent plus efficace à cet effet que la religion ; aussi, dès qu'elle fut en âge d'en comprendre les enseignements, s'efforça-t-il de munir sa fille de ce solide point d'appui et de ce puissant levier contre elle-même en lui inculquant une connaissance approfondie des préceptes que la religion propose et des règles qu'elle impose. Non seulement il la voulut

ferme dans sa foi, mais qu'elle en fût entièrement éclairée, aussi bien dans la dogmatique que dans la pratique, qu'elle y fût ponctuelle aux exercices et que le zèle de sa piété fût égal à la rigueur et à l'étendue de sa doctrine.

Une autre que Madeleine d'Ambigné eût peut-être regimbé à ce régime, mais, au contraire, elle s'y prêta docilement. Toute petite, la grosse Bible de son père et les tomes volumineux où il s'absorbait avaient excité sa curiosité et elle accepta avidement l'offre de la satisfaire. A treize ans, elle était déjà ferrée en théologie et en controverse comme un docteur et c'était merveille de la voir se débattre parmi les arguments, les arguties et les subtilités. M. d'Ambigné lui-même était étonné de la facilité et des ressources qu'elle apportait à ces colloques où il avait besoin de toute son attention pour tenir tête à sa jolie partenaire. Il n'en tarissait pas, quand il se réunissait aux pasteurs du voisinage parmi lesquels Madeleine d'Ambigné jouissait d'une réputation méritée et dont plus d'un eût redouté à son prêche la présence de cette grave petite personne, à qui rien n'échappait.

Ce zèle et cette science rassuraient M. d'Ambigné, en même temps qu'elles lui causaient une grande joie. L'avenir lui en paraissait moins sombre et il en arrivait à regarder presque avec complaisance la beauté croissante de sa fille. Il envisageait avec moins de craintes pour elle les embûches

du monde. Ne serait-elle pas en mesure de les déjouer ? Ne lui avait-il pas mis en mains les armes nécessaires pour le bon combat ? Avec quel bouclier de foi ne s'acheminerait-elle pas sur les voies du Seigneur, et si l'ennemi se présentait, qu'elle saurait donc bien opposer la fermeté de ses principes aux entreprises de l'adversaire ! D'ailleurs, cette chère fille n'était pas destinée à jouer sur le théâtre du monde un rôle éclatant, car si Madeleine d'Ambigné était savante et belle, elle était pauvre.

M. d'Ambigné, en effet, n'avait jamais été riche et ses libéralités aux églises réformées et à ses coreligionnaires besogneux avaient achevé de l'appauvrir. M. d'Ambigné avait si souvent ouvert sa bourse qu'il ne lui en restait plus guère que les mailles, et qu'elles se fussent rompues il n'y aurait pas perdu grand'chose. La terre de Digny avait pris le même chemin que ses écus et il y manquait plus d'un champ, plus d'un pré et plus d'un bois. Les parcelles subsistantes supportaient la gentilhommière où M. d'Ambigné, sous les plafonds fléchissants et entre les lambris disjoints, continuait à lire ses sermons et sa Bible, tandis que Mademoiselle sa fille, grandie déjà presque en personne bonne à marier, se tenait auprès de lui pour écouter quelque beau verset de psaume ou pour répondre à quelque point de controverse théologique.

Ce fut dans cette occupation que la trouva, un beau jour, leur parent, M. le Comte de Brangy,

qui, passant par là en carrosse, avait poussé une pointe jusqu'à Digny. M. de Brangy était de la maison d'Ambigné, mais d'une branche catholique, et il s'en était fort bien trouvé, s'étant élevé au grade de maréchal de Camp. Le Roi le voyait d'un bon œil et il jouissait de la faveur des ministres, aussi regardait-il avec commisération l'habit usé et la perruque éclaircie de M. d'Ambigné. Mais pourquoi diable M. d'Ambigné s'était-il obstiné à demeurer huguenot, quand tant de bons gentilshommes du parti avaient renoncé à tirer le maigre pis de la vache à Colas ? S'il avait suivi leur exemple, il n'en serait pas aujourd'hui à végéter misérablement loin de Paris et de la Cour, exclu de tout et à la portée de rien ! Et cette jolie fille, à qui la marierait-il, en ce trou de campagne ? Est-ce donc une telle affaire que de croire en Dieu, d'une façon ou d'une autre, de le prier en français plutôt qu'en latin, d'aller à la messe plutôt qu'au prêche ! Sans compter que cet entêtement pourrait bien finir par être nuisible à la fortune de la maison d'Ambigné, dont il était, lui, Brangy, le support et l'honneur, grâce aux bontés du Roi qui ne lui avait pas, jusque-là, tenu rigueur de son cousinage avec des parpaillots.

Ces discours accompagnés de beaucoup d'autres mirent M. d'Ambigné dans une fureur concentrée, que même les gentillesses de sa fille ne purent apaiser. Toute la nuit, il se promena de long en

large dans sa chambre en pestant et en enrageant, et il prit froid, car on était aux premiers jours de l'hiver. Au lieu d'accepter les soins nécessaires, M. d'Ambigné s'y déroba, en cachant à tous le degré du mal. L'hiver passa ainsi et, au début du printemps, M. d'Ambigné se sentit mieux, mais bientôt il recommença à tousser et à trembler la fièvre. De jour en jour, son état s'aggrava et en vint à un point si désespéré que l'espoir ne fut plus permis. M. d'Ambigné, qui ne mettait le sien qu'en Dieu, tournait de ce côté toutes ses pensées. Le monde lui était devenu si indifférent qu'il ne s'occupa même pas de ce qu'y deviendrait après lui sa fille. Sur ce point aussi il s'en remettait aux mains du Seigneur.

Un matin on le trouva mort dans son lit, du sang qu'il avait craché par la bouche en telle abondance que la flaque s'en étalait sur le plancher.

Ce spectacle plongea M<sup>lle</sup> d'Ambigné dans une sincère tristesse, car elle adorait ce père peu avenant et dont la sainte imprévoyance la laissait dans un état voisin du dénuement. Sans autres proches qui pussent prendre soin d'elle, sa tutelle passait à M. le Comte de Brangy, qui apprit avec peu de plaisir la charge qui lui incombait. Quel effet ferait à la Cour qu'il recueillît dans sa maison cette petite parente huguenote, toute farcie de psaumes et de théologie ! Le bruit s'en répandrait vite et sa fortune risquait d'avoir à en souffrir. Or, M. de



Brangy ne croyait pas être au bout de la sienne et redoutait tout ce qui en pouvait entraver l'envolée. Aussi s'ouvrit-il de ses soucis à son amie de tous les temps et quelque peu sa parente, M<sup>me</sup> la marquise de Béricy. Le cas était embarrassant, d'autant que la maison de M. de Brangy n'était pas un lieu très propre à servir d'asile à une jeune fille, car si M. de Brangy était rigoureux à l'extrême en matière de foi, il l'était moins en matière de mœurs et il n'était pas d'humeur à changer les siennes et à faire le barbon et le loup-garou autour de la jeune M<sup>lle</sup> d'Ambigné.

M<sup>me</sup> de Béricy, qui était femme de grand sens, entra dans les vues de M. de Brangy et son amitié pour lui lui fournit l'expédient propre à le tirer de sa perplexité. M<sup>me</sup> de Béricy n'était plus assez jeune pour craindre la compagnie de la jeunesse et pas assez vieille pour en redouter autour d'elle la vivacité. Veuve et sans enfants, elle offrit à M. de Brangy de prendre soin de leur petite parente et de la garder auprès d'elle, jusqu'au moment de la marier à quelque honnête homme, s'il s'en présentait jamais un qui se contentât pour toute dot d'un joli visage et d'un corps qui promettait d'être agréablement tourné pour l'amour. M<sup>me</sup> de Béricy consentait donc à nourrir, héberger et surveiller M<sup>lle</sup> Madeleine d'Ambigné, mais elle y mettait une condition : que la gentille huguenote abjurât les erreurs où elle avait été élevée et rentrât au bercail

de l'Eglise romaine. Et le meilleur moyen d'obtenir ce résultat était de placer M<sup>lle</sup> d'Ambigné dans un de ces couvents qui entreprennent la conversion des demoiselles de la religion réformée. Là, mieux que nulle part, ne leur fournit-on pas les moyens d'éclairer leur conscience et de revenir à la vérité ? Et ce fut ainsi que M<sup>lle</sup> d'Ambigné fut conduite aux Dames Rédemptrices du Faubourg Saint-Jacques où on lui promit, en l'y laissant derrière la grille, qu'on l'y viendrait chercher, dès qu'elle aurait accompli de bonne grâce ce que l'on attendait d'elle.

M<sup>lle</sup> d'Ambigné entra donc aux Rédemptrices, mais elle y apportait avec elle un singulier esprit de résistance et d'entêtement auquel se heurtèrent les premières tentatives des convertisseuses. Aux instances dont on la pressait M<sup>lle</sup> d'Ambigné ne répondait que par un froid et dédaigneux silence. Devant cette muette obstination, on employa d'abord les prévenances et les gâteries. Leur inutilité une fois reconnue, on en vint bientôt à un autre parti. M<sup>lle</sup> d'Ambigné, séparée de ses compagnes, sans rapports avec les maîtresses, fut tenue dans un isolement dont on espérait qu'elle se laisserait vite ; mais l'entêtée semblait ne pas s'apercevoir de sa solitude. Au lieu de s'y adoucir, elle y prenait les forces que donne la persécution et qui l'enfermaient dans une sorte de sauvagerie taciturne d'où elle ne semblait avoir aucune hâte de sortir. Il fal-

lut bien alors reconnaître que M<sup>lle</sup> d'Ambigné n'était pas de ces âmes faciles dont on a raison par quelques douceurs ou quelques sévérités. L'erreur avait en elle des bases solides et profondes, qui ne céderaient pas aux petits moyens de persuasion que les bonnes Mères mettaient d'ordinaire en usage, et dont le raisonnement seul pourrait ébranler la fermeté. Il ne s'agissait pas avec M<sup>lle</sup> d'Ambigné de simples escarmouches pour qu'elle battît la chamade, mais d'un siège en règle, et l'on se mit en mesure d'y procéder. Une telle prise en valait la peine, et puis n'avait-on pas promis à M. le Comte de Brangy de le délivrer du souci que lui causait la parenté de cette jeune hérétique et juré à M<sup>me</sup> la Marquise de Béricy de venir à bout d'une entreprise à laquelle elle s'intéressait ? Il ne restait donc qu'à ouvrir la tranchée et bientôt M<sup>lle</sup> Madeleine d'Ambigné se rendrait à discrétion pour la grande gloire de la vraie et sainte Religion.

Les premiers travaux d'approche échurent à M. Paumônier du couvent, M. Legris, mais à peine eut-il tâté le terrain qu'il s'en revint tout déconfit. Cette petite d'Ambigné était aussi retorse en controverse qu'un prédicant de Genève. Rien ne la démontait, elle avait réponse à tout. Aussi M. Legris, habitué à des tâches plus aisées, fit-il appel à son ami M. Lerambert, dont la parole était plus convaincante que la sienne. Mais M. Lerambert échoua de même. M<sup>lle</sup> d'Ambigné se prêtait volontiers aux

colloques et entretiens. Elle y apportait un maintien grave et des yeux baissés qui ne se levaient qu'au moment où un argument subitement retorqué y faisait briller un éclair que le pauvre M. Leraumont déclarait insoutenable. Tout le couvent suivait avec passion cette lutte où l'honneur de la communauté se trouvait engagé et qui menaçait de ne pas tourner à son avantage. La Mère Supérieure, alarmée du rapport qu'on lui faisait sur la mauvaise marche de l'affaire, se décida alors à recourir aux grands moyens et demanda à M. du Jardier de la prendre en mains.

M. du Jardier était un prêtre encore jeune, mais qui jouissait déjà d'une grande réputation de sainteté. La beauté de son visage égalait la pureté de ses mœurs et sa science ne le cédait pas à sa vertu. Il vivait pauvrement et dépensait en aumônes le peu de bien qu'il avait. Il en eût pu acquérir de grands, s'il avait jugé convenable de s'y appliquer, mais il avait peu de goût pour le siècle et ne mettait les forces de son esprit qu'au service des âmes ; aussi ne considérait-il rien de plus beau que d'en ramener une à Dieu. Celle de M<sup>lle</sup> d'Ambigné lui parut, dès l'abord, particulièrement digne d'être dirigée sur la droite voie, et il se mit à la besogne avec cette douceur et cette fermeté qu'il appliquait à ses œuvres de prosélytisme et qui n'avaient jamais rencontré de bien longues résistances. M. du Jardier, qui comptait déjà à son avoir la conversion

du maréchal de Fermières et du prince de Gallenberghe, ne doutait pas d'emporter haut la main celle de M<sup>lle</sup> d'Ambigné. Mais bientôt il lui en fallut rabattre à son tour, à l'exemple de MM. Legris et Lerambert. Après deux mois de raisonnements, d'éclaircissements et d'objurgations, M. du Jardier n'en était pas plus avancé qu'au premier jour. M<sup>lle</sup> d'Ambigné opposait à tous ses efforts l'obstacle de son obstination. Tous les assauts de M. du Jardier demeuraient vains et il ne prenait pied nulle part dans cette âme si fermement retranchée et qui parfois même repoussait l'attaque avec tant de hardiesse et de subtilité que M. du Jardier en demeurerait tout interdit. Alors M<sup>lle</sup> d'Ambigné avait grande peine à s'empêcher de rire, en considérant son adversaire déconcerté qui s'essuyait le front, avec un soupir. Mais ces gaietés étaient rares chez M<sup>lle</sup> d'Ambigné. Le plus souvent elle se comportait dans la lutte avec un sérieux intraitable, et M. du Jardier même ne pouvait se retenir d'admirer, tout en la déplorant, la belle défense qu'on lui opposait. Néanmoins, il ne laissait pas d'en concevoir parfois un peu d'humeur. Les saints eux-mêmes ont leurs faiblesses et M. du Jardier n'était pas exempt de toute vanité, si bien qu'un beau jour, piqué dans la sienne par une réponse dédaigneuse de M<sup>lle</sup> d'Ambigné, il déclara à M<sup>me</sup> la Supérieure qu'il renonçait à pousser plus avant une entreprise dont il ne prévoyait pas la fin, ajoutant que l'obsti-

nation de M<sup>lle</sup> d'Ambigné devait être le fait de la présence en elle de quelque démon secret, dont il serait bon de l'exorciser avant de tenter quoi que ce fût, qui eût chance de réussir.

Cette déclaration du saint M. du Jardier mit le couvent en rumeur et le bruit y courut que le Diable était en M<sup>lle</sup> d'Ambigné. Quand on rapporta cette sentence de M. du Jardier à M. le comte de Brangy, il faillit, de colère, tomber en apoplexie. Quoi, il avait dans sa famille, non seulement une intraitable petite huguenote, mais une véritable possédée ! M<sup>mo</sup> de Béricy, par bonheur, prit mieux la chose et alléguait qu'après tout le Diable ne lui faisait pas grand'peur, surtout quand il avait une si agréable figure que celle de cette jeune sorcière. Si donc M. de Brangy n'y voyait pas d'inconvénient, elle prendrait, dès maintenant, chez elle M<sup>lle</sup> d'Ambigné. M. du Jardier consulté et qui regrettait un peu d'avoir, dans un moment de dépit, dénoncé aux exorcistes sa gentille catéchumène, donna un avis favorable, disant que les voies de Dieu sont impénétrables et que les temps lui appartiennent, que seul un miracle de sa puissance et de sa bonté pourrait ramener à lui une âme aussi délibérément et fermement égarée, mais dont il ne fallait pas néanmoins désespérer, tant la miséricorde divine est infinie.

Ce fut ainsi que M<sup>lle</sup> Madeleine d'Ambigné passa victorieusement du couvent des Dames Rédemp-

trices à l'hôtel de Béricy ; mais le plus beau fut que le miracle réclamé par M. du Jardier ne se fit pas trop attendre. Moins de six mois après sa sortie du couvent, M<sup>lle</sup> d'Ambigné vint d'elle-même annoncer à M<sup>me</sup> de Béricy que sa résolution était prise. Elle consentait à abjurer ses erreurs et à rentrer dans le giron de l'Eglise, ce qu'elle fit en donnant les témoignages de la foi la plus exacte et de la piété la plus sincère. Mais le plus étonnant encore fut que ni M<sup>me</sup> de Béricy, ni M. du Jardier ne surent jamais sur quoi s'était décidée la conversion de M<sup>lle</sup> d'Ambigné et quelle en avait été la cause secrète. D'ailleurs, M<sup>lle</sup> d'Ambigné l'ignora peut-être également. Il y a dans le cœur des femmes des mystères singuliers et dont la connaissance leur échappe aussi bien qu'elle nous manque. Elles sont sujettes à des revirements soudains qu'elles seraient bien embarrassées d'expliquer et qui se passent au si profond d'elles-mêmes que leur vue ne s'y étend pas. C'est ce qui produit dans leurs conduites ces façons si différentes et si inattendues dont elles adoptent la diversité avec une bonne foi qui, pour être déconcertante, n'en est pas moins véritable. Une femme peut être toute autre qu'elle n'était sans cesser de croire qu'elle est encore pareille à ce qu'elle fut. C'est pourquoi aussi les jugements que les femmes portent d'elles sont si souvent favorables et ceux que nous en faisons si souvent injustes, par la faute de cette ignorance où nous sommes de ce

qu'elles sont au moment où elles nous paraissent être encore ce qu'elles ne sont déjà plus. Que savons-nous du mouvement caché de leurs pensées ? Aussi le mieux est-il encore, avec elles, de nous en tenir à les observer sans chercher trop à les pénétrer et en nous disant qu'une femme peut être vraie sans qu'elle puisse se rendre compte comment elle l'est et sans que nous puissions prétendre discerner en quoi elle ne l'est point.

Tout ce qu'il y aurait eu à dire de cette inexplicable conversion de M<sup>lle</sup> d'Ambigné ne permit pas cependant d'en suspecter la sincérité. M<sup>lle</sup> d'Ambigné étonna plus d'une fois M<sup>me</sup> de Béricy par son ardeur dans sa foi nouvelle. Au rebours de plus d'une convertie qui, le pas fait, ne s'inquiètent plus où elles ont posé le pied, M<sup>lle</sup> d'Ambigné continuait à s'assurer du terrain sur lequel elle s'avancait. Elle avait conservé, de l'éducation paternelle et des discussions avec MM. Legris, Lerambert et du Jardier, le goût des lectures de théologie et de casuistique et elle s'enfermait de longues heures chez elle pour se livrer à ces sévères études. En ce sens, sa curiosité était infinie. Quant à sa piété, elle était exemplaire : elle priait longuement, soit aux offices, soit en son particulier et spécialement pour l'âme de M. le Comte de Brangy, qui avait été l'occasion de sa conversion. Ce brave gentilhomme était mort avant d'avoir eu la sécurité de savoir sa petite parente revenue de ses erreurs et sans avoir



eu le temps d'obtenir l'absolution des siennes, car la parole lui manqua et le souffle lui fit défaut pour en demander pardon à Dieu.

M<sup>me</sup> de Béricy vit là un avertissement à mettre de l'ordre dans ses affaires, mais ce ne fut que cinq ans plus tard qu'elle mourut à son tour, non sans avoir pris par son testament les dispositions nouvelles et singulières dont son neveu M. le Comte de Séguiran était l'objet et dont M<sup>lle</sup> d'Ambigné, alors âgée d'un peu plus de vingt ans, allait subir les suites, telles que me les apprirent les entretiens de M. de Larcefigue et telles que j'ai entrepris de les rapporter.



M. de la Péjaudie n'avait pas été fâché de l'occasion que lui offrait M. de Séguiran de revoir Paris, quand ce dernier lui proposa de l'accompagner dans le voyage qu'il allait entreprendre. Non que M. de la Péjaudie ne se plût point à Aix où il avait trouvé, après son aventure d'Avignon, l'accueil que l'on sait, mais il était d'humeur vagabonde et la perspective de faire carrossée avec M. de Séguiran ne lui semblait point désagréable. M. de Séguiran, de son côté, y aurait avantage. M. de la Péjaudie était fort entendu en toutes choses et, au cas où quelque événement se produirait en cours de route, M. de Séguiran recevrait de ce compagnon utile secours.

Ces décisions prises, ces Messieurs se mirent en chemin, dès les premiers jours d'octobre, et le meilleur accord régna entre eux tout le long du trajet. M. de Séguiran était assez silencieux et absorbé en ses pensées et M. de la Péjaudie se fût fait scrupule de l'y troubler, car les siennes le divertissaient davantage et il s'y laissait aller avec complaisance. Quelques-unes concernaient M. de Séguiran, et parfois M. de la Péjaudie le considérait avec un certain étonnement. M. de Séguiran, et M. de la Péjaudie ne se pouvait tenir de l'en admirer, se portait au mariage avec un calme déconcertant. Il ne témoignait ni empressement, ni répugnance à accomplir le vœu de sa tante M<sup>me</sup> de Béricy, et il s'apprêtait à épouser M<sup>lle</sup> d'Ambigné sans seulement s'être enquis de sa figure et de son caractère. Or, il se pouvait qu'elle fût contrefaite ou acariâtre, mais M. de Séguiran ne semblait guère en prendre souci. M. de la Péjaudie l'en admirait du fond du cœur. M. de Séguiran était un bon exemple qu'il y a encore de ces gens qui croient volontiers que la Providence est particulièrement attentive à leurs affaires et leur veut spécialement du bien, et qui, sur cette conviction, s'en remettent, en toutes choses, aux mains de Dieu. Ils prennent à cette persuasion une quiétude bien enviable et que devraient bien imiter ceux qui se démènent pour distinguer par eux-mêmes où se trouve leur véritable intérêt. A quoi servent, en effet, nos vaines.

agitations et quel est l'esprit assez perçant pour voir juste dans le présent et voir clair dans l'avenir? Le mieux n'est-il point de charger quelqu'un pour nous de ce soin rebutant, et qui en est plus capable que Celui qui nous a créés? Ces sages considérations conduisaient M. de la Péjaudie à penser que l'existence de Dieu pourrait bien, après tout, ne pas être inutile, pourvu que nous y crussions assez fermement pour y prendre le sentiment que l'entremise divine s'exerce en notre faveur. Or, il y a des gens qui raisonnent ainsi. N'était-ce point à cette confiance qu'obéissait M. de Séguiran en acceptant sa destinée d'un événement auquel il était entièrement étranger et qu'il se plaisait par là même à supposer favorable parce qu'il l'attribuait à une intervention d'En-haut? Néanmoins, malgré les avantages qu'il y a à penser ainsi, M. de la Péjaudie s'en sentait assez éloigné, d'autant que l'idée de revoir bientôt le Cabaret de la *Grande Pinte*, où lui et ses amis tenaient jadis leurs assises, lui rafraîchissait la cervelle de ses blasphèmes les meilleurs et de ses brocards les plus aiguisés.

C'était à cette *Grande Pinte*, en effet, que, quelques années auparavant, il retrouvait presque chaque jour ses compagnons d'incrédulité. Ah! quel bon quatuor d'impiété ils y faisaient et quel train d'enfer ils y menaient à eux quatre! Il y avait là M. Reniard des Farjoux, tout en ventre et en tripes, avec de courtes jambes, des bras

naissantset une petite tête perdue dans une ample perruque, M. Reniard des Farjoux, avec sa menue voix aigrette et sa rare capacité de gueule et de gosier et qui, de toute la nourriture et de toute la vinaille qu'il engloutissait, ne faisait profiter que sa bedaine au détriment de ses membres avortés et chétifs; il y avait là M. Desforges, bel homme corpulent, fin gourmet et buveur expérimenté. Celui-là ne se contentait pas des grosses impiétés et des victuailles communes dont se délectait M. Reniard des Farjoux. Il lui en fallait, des unes comme des autres, de recherchées et de savamment condimentées. Il les dégustait d'une langue délicate et les débitait d'une voix égale et basse. Aussi n'apportait-on, en tout, à M. Desforges que le dessus du panier, et encore l'examinait-il avec sévérité. M. de la Péjaudie se souvenait avec orgueil d'avoir parfois mérité de M. Desforges la récompense d'un sourire qui, dans son beau visage digne, reposé et frais avait une grâce singulière et allumait en ses yeux une lueur de satisfaction dont on éprouvait quelque fierté. Quant à faire rire M. Desforges, il n'y fallait pas songer et personne au monde ne se pouvait vanter d'y avoir réussi.

Il n'en allait pas de même avec M. le Baron de Ganneval. M. le Baron de Ganneval manifestait à être impie et libertin une joie formidable et prodigieuse, en rapport avec sa stature et sa vigueur qui

étaient celles d'un Hercule de la Fable. M. de Ganneval était d'un corps qui touchait au gigantesque et l'ampleur de ses poumons expliquait le tonnerre de sa voix. Quand M. de Ganneval faisait chorus en frappant du poing sur la table, les vitres de la salle en résonnaient. Son rire puissant éclatait comme la tempête et il était aisé de le provoquer, car M. de Ganneval riait de tout, et souvent et non moins de ce qu'il avait dit lui-même. Il en était si content qu'il eût été cruel de ne point l'être aussi. M. Desforges disait parfois que M. de Ganneval était si bête et si bon qu'il aurait bien de la peine à se faire damner, mais à quoi on l'aiderait. Ce propos excitait toujours en M. le Baron de Ganneval une hilarité inextinguible, tandis que M. Reniard des Farjoux lui glissait à l'oreille des abominations.

M. Desforges, M. Reniard des Farjoux et M. le Baron de Ganneval devaient toujours tenir leurs assises dans ce même cabaret de la *Grande Pinte*, car ils étaient gens d'habitude et la leur était de s'y réunir. M. de la Péjaudie se réjouissait d'avance en songeant à l'accueil qu'on lui ferait, quand il se montrerait, à l'improviste, au seuil de la salle, et aussi de faire connaissance avec les nouveaux acolytes dont avait dû s'augmenter la société. Il se voyait déjà leur tenant tête avec le sourire discrètement approbateur de M. Desforges et sous le rire retentissant de M. le Baron de

Ganneval. Pourvu pourtant que son séjour à Aix n'eût pas desséché sa verve et qu'il ne fût pas devenu un athée de province. Elle n'y avait pas, d'ailleurs, trouvé de grands échos, et, quoiqu'il y eût été fort à la mode, les principes d'impiété qu'il professait n'y avaient pas fait leur chemin. Il avait même cru parfois saisir, chez l'un ou chez l'autre, quelques signes de désapprobation, mais Aix n'était pas Avignon et la protection de M. le Marquis de Tourves et des Séguiran ne lui assurait-elle pas la licence de parler librement, d'autant plus qu'un air de sa flûte dissipait l'effet de ses propos.

Tout en songeant ainsi et en regardant par la vitre du carrosse le pays qu'on traversait, M. de la Péjaudie tâtait dans son étui le fidèle instrument, car M. de la Péjaudie avait emporté avec lui son inséparable flûte ! Parfois, lorsqu'en chemin on avait atteint quelque beau point du paysage, il faisait arrêter le carrosse. Alors, il en sautait lestement, la flûte aux doigts, et se mettait à en jouer, afin, disait-il, de remercier la nature pour ses beautés qui nous attachent à elles et qui font de ce bas monde un séjour si agréable qu'il y aurait ingratitude à n'y pas prendre tous les plaisirs qu'il nous offre. Et l'on voyait alors M. de la Péjaudie, gonflant la joue et remuant les phalanges, triller quelque air doux, tendre ou mélancolique, selon que le soleil brillait au ciel d'automne ou que les

nues y passaient, selon que l'horizon présentait un spectacle gracieux ou magnifique. Parfois aussi, en attendant la couchée aux auberges, il se divertissait de quelque petite mélodie. Une fois même, il s'amusa à faire danser les valets et les servantes, dont la plus accorte servit, ce soir-là, d'Eurydice à ce nouvel Orphée.

Cette fantaisie ancillaire plongea M. de Séguiran en des réflexions nocturnes qui le tinrent éveillé assez longtemps. Tandis que, de l'autre côté de la cloison, son compagnon s'ébattait ainsi avec la première venue, M. de Séguiran songeait que bientôt la solitude de son lit allait cesser et qu'un corps complaisant et légitime s'y étendrait le long du sien et se prêterait à un plaisir qu'il pourrait prendre honnêtement et quotidiennement et non pas par rencontre et par occasion, comme le faisait M. de la Péjaudie. A cette pensée, M. de Séguiran éprouvait un certain contentement dont il ne pouvait se défendre. Il serait ainsi délivré des inquiétudes de chair qui l'avaient troublé depuis son veuvage et il se félicitait de la résolution qu'il avait prise, aidé de l'acquiescement posthume de sa chère défunte Marguerite d'Escandot, de se conformer au vœu exprimé par le testament de sa feuée tante M<sup>me</sup> la Marquise de Béricy. En tout cela n'était-il pas d'accord avec les intentions de la Providence, ce qui est, pour un chrétien, le principal ? Il serait donc bientôt remarié à une nouvelle femme,

car il ne doutait pas un instant que M<sup>lle</sup> d'Ambigné ne l'acceptât pour époux et ne préférât l'honneur de sa couche à la maigre rente que lui laissait, en cas d'un refus, M<sup>me</sup> de Béricy. Cette certitude rassurait M. de Séguiran et il s'y abandonnait sans contrainte, car elle lui venait moins d'aucune vanité personnelle que du sentiment qu'il avait de l'avantage qu'il y a à être un Séguiran. Il était donc fermement persuadé que M<sup>lle</sup> d'Ambigné ne refuserait pas celui qu'elle trouverait à fournir cette illustre maison du lignage qui lui manquait et qu'elle ne manquerait pas de lui donner.

Arrivé à ce point de ses réflexions, M. de Séguiran s'était gratté l'oreille. Les propos malséants, à lui adressés un jour par M. d'Escandot le Petit, lui avaient de nouveau tinté à la mémoire, mais là-dessus aussi le parti de M. de Séguiran était pris. Dès son arrivée à Paris, il se ferait le cœur net de ces insinuations, car il avait l'intention de s'en ouvrir à quelque fameux docteur de la capitale. Quand celui-ci aurait reconnu son aptitude à procréer, il ferait bon marché des sottises de M. d'Escandot le Petit. Eh ! quoi, parce que cet Escandot était père d'une demi-douzaine de nabots et de nabotes, pourvus de grosses têtes et de gros ventres, il se croyait plus magnifiquement prolifique qu'un Patriarche de la Bible ! Il lui en faudrait bien rabattre, quand il verrait une troupe de petits



Séguiran, parfaitement sains et beaux, donner tort à ses pronostics. Car M. de Séguiran ne doutait pas du verdict des hommes de l'art. N'avait-il pas pour marques de sa bonne conformation les nombreuses grossesses de sa chère Marguerite, dont les échecs, hélas, n'incombaient vraisemblablement qu'à elle seule, et ne s'ajoutait-il pas pour preuve de ses facultés l'émotion toute virile qu'il éprouvait en sa chair à entendre, derrière la cloison, les ébats renouvelés de M. de la Péjaudie et les soupirs heureux de la petite servante? Et méprisant ces vaines rumeurs, M. de Séguiran s'était retourné dans son lit et avait fini par s'endormir, tout à la pensée de M<sup>lle</sup> d'Ambigné.

Cependant le moment approchait où le carrosse quitterait les ornières de la route et foulerait le pavé de Paris. On avait déjà dépassé Sens et les villages succédaient aux villages, les montées aux descentes et bientôt on parviendrait aux faubourgs de la grand'ville. Aucun événement fâcheux n'avait interrompu le cours du voyage. M. de Séguiran y voyait un heureux présage à son entreprise conjugale et M. de la Péjaudie en tirait la preuve qu'il vaut mieux courir les chemins dans un bon carrosse attelé de bons chevaux que dans les voitures et coches publics traînés par des haridelles qui buttent à tous les cailloux. Sans envier le bien d'autrui, il savait en estimer la commodité et trouvait agréable et juste d'en profiter. C'était ce prin-

cipe qui, appliqué à sa conduite particulière, l'avait toujours éloigné du mariage. Il laissait à d'autres le soin de se pourvoir de femmes, se réservant d'user de celles qu'ils avaient choisies, quand il les trouvait à son gré et qu'elles le jugeaient au leur. Ces maximes lui avaient paru si satisfaisantes qu'il s'était bien juré de les mettre toujours en pratique, aussi, tout en considérant avec amitié M. de Séguiran, se demandait-il parfois à quoi pouvait bien ressembler cette demoiselle d'Ambigné que M<sup>me</sup> la Marquise de Béricy avait assignée à son neveu pour épouse. M. de la Péjaudie ayant connu jadis M<sup>me</sup> de Béricy se méfiait de son esprit caustique de vieille fée. Quel tour avait-elle voulu jouer au pauvre Séguiran ? Quel laideron contrefait ou quelle petite mégère le malheureux allait-il trouver devant lui ? M. de la Péjaudie en riait sous cape, tandis que le carrosse, dont les fortes roues étaient celles de la fortune conjugale de M. de Séguiran, s'arrêtait dans la cour de l'hôtel de Béricy, après en avoir franchi le portail.

Sans plus s'occuper des conjectures auxquelles il se livrait, M. de la Péjaudie avait sauté à terre lestement. D'un prompt regard il avait reconnu la cour, la façade et même le vieil intendant de feu M<sup>me</sup> de Béricy, qui s'appelait M. Prunet, accouru à la portière et qui s'empressait auprès de son nouveau maître. M. de Séguiran demanda à être conduit aussitôt dans son appartement et com-

manda que l'on menât dans le sien M. de la Péjaudie. Quand M. de Séguiran et M. de la Péjaudie se furent rafraîchis, le bon M. Prunet vint aux ordres. M. de Séguiran souhaitait d'être introduit auprès de M<sup>lle</sup> d'Ambigné et invita M. de la Péjaudie à l'accompagner chez elle. Cet honneur fit faire la grimace à M. de la Péjaudie. Les semelles lui brûlaient d'aller rejoindre au cabaret le trio de ses amis. Aussi alléguant comme plus convenable que M. de Séguiran se présentât seul à M<sup>lle</sup> d'Ambigné, prit-il congé de lui, et, d'un pas allègre, s'esquiva-t-il à la recherche de M. Reniard des Farjoux, de M. Desforges et de M. le Baron de Ganneval.

De trois jours, M. de la Péjaudie ne reparut pas à l'hôtel de Béricy. Quand il y revint, vers le milieu du quatrième, le portier le regarda avec quelque méfiance, tant il avait la démarche mal assurée et l'aspect débraillé. M. de la Péjaudie avait la perruque de travers, les manchettes déchirées et les bas sur les talons, mais cet appareil fâcheux ne semblait aucunement avoir altéré sa bonne humeur, car ce fut en chantonnant un air à boire qu'il regagna son appartement. Son premier soin fut de s'enquérir de M. de Séguiran. Il lui fut répondu que M. le Comte de Séguiran était sorti en carrosse. M. de la Péjaudie apprit cette nouvelle avec une tranquille indifférence et acheva le pont neuf qu'il fredonnait, puis s'étant carré à l'aise dans un fauteuil, il

ferma les yeux et se mit à réfléchir à son escapade.

Elle l'avait conduit tout droit au cabaret de la *Grande Pinte*. C'était justement l'heure où s'y réunissaient d'ordinaire M. Reniard des Farjoux, M. Desforges et M. le Baron de Ganneval. Aussi pénétra-t-il hardiment dans la salle basse où ces messieurs avaient coutume de prendre leurs ébats. Sur le seuil, il s'arrêta, étonné. Un personnage qu'il ne connaissait pas était assis devant une rangée de bouteilles vides. C'était un grand corps comme vidé de sa substance et flottant en des habits trop larges. Où diable M. de la Péjaudie avait-il vu ce compagnon ? Tout à coup le quidam se retourna et M. de la Péjaudie reconnut en lui M. le Baron de Ganneval ou plutôt son ombre. Oui, son ombre, et cette ombre parlait d'une voix si menue et si faible que M. de la Péjaudie put à peine entendre son nom prononcé, quand l'ombre, s'étant levée, se jeta dans ses bras.

Lorsqu'ils se furent attablés devant les bouteilles renouvelées, M. de la Péjaudie apprit de M. le Baron de Ganneval les causes lamentables de sa transformation. Elles remontaient au double trépas de M. Desforges et de M. Reniard des Farjoux. Certes, M. de Ganneval savait bien que ses deux amis étaient sujets aux lois de la nature et que, tôt ou tard, comme chacun de nous, ils rentreraient dans son sein. Que M. Desforges et M. Reniard des Farjoux fussent morts, rien de mieux et de plus

acceptable, puisque tous nous ne vivons que sous condition de mourir, mais que M. Reniard des Farjoux et M. Desforges fussent morts, confessés, administrés, repentis de leurs erreurs, entourés de cierges et arrosés d'eau bénite, M. le Baron de Ganneval n'en revenait pas ! Quoi, ces fiers impies que l'on eût pu croire si fermes en leur doctrine et dont les blasphèmes avaient si souvent retenti dans cette salle encore pleine de leurs échos, on les avait vus courber la tête sous la pénitence et tendre leurs membres aux onctions ! Et qu'avait-il fallu pour ce miracle ? Ah ! Dieu n'avait pas eu besoin de ses foudres et de ses rayons ! Il avait suffi que M. Reniard des Farjoux se sentit consumé par une petite fièvre lente et que M. Desforges eût pris froid, un jour qu'il sortait de la *Grande Pinte*, après s'être plus que d'habitude échauffé de propos.

Car c'était M. Desforges qui avait sauté le pas le premier. A peine s'était-il jugé sérieusement malade que c'en avait été fini de ses airs supérieurs et entendus. Une peur livide avait répandu ses teintes sur son visage décomposé. Recroquevillé sous ses couvertures, à mesure que son état empirait, il geignait et se lamentait et ce fut de lui-même qu'il sollicita les secours d'une religion qu'il avait toujours tenue en un mépris raisonné, promettant, s'il guérissait, de racheter par une conduite exemplaire ses fautes passées. Mais M. Desforges n'avait pas guéri, et, malgré les messes, les neuvaines, les ex-voto et les

reliques, il était décédé le douzième jour de son mal.

Cette mort avait vivement frappé M. Reniard des Farjoux et, au lieu d'y voir l'effet de notre pauvre condition humaine, il en attribuait la cause à la vengeance divine. Puisqu'elle était capable de se manifester aussi clairement, ne valait-il pas mieux se prémunir contre ses atteintes ? M. Reniard des Farjoux se posait cette question en agitant ses bras courts. Après tout, était-il donc si difficile de croire en Dieu et est-on si certain que cela de n'y croire pas ? M. Reniard des Farjoux en était à ces réflexions, quand une petite fièvre lente se déclara. Chaque soir, elle le ramenait au logis avec un frisson et peu à peu elle le tint au lit sans qu'il pût en sortir. Du coup, M. Reniard des Farjoux s'y recroquevilla comme avait fait M. Desforges. L'effet n'en fut pas meilleur, car M. Reniard des Farjoux trépassa au bout de trente-trois jours, ayant renoncé à ses errements et édifiant ses serviteurs par sa piété et sa résignation.

Ces deux événements avaient laissé M. le Baron de Ganneval seul maître de la petite salle basse du cabaret de la *Grande Pinte*. Certes, il avait éprouvé un vif chagrin de la mort de M. Desforges et de M. Reniard des Farjoux, mais ce chagrin se mêlait de beaucoup d'étonnement et il s'y ajoutait certaines idées assez noires. Une influence maligne s'exerçait visiblement sur les habitués de la salle

basse et M. de Ganneval se demandait, non sans quelque inquiétude, s'il n'en serait pas, lui aussi, victime. Lui faudrait-il, comme ses amis, payer son écot à la rancune céleste ? Toutefois, s'il n'en pouvait préserver son corps, nulle puissance ne le forcerait jamais à faire amende honorable de ses opinions. Malgré cette fermeté d'esprit, M. le Baron de Ganneval se sentait mal à l'aise à se croire ainsi guetté par un mal qui s'insinuerait à l'improviste dans ses veines, d'autant plus qu'il voyait, chaque matin, dans son miroir, son visage maigrir et s'allonger. Il constatait également qu'il tenait de moins en moins de place dans ses habits et que sa voix faiblissait. Ces remarques l'assombrissaient et il avait besoin pour dissiper ces fumées de mélancolie d'y mêler celles du vin dont il faisait un usage immodéré, comme l'attestaient les bouteilles rangées devant lui, quand M. de la Péjaudie l'avait surpris en sa morose et bachique solitude. La vue de M. de la Péjaudie avait été un grand réconfort pour M. le Baron de Ganneval. Par sa bonne mine et son air de santé, M. de la Péjaudie témoignait qu'il n'avait pas été en butte, comme M. Desforges et M. Reniard des Farjoux, aux rancunes d'en haut et M. de Ganneval en avait pris quelque espoir d'y échapper également. Aussi, après qu'il eut fait à M. de la Péjaudie le récit de ce qui s'était passé en son absence, sans que celui-ci en marquât aucune inquiétude et en tirât aucun augure défavorable, M. de

Ganneval s'en sentit-il tout regaillardi, ainsi que par les rasades dont ils célébrèrent leur entrevue et les propos dont les anima M. de la Péjaudie et où il se montra à M. de Ganneval plus ferme que jamais dans ses dispositions d'esprit, si bien qu'en un clin d'œil celles de M. le Baron de Ganneval se remirent à l'unisson et que, quand ces messieurs sortirent, bras dessus, bras dessous, du cabaret de la *Grande Pinte*, ce fut en jurant et en sacrant l'un et l'autre à qui mieux mieux et en faisant un train de damnés.

M. le Baron de Ganneval n'était pas homme, on pense bien, à lâcher un pareil compagnon et survenu si à point. M. de la Péjaudie, non plus, n'était pas fâché de refaire connaissance avec les tripots, étuves, bordels et autres mauvais lieux de Paris sous la conduite de quelqu'un qui, comme M. le Baron de Ganneval, y avait conservé ses entrées. C'est pourquoi M. de la Péjaudie fut trois jours et trois nuits sans reparaître à l'hôtel de Béricy et n'y reparut que dans l'état que nous avons dit et qui eût bien étonné les belles dames d'Aix, habituées à un la Péjaudie assez différent de celui-là et toujours si galamment et coquettement accoutré que nul dans la ville n'était plus propre et mieux tenu que lui. Heureusement pour la réputation de M. de la Péjaudie, le portier seul de l'hôtel de Béricy avait été témoin de son désordre et un bon écu glissé dans sa main le rendrait discret à ce sujet.



Ainsi rassuré, M. de la Péjaudie avait quitté son fauteuil et commencé à réparer les avaries de sa toilette. Cela fait, il se résolut à s'accorder quelques heures de sommeil d'où il se réveilla frais et dispos, car il était de ces gens en qui les excès ne laissent pas de traces. Son miroir le lui ayant prouvé, il se dirigea donc vers l'appartement de M. de Séguiran. M. de Séguiran n'y était toujours point et M. de la Péjaudie pensa, à bon droit, qu'il devait être en conférence avec M<sup>lle</sup> d'Ambigné. Jugant donc qu'il serait malséant de le troubler, M. de la Péjaudie se mit à rôder par la pièce, quand, s'étant approché de la table, il y aperçut des feuillets épars où il reconnut l'écriture de M. de Séguiran. M. de la Péjaudie n'était ni curieux ni indiscret, mais, à ce moment, il était inoccupé, aussi prit-il machinalement le premier de ces feuillets. Le hasard fit qu'en y jetant les yeux distraitement il vit qu'il y était nommé. En conclut-il que la présence de son nom lui donnait quelque droit à la lecture de ce grimoire? Le fait est que, posant une fesse sur le coin de la table, il se mit sans façon à déchiffrer le message qu'adressait à sa mère M. de Séguiran.



Paris, le 31<sup>e</sup> jour d'Octobre 1672 (1).

« Vous ne serez sans doute pas indifférente, Madame, à connaître les premiers événements du voyage que j'ai entrepris pour le plus grand bien de notre maison et par révérence pour les dernières volontés de M<sup>me</sup> la Marquise de Béricy. J'avais compté sur M. de la Péjaudie pour vous apprendre les menus détails de la route, mais, depuis déjà quatre jours que nous sommes ici, il n'a pas reparu à l'hôtel de Béricy. Il y a laissé ses hardes et sa flûte qui, si magicienne qu'elle soit, ne me donne pas de ses nouvelles. Je ne suis pas en peine de lui et je suis persuadé qu'il a trouvé gîte à sa convenance. Malgré cette éclipse, je dois reconnaître que M. de la Péjaudie est un compagnon de carrosse fort agréable et, si déréglé qu'il soit d'esprit et de mœurs, il n'en est pas moins vrai qu'il est digne de l'amitié et de l'estime des honnêtes gens. Je ne doute pas d'ailleurs que Dieu ne le ramène un jour à lui et je souhaite que ce retour se fasse par les voies les plus douces et les plus naturelles et non par ces brusques et redoutables catastro-

(1) Cette lettre m'a été communiquée par M. de Larcefigue au cours du récit qu'il me fit de l'histoire de la seconde M<sup>me</sup> de Séguiran et de M. de la Péjaudie. Elle me fut remise plus tard avec certains papiers provenant de la succession de M. de Larcefigue. J'ignore comment elle était venue entre ses mains.

phes que la Providence emploie quelquefois pour sauver, malgré eux, ceux à qui elle s'intéresse en dépit d'eux-mêmes.

Je passe donc brièvement sur les journées qui nous ont amenés jusqu'ici et que n'ont marquées aucun événement à retenir ni aucune notable rencontre. J'ai été frappé de l'abondance et de la richesse des pays que nous avons traversés. Il s'y voit partout un ordre parfait et la sécurité des routes y est entièrement assurée. Est-il plus belle preuve de la grandeur du Roi que la prospérité qu'il a su répandre dans toutes les parties de son royaume pour le contentement de ses sujets? Aussi ai-je observé partout des visages avenants et satisfaits et j'ai le sentiment que le Roi règne sur un royaume de bonnes gens. Quoi de plus admirable que de faire le bonheur de ses peuples sans négliger pour cela sa propre gloire? Aussi le nom de Sa Majesté est-il dans toutes les bouches qui ne le prononcent qu'avec amour. Partout il est béni pour sa bonté et révééré pour sa justice. Nous nous sommes étonnés plus d'une fois avec M. de la Péjaudie, en parcourant des campagnes si tranquilles et en traversant des villes si policées, que des juges et des tribunaux y fussent encore nécessaires. Comment l'idée seule d'offenser un monarque si puissant et si magnanime ne suffit-elle pas à retenir chacun dans la vertu? Comment croire qu'il se puisse encore commettre des délits et des crimes?

Cette pensée déconcerte. M. de la Péjaudie allègue cependant que ces coupables et ces criminels même servent et honorent le Roi à leur façon et que leurs fautes et leurs forfaits sont encore un affreux hommage à sa grandeur. Sans eux, en effet, où Sa Majesté prendrait-elle les forçats qu'elle fait ramer sur les galères? Ainsi donc encore ces misérables contribuent-ils au bien de l'Etat. M. le Chevalier de Maumoron ne les déclare-t-il pas indispensables et plus que préférables à ces chiourmes de bonnevogliés à qui l'on doit des ménagements et à qui le comite doit épargner le nerf de bœuf et la bastonnade?

Je ne pousserai pas plus loin ces réflexions que j'eusse confié à M. de la Péjaudie de vous mander, s'il n'eut jugé bon, comme je vous l'ai dit, de s'esquiver, à peine le pied hors du carrosse, et de s'en aller courir la ville. J'en viendrai de suite au principal de ce que j'ai à vous apprendre. Donc, dès que je fus arrivé à l'hôtel de Béricy, et que j'eus pris les soins nécessaires à me mettre en état de paraître convenablement devant elle, j'envoyai s'enquérir auprès de M<sup>lle</sup> d'Ambigné du moment où elle serait disposée à me recevoir. Sa réponse ne tarda point et elle me fit dire que je pouvais me présenter sur-le-champ à son appartement. J'avoue qu'en mettant le pied hors du mien, je ressentis une émotion que vous comprendrez aisément. Ma première pensée fut pour ma chère

Marguerite. Pour la première fois, depuis qu'elle m'avait été enlevée, j'allais considérer le visage d'une femme avec l'intention qu'il ne me fût pas indifférent et même avec le devoir d'y prendre un certain intérêt. Mais, au lieu qu'elle m'en voulût de cette infidélité à son souvenir respecté, il me semblait que ma chère défunte m'encourageât à la démarche que j'étais sur le point de tenter. Ce sentiment me raffermir auquel se mêlait celui d'obéir au devoir qui m'incombait envers notre maison, et ce fut d'un esprit presque tranquilisé que je pénétrai dans la pièce où m'attendait M<sup>lle</sup> d'Ambigné.

M<sup>lle</sup> d'Ambigné y était assise auprès d'une table chargée de livres, et, s'étant levée à mon approche, nous nous saluâmes assez cérémonieusement. Après quoi, il se forma entre nous un silence pendant lequel je tentai d'examiner à qui j'avais affaire ; mais la pièce où nous nous trouvions était assez obscure et faiblement éclairée, de telle sorte qu'il me fut impossible de distinguer exactement les traits du visage de M<sup>lle</sup> d'Ambigné. Tout ce que je pus observer fut qu'elle était vêtue avec beaucoup de simplicité. Ce moment d'embarras passé, et à peine eûmes-nous échangé quelques paroles, je fus frappé par la fermeté et la douceur de sa voix et par le ton modeste et mesuré de ses premiers propos. Ils traitaient des regrets que nous avions l'un et l'autre de la mort de M<sup>me</sup> de Béricy. Les miens furent ce qu'il convenait qu'ils fussent,

car je jugeai bon de ne pas affecter au sujet de la perte de la Marquise un chagrin que je ne ressentais pas. Vous savez que je ne suis guère capable d'exprimer des sentiments que je n'éprouve point et vous avez bien voulu quelquefois me louer de cette sincérité ; mais M<sup>lle</sup> d'Ambigné avait des raisons pour donner à la mort de M<sup>me</sup> de Béricy des regrets plus vifs que les miens, et c'est ce qu'elle fit en termes excellents et que je pris plaisir à écouter. Le discours de M<sup>lle</sup> d'Ambigné fut empreint d'une pieuse et tendre sérénité. Loin de s'élever contre le décret de la Providence qui avait retiré de ce monde M<sup>me</sup> la Marquise de Béricy, elle l'acceptait sans murmurer. Nous sommes tous mortels et nous devons subir la loi commune avec respect et résignation. M<sup>me</sup> de Béricy elle-même s'était prêtée avec tant de fermeté au sacrifice que Dieu lui demandait que l'on eût été malvenu de ne se pas conformer à son exemple. Aussi avait-elle offert un spectacle si édifiant que nous n'avions qu'à souhaiter d'en fournir un pareil à ceux qui seraient témoins, un jour, de nos derniers moments. A ces maximes, M<sup>lle</sup> d'Ambigné mêlait des réflexions si sages et si belles que j'en étais touché et par où elle montrait involontairement les qualités de son cœur et de son esprit.

Ce que j'admirais surtout en M<sup>lle</sup> d'Ambigné, c'était l'accent de piété et de raison qui marquait toutes ses paroles. On sentait en elle cette fermeté

de pensée que donne la religion, quand la foi se fonde sur le raisonnement. Tout cela me plaisait infiniment et j'y répondais de mon mieux. Elle parut contente de mes réponses et l'entretien se continua ainsi, quelque temps, de part et d'autre, avec tant d'accord que l'idée me vint d'aborder tout de suite un sujet sur lequel j'étais soudain impatient d'avoir l'opinion de M<sup>lle</sup> d'Ambigné. Donc, après lui en avoir demandé la permission, je mis sur le tapis le testament de M<sup>me</sup> de Béricy et l'obligation réciproque où il nous plaçait l'un vis-à-vis de l'autre.

Sur ce point encore, j'eus l'heureuse surprise de me trouver en exacte conformité de vues avec M<sup>lle</sup> d'Ambigné. Elle avait déjà réfléchi sur la clause matrimoniale que contenait ce testament et était toute disposée à s'en entretenir avec moi. Les réflexions de M<sup>lle</sup> d'Ambigné l'avaient conduite à considérer la singularité même de ce testament non comme quelque fantaisie bizarre de la testatrice, mais comme l'expression même d'une volonté supérieure. En prescrivant à M<sup>lle</sup> d'Ambigné et à moi de nous prendre pour époux, M<sup>me</sup> la Marquise de Béricy avait obéi à une secrète injonction de Dieu. C'était lui qui avait guidé son esprit et sa main. Du moins, M<sup>lle</sup> d'Ambigné en jugeait ainsi et elle eût trouvé coupable de se dérober aux desseins de la Providence à notre endroit. Elle a sur nous, quand elle se mêle ainsi directement de

nos affaires, des intentions auxquelles nous devons être dociles. Aussi M<sup>lle</sup> d'Ambigné était-elle décidée à n'y apporter aucun obstacle.

A mesure que M<sup>lle</sup> d'Ambigné parlait, j'entrais de plus en plus dans le ravissement et je m'étonnais jusqu'à la stupeur du merveilleux accord et de la surprenante rencontre de sentiments qui se manifestaient entre nous. Par quelle sorte de miracle l'étrange testament de M<sup>me</sup> de Béricy nous apparaissait-il sous le même jour ? Ainsi, notre union se fonderait sur une complète et sainte concorde et comment, accomplie en ces conditions uniques, ne mériterait-elle pas les bénédictions de Dieu ? Il ne manquerait pas, l'ayant voulue si singulière et si étroite, de la rendre heureuse et féconde. A cette pensée, je me sentais rempli d'une grande joie, à laquelle participait, j'en étais assuré, ma chère Marguerite, mais je m'en sentais en même temps si troublé, qu'après quelques mots de reconnaissance je demandai à M<sup>lle</sup> d'Ambigné la permission de me retirer et de remettre au lendemain la suite de cet entretien d'où j'emportais une si belle promesse de bonheur.

Ce fut comme je me retirais et comme je prenais congé d'elle que j'aperçus en plein, pour la première fois, le visage de M<sup>lle</sup> d'Ambigné et toute sa personne éclairée par le flambeau que tenait le laquais chargé de me reconduire à mon appartement. La lumière de la cire me la montrait tout



entière et je vais vous décrire l'image qui m'en reste dans les yeux. M<sup>lle</sup> d'Ambigné est plutôt grande que petite et tout son corps est de la meilleure proportion, bien que, par sa jeunesse, il n'ait pas encore atteint la plénitude de ses formes, mais le temps complètera, à son heure, l'œuvre de la nature et il n'y aura alors rien de plus achevé en perfection que la future M<sup>me</sup> de Séguiran. Déjà son visage en offre un exemple charmant. L'ovale en est harmonieux et pur, avec un nez fin et droit, la plus belle bouche et les plus beaux yeux. Sur toutes ces beautés est répandu un air de modestie et de réserve qui pourrait se changer aisément en gaieté et mutinerie, et même en passion, car il y a dans la physionomie de M<sup>lle</sup> d'Ambigné quelque chose de mouvant. Telle qu'elle est, elle m'apparut comme une personne accomplie et dépassant tout ce que j'aurais pu prévoir, au point que cette vue me causa une nouvelle émotion, à la pensée que tant de grâces seraient bientôt mon partage et que, dans un mariage d'où je n'attendais qu'une réciproque estime, j'allais peut-être trouver l'amour avec ses flammes les plus vertueuses et les plus permises.

Je ne vous ferai pas le détail des entretiens qui suivirent ce premier. Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'ils ne firent qu'accroître mon enchantement, tant M<sup>lle</sup> d'Ambigné y apporta d'agrément et de raison. Sa piété et sa sagesse s'y montrèrent

à découvert. M<sup>lle</sup> d'Ambigné y fit preuve de l'esprit le plus solide et le plus délié et d'un admirable sentiment de religion. La nôtre, où elle est venue après être née dans celle qui se prétend réformée, lui paraît la plus belle du monde. Elle ne cesse d'en étudier la doctrine et de s'y fortifier par des lectures étendues et par des pratiques régulières. Elle en remontrerait aux docteurs les plus experts et aux plus habiles confesseurs et je gage que, si elle s'avisait jamais de vouloir ramener à Dieu votre mécréant de la Péjaudie, elle y parviendrait sans peine, tant elle traite de ces sujets avec une éloquence persuasive; mais elle n'est nullement prêcheuse et se borne à puiser dans la religion des principes de morale propres à se bien conduire dans la vie. J'aurai donc en M<sup>lle</sup> d'Ambigné l'épouse la plus éclairée et la femme la plus astreinte à ses devoirs. Elle les comprend tous et les accepte d'un cœur ferme dans toute leur rigueur, même ceux dont son âge la pourrait le plus éloigner. Par elle, notre maison est assurée de trouver ce qui lui a manqué jusqu'alors et que Dieu, j'en suis persuadé, ne nous refusera pas, dans une union dont il aura lui-même préparé les liens et qu'il se plaira à rendre féconde. Ce désir qu'elle partage avec moi, non moins que la sagesse de ses propos, a contribué à ce que je ne m'alarmasse pas de cette beauté de visage qui m'avait quelque peu effrayé chez M<sup>lle</sup> d'Ambigné, car je n'eusse voulu

pour rien au monde que la passion eût une part principale dans un mariage où celle de Dieu doit être la plus grande. Certes, M<sup>lle</sup> d'Ambigné a en elle tout ce qu'il faut pour inspirer l'amour à un honnête homme, mais elle en saura régler les transports et leur imposer ce qu'il sied de retenue pour qu'ils ne dépassent pas les bornes qu'ils ne doivent point franchir s'ils veulent demeurer conformes à ce que Dieu permet qu'ils soient.

Grâce à cette haute raison par quoi M<sup>lle</sup> d'Ambigné est si éminemment remarquable et qui s'étend aussi bien aux questions du cœur qu'aux détails les moindres qui concernent le cours ordinaire de l'existence, nous en sommes venus, dès aujourd'hui, à convenir du temps et lieu de notre mariage. J'avais songé à le différer de façon à pouvoir le célébrer à Carmeyrane, mais le deuil où nous tient la mort de M<sup>me</sup> la marquise de Béricy nous eût empêchés de donner à nos noces la pompe convenable ; aussi décidâmes-nous, d'un commun accord, de faire bénir notre union ici même et d'y procéder avec la plus simple cérémonie. M<sup>lle</sup> d'Ambigné, d'ailleurs, m'a semblé souhaiter que le sacrement nous fût conféré par un docte prêtre nommé M. du Jardier, qui eut part à l'abjuration que fit M<sup>lle</sup> d'Ambigné des erreurs de la religion réformée où elle a été élevée. M. du Jardier nous mariera donc au plus tôt. Nous en sommes tombés d'accord aujourd'hui même, M<sup>lle</sup> d'Ambigné et moi, et c'est

ce que j'ai tenu à vous annoncer par cette lettre.

Je ne la finirai pas cependant sans vous conter la visite que je fis hier à M. Dagrenais, qui est, comme vous le savez, un des plus savants médecins de la Faculté et une des lumières de notre temps. Les soins qu'il donna à M<sup>me</sup> la marquise de Béricy dans les derniers jours de sa vie et qui l'aidèrent à mourir étaient un bon prétexte à ce que je l'allassse voir. Il demeure, du reste, assez près, dans une belle maison qui est à lui, car il est riche. Néanmoins, malgré la grande renommée que lui ont valu les cures heureuses qu'il a opérées et qui l'ont placé au rang de nos illustres, M. Dagrenais ne fait pas l'orgueilleux et n'affecte pas l'Esculape. Il a conservé une honnête simplicité de mœurs et n'a pas adopté les façons de nos guérisseurs d'aujourd'hui. Comme il s'en tient aux anciens remèdes dont la vertu est éprouvée, il en est resté aux anciens usages qui n'ont pas cessé de lui paraître bons. On ne le voit pas, à la mode de certains de ses confrères, parcourir les rues en carrosse et c'est au dos d'un vieux cheval d'amble ou d'une mule qu'il se rend à ses affaires.

Il descendait justement de sa monture au moment où je me présentai à sa porte et, lorsque je me fus nommé, il m'introduisit sans façon dans son laboratoire, dont il a plusieurs, car toute sa maison proclame l'attention continuelle qu'il apporte à son art. M. Dagrenais aime à s'entourer des us-

ensibles et des instruments favorables à la science qu'il pratique. On y voit toutes sortes de bocaux étiquetés contenant diverses parties du corps humain et quelques-unes des plus secrètes. Son cabinet est orné de tableaux anatomiques et plusieurs squelettes d'hommes et de femmes s'y tiennent rangés contre la muraille. Ces objets quelque peu funèbres n'empêchent pas chez M. Dagrenais une honnête bonne humeur et il ne s'en départit pas dans les plus sombres conjonctures. La maladie et la mort ont en lui un ennemi redoutable. Quand il eut rajusté son rabat et enlevé son grand chapeau, le visage de M. Dagrenais m'apparut empreint de beaucoup de bonhomie. Les traces de la vieillesse n'y ont rien de rébarbatif, et, malgré son grand âge, M. Dagrenais semble encore jouir de toutes ses forces, de même qu'il semble avoir conservé quelque goût de la plaisanterie.

En effet, dès que j'eus abordé avec lui le sujet de M<sup>me</sup> la Marquise de Béricy, il me dit, en affectant le plus grand sérieux, que je lui devais bien quelque reconnaissance pour n'avoir pas prolongé outre mesure les jours de ma tante et n'avoir pas ainsi retardé mon bonheur. Je conclus de ces paroles que M. Dagrenais n'ignorait pas le testament de M<sup>me</sup> de Béricy et la clause concernant mon mariage avec M<sup>lle</sup> d'Ambigné. Cela me mit à l'aise. Je me proposais d'interroger M. Dagrenais sur les propos malséants tenus par M. d'Escandot le Petit

et qui n'avaient pas cessé de me tracasser l'esprit. Mis ainsi sur la voie, je lui demandai franchement, les lui ayant répétés, s'il les croyait fondés et s'il lui serait possible d'en vérifier l'exactitude ou la fausseté. Je ne vous rapporterai pas le détail de l'examen que me fit subir M. Dagrenais, mais je tiens à vous dire que le résultat m'en fut entièrement favorable. M. Dagrenais se déclara fort satisfait de ma complexion, ajoutant qu'elle lui paraissait en tout point parfaitement propre à engendrer. Quant à M<sup>lle</sup> d'Ambigné, qu'il avait soignée dans plusieurs petites occasions, il savait d'elle assez pour la juger également saine et bien conformée pour le mariage. Aussi ne doutait-il pas que, dans quelques mois, M. d'Escandot le Petit n'eût à faire amende honorable de ses insinuations et ne dût s'incliner devant la preuve qu'elles étaient fausses.

A ce jugement qui me remplissait de joie M. Dagrenais ajouta quelques considérations touchant M<sup>lle</sup> d'Ambigné. Il me conseilla de veiller à ce que sa grande piété ne se laissât pas aller à ces jeûnes et à ces macérations où elle était portée et où elle se privait volontairement de nourriture, non seulement du superflu, mais encore du nécessaire. Un jeune corps comme le sien ne doit pas négliger ce qui le peut fortifier et amener à sa plénitude. Il faut aussi bien qu'il entretienne ses forces, qu'il les augmente, surtout si elles doivent servir au

partage que la nature leur impose pour parvenir à ses fins qui sont, dans le mariage, d'assurer la transmission de la vie. M. Dagrenais m'a donc recommandé de veiller avec soin à ce que M<sup>lle</sup> d'Ambigné se conformât à ces prescriptions dont il m'a fait sentir toute l'importance et au sujet desquelles je compte bien ne rien négliger.

Je n'ajouterai pas à ma lettre les respects de M<sup>lle</sup> d'Ambigné. Elle est occupée à vous les écrire elle-même ; je vous y adresse ceux que je vous dois et auxquels je joins les sentiments d'affection par quoi je suis, Madame, votre très humble serviteur et fils.

#### SÉGUIRAN.

M. de la Péjaudie n'a toujours pas reparu et je ne sais encore l'impression qu'il aura de M<sup>lle</sup> d'Ambigné, mais je ne doute pas qu'il ne vous confirme celle de sa beauté. »



Le mariage de M. le Comte de Séguiran et de M<sup>lle</sup> Madeleine d'Ambigné fut célébré le 14 novembre sans aucunes autres cérémonies que celle dont l'Église entoure ce sacrement. M. de Séguiran et M<sup>lle</sup> d'Ambigné reçurent avec beaucoup de piété la bénédiction nuptiale que leur donna M. du Jardier. Ce bon et savant prêtre l'orna d'une allocution où il exposa les règles de conduite qui doivent présider à une union vraiment chrétienne, jalouse de

sanctifier l'œuvre de chair. Les paroles de M. du Jardier furent écoutées avec attention par les nouveaux époux, mais firent quelque peu sourire M. de la Péjaudie. Il songait, en effet, que les belles dames d'Aix et celles qu'il avait connues en maints autres lieux avaient entendu à leurs noces des sentences pareilles aux maximes que prononçait avec confiance M. du Jardier. Comme la nouvelle M<sup>me</sup> de Séguiran, MM<sup>mes</sup> de Listomas, de Bréganson et de Volonne, pour n'en point citer d'autres, avaient incliné la tête à de semblables exhortations, ce qui ne les avait pas empêchées de donner par la suite à l'œuvre de chair d'autres usages plus plaisants que celui que comporte le mariage, et M. de la Péjaudie se demandait en riant sous cape si M<sup>me</sup> de Séguiran, ici présente, imiterait ces exemples ou s'en tiendrait aux préceptes matrimoniaux de M. du Jardier. Mais M. de la Péjaudie n'était pas homme à s'inquiéter des secrets de la destinée. Le temps se chargerait de l'instruire à ce sujet. D'ailleurs, il ne lui semblait nullement utile que M<sup>me</sup> de Séguiran se joignît au nombre des femmes avec qui les honnêtes gens peuvent prendre plaisir. Il n'en manquait pas qui la valussent amplement. Certes M<sup>me</sup> de Séguiran possédait un visage assez agréable dont M. de la Péjaudie reconnaissait le mérite, mais qui ne justifiait pas les transports de M. de Séguiran. Aussi manquait-elle de cet air avenant et libre, de ces façons voluptueuses et vives,



de ces manières impertinentes ou faciles que M. de la Péjaudie appréciait au-dessus de tout et qui rendent délicieux et variés les jeux des membres et du corps. Celui de M<sup>me</sup> de Séguiran, d'une jeunesse encore un peu gauche et d'une forme encore inachevée, ne promettait pas un divertissement extrême, d'autant, sans nul doute, que M<sup>me</sup> de Séguiran opposerait aux licences de l'amour toutes les réserves de la pudeur et tous les scrupules de la piété. Or, M. de la Péjaudie ne se sentait nul goût aux dévotes et n'eût éprouvé qu'un petit plaisir à vaincre leurs résistances. Il s'était toujours éloigné d'elles et se sentait peu disposé à écouter les remords dont elles accompagnent, d'ordinaire, le don d'elles-mêmes. M. de la Péjaudie n'aimait point que se mêlassent à l'amour les simagrées dont elles l'assaisonnent le plus souvent. Les ébats les plus voluptueux s'en trouvent gâtés sans retour, et M<sup>me</sup> de Séguiran serait certainement de celles-là, s'il lui prenait jamais envie d'agrémenter le devoir conjugal de quelque caprice de tête ou de cœur. Mais rien ne prouvait qu'il en dût jamais être ainsi et M<sup>me</sup> de Séguiran semblait être solidement garantie de toute aventure par la sincérité et la rigueur de ses principes. Le soin de son salut l'en écarterait sûrement et M<sup>me</sup> de Séguiran était soucieuse du sien, puisque, pour l'assurer, elle avait quitté la religion de ses pères et en avait adopté une qui lui semblait plus conforme à la vérité et,

pour tout dire, la véritable. Ce choix délibéré montrait toute l'importance qu'elle donnait à la sécurité de sa vie future et qu'elle ne la hasarderait pas à quelque imprudente fantaisie ou à quelque caprice inconsidéré. D'ailleurs, M. de Séguiran était là pour y veiller et y veillerait en mari, attentif à pourvoir la belle enfant de quelques bonnes grossesses qui lui ôteraient l'envie de faire la coquette et la galante.

Cette pensée fut désagréable à M. de la Péjaudie, car le spectacle d'une femme enceinte lui avait toujours paru lamentable et l'idée même l'en attristait. Aussi, après avoir imaginé M<sup>me</sup> de Séguiran périodiquement déformée par les soins conjugaux de M. de Séguiran, se mit-il à songer avec plus de plaisir au joli ventre satiné de M<sup>me</sup> de Listomas et aux beaux seins intacts de M<sup>me</sup> de Bréganson. Une fois sur cette voie, d'autres images lui passèrent par l'esprit et il en vint à la revue de ses souvenirs voluptueux. Il en avait d'abondants et de variés et chacun lui présentait quelque détail séduisant sur lesquels il s'arrêtait avec complaisance. Mais M. de la Péjaudie ne comptait pas s'en tenir là et se prit à rêver à celles des dames Aixaises à qui il n'avait pas encore offert ses hommages. Ce jeu l'amena à M<sup>me</sup> de Lorellane, qui était presque petite et de la même taille que lui, brune avec des yeux bleus, vive et riieuse, et son corps devait être charmant. Rapidement, M. de la Péjaudie la dé-

vêtit en imagination et, soudain, M<sup>me</sup> de Lorellane parut devant ses yeux en sa nudité souple et gracieuse, les seins fermes, les hanches harmonieuses et lui souriant de tout son visage animé. Décidément, c'était à M<sup>me</sup> de Lorellane qu'il adresserait sa requête, dès qu'il serait de retour à Aix. Elle n'était pas dévote, celle-là, et plus d'une fois s'était amusée des propos hardis de M. de la Péjaudie. C'était donc vers M<sup>me</sup> de Lorellane qu'il pousserait sa pointe, d'autant mieux qu'il était excédé de M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade, sa dernière conquête, bien que, pour lui prouver son amour, elle le comblât de présents. N'était-elle pas allée jusqu'à se faire peindre pour lui, nue, au fond du couvercle d'une boîte ? Malgré ces soins, M. de la Péjaudie était bien décidé à congédier M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade, dût-il pour cela la mettre à la porte de l'hôtel de Tourves, où elle ne craignait pas de le venir relancer, et à la reconduire chez elle en l'accompagnant de son plus bel air de flûte.

Cette idée de M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade, reconduite à la flûte à travers les rues d'Aix, amusa fort M. de la Péjaudie et le mena jusqu'au moment où M. du Jardier eut achevé de débiter les pienses fariboles qui allaient donner à M<sup>lle</sup> d'Ambigné et à M. de Séguiran le droit de coucher ensemble dans le même lit, ce dont ils semblaient avoir quelque hâte, à en croire l'empressement qu'ils mettaient à regagner leur carrosse. Après qu'il les y eut bien

vus assis l'un contre l'autre, M. de la Péjaudie prit congé d'eux et leur donna rendez-vous pour le jour du départ qui était fixé à trois jours de là. Cela fait, M. de la Péjaudie pirouetta sur ses talons et, d'un pas léger, se dirigea vers le cabaret de la *Grande Pinte* pour y laver, dans la mousse de quelque vin capiteux, l'eau bénite dont il lui avait bien fallu qu'il s'aspergeât et aussi pour y rejoindre dans la salle basse son ami, M. le Baron de Ganneval, car M. de la Péjaudie se proposait, avant de quitter Paris, de renouveler avec ce compagnon la solide débauche par laquelle il y avait fêté son arrivée.

En entrant dans la salle basse de la *Grande Pinte* où l'attendait M. de Ganneval, M. de la Péjaudie eut le plaisir de constater que M. de Ganneval n'était plus ce pâle fantôme de lui-même qui lui était apparu le jour où ils s'étaient rencontrés. M. le Baron de Ganneval avait retrouvé sa vigueur et sa corpulence. Sa voix avait repris son tonnerre et ses propos montraient, dès l'abord, qu'il était délivré des transes où l'avait jeté la mort de M. Desforges et de M. Reniard des Farjoux. Au contact fortifiant de M. de la Péjaudie, M. de Ganneval, débarrassé de ses terreurs, était retourné de plus belle au libertinage et à l'impiété. Aussi accueillit-il M. de la Péjaudie par une magnifique bordée de blasphèmes qui firent trembler les verres sur la table et par maintes goguenardises irrévérencieu-

ses sur la cérémonie à laquelle ce dernier venait d'assister. Ces brocards ne ménagèrent pas ce digne M. du Jardier. Avec ses cierges et ses patenôtres, il n'aurait pas raison d'un Ganneval, comme il l'avait eue de M. Desforges et de M. Reniard des Farjoux ! Le jour où la nature jugerait bon de lui redemander le corps qu'elle lui avait prêté, M. de Ganneval le lui remettrait sans simagrées et sans mômeries. Bien plus, plutôt que d'aller pourrir dans un ossuaire ou suinter dans quelque caveau d'église, il léguerait sa carcasse à M. Dagnenais ou à quelqu'un de ses confrères pour qu'ils s'exerçassent à la disséquer et à y chercher le siège de l'âme. Et M. de Ganneval se réjouissait à la pensée que ses viscères, organes et autres curiosités corporelles flotteraient en des bocaux appropriés, tandis que son squelette, remarquable par sa grandeur, ses proportions et sa belle ordonnance, ferait l'ornement de quelque docte logis de science. Mais, en attendant cette heure, M. le Baron de Ganneval était bien résolu à employer son corps à se procurer tous les plaisirs dont il est capable, et il se mit de suite à détailler à M. de la Péjaudie ceux qu'il avait préparés à son intention. Ils consistaient en repas plantureux et bien arrosés, soutenus de musique et de danses et en autres divertissements de tripes et de gueule sur lesquels la décence ne permet pas d'insister et auxquels M. de Ganneval ajoutait l'appas d'aller

visiter une Devineresse dont on commençait à parler et qui faisait apparaître le Diable à une lucarne où l'on n'en sent d'ordinaire que le vent. Ces desseins divers ayant obtenu l'assentiment de M. de la Péjaudie, les deux compagnons quittèrent la *Grande Pinte*, bras dessus, bras dessous, et s'en furent à leurs affaires, d'où M. de la Péjaudie, cette fois encore, ne reparut à l'hôtel de Béricy que juste au moment de monter dans le carrosse qui devait suivre celui de M. et de M<sup>me</sup> de Séguiran et l'escorter ainsi jusqu'à Aix, où M. de la Péjaudie prendrait congé d'eux pour réintégrer son logis de l'hôtel de Tourves, tandis que les nouveaux époux iraient passer leur lune de miel à Carmeyrane, dans cette solitude où se plaisent les conjoints aux premiers temps de leur conjonction.



Lorsque M. de la Péjaudie eut pris place sur les coussins du carrosse, il se sentit assez vite incliné au sommeil, bien que les roues sursautassent assez fort sur le gros pavé des rues, et bien que la matinée ne fût encore guère avancée. M. de la Péjaudie, cependant, en sa petite taille, était fort robuste et fort résistant et il avait prouvé maintes fois qu'il était capable de tenir tête aux plus vigoureux. Une preuve en était que, ce matin-là, après une nuit de débauche, il avait laissé le Baron de

Ganneval étendu de tout son long parmi des flacons renversés et des verres brisés, et curieusement enchevêtré aux corps de deux donzelles qui gisaient pêle-mêle avec lui sur le parquet. M. de la Péjaudie, en enjambant ce groupe bachique, avait bien éprouvé quelque peine à lever les semelles, mais, cet obstacle franchi, il avait retrouvé son équilibre et descendu, en sifflotant, l'escalier dont les marches lui semblaient quelque peu inconsistantes. Avant de sortir, il s'était rajusté tant bien que mal au petit miroir qui faisait le fond de la boîte que lui avait donnée M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade et où elle figurait nue à l'intérieur du couvercle. Cela fait, M. de la Péjaudie s'était dirigé vers l'hôtel de Béricy. L'air du matin l'avait ragailardi et il se sentait presque dispos. Amusé au spectacle de la rue, il avait déjà presque oublié les événements de la nuit et des deux précédentes, car il était de sa nature de ne pas s'appesantir sur le passé, même le plus proche. Le présent suffisait à occuper M. de la Péjaudie et il n'avait guère de curiosité pour l'avenir. Cette faculté lui était assez précieuse en l'occurrence, car elle lui permettait de ne pas se soucier de certaines révélations qui eussent eu de quoi troubler tout autre que lui. En effet, cette Devineresse qu'il était allé visiter la veille, en compagnie du Baron de Ganneval, lui avait tenu d'étranges propos. C'était une grande femme maigre, aux yeux luisants d'une vilaine flamme, qui logeait

dans une sorte de taudis aux murs peints de signes cabalistiques et orné de trépieds et de cornues. Elle les avait d'abord amusés de quelques diableries assez bien machinées, et d'une manière de petit sabbat qui ne manquait pas d'agrément, puis elle avait étalé les cartes de son tarot et, sous l'œil de son crapaud et de son hibou familiers, elle avait prétendu leur révéler les arcanes de la destinée.

Si incrédule que pût être M. de la Péjaudie à ces pratiques, les dires de la Devineresse eussent pu lui donner quelque inquiétude, car, selon cette mégère, l'avenir de M. de la Péjaudie présentait des indices assez singuliers. La Devineresse, malgré sa science éprouvée, n'en distinguait pas le détail. Il lui apparaissait chargé d'événements qu'elle ne pouvait pas définir, mais dont elle l'engageait à se défier. La Fortune s'y indiquait comme changeante et sujette à des sautes imprévues et néfastes. L'existence de M. de la Péjaudie allait entrer dans une phase dont il aurait à redouter les effets. On y voyait des gens de justice et des femmes courroucées, du sang et l'influence pernicieuse d'un astre marin. Le jeu n'en disait pas davantage et les tarots ne voulaient rien dénoncer de plus, mais M. de la Péjaudie devait se tenir en garde contre toute imprudence de conduite dont la moindre pouvait engendrer pour lui de lamentables calamités auxquelles l'amour serait mêlé.

Ces propos cabalistiques avaient fait rire M. de



la Péjaudie si fort que le hibou et le crapaud s'en étaient montrés offusqués, et il était sorti de chez la Devineresse comme il y était entré, c'est-à-dire fort incrédule à ses tours et à ses prédictions. Aussi son sommeil n'en fut-il guère troublé quand il fut décidé à ne pas résister à l'engourdissement qui lui alourdissait les paupières. Ce parti pris, M. de la Péjaudie s'assura que l'étui de sa flûte était posé en bonne place sur le coussin, puis, s'étant calé de son mieux, il s'enveloppa avec soin dans son manteau, car le temps était froid et une buée légère embrumait les glaces des portières, et, tout en songeant que M. et M<sup>me</sup> de Séguiran seraient à l'aise derrière cet abri improvisé, pour se cajoler le long de la route, comme le font les nouveaux mariés, il s'endormit profondément.

Quand il se réveilla, M. de la Péjaudie s'aperçut que l'on était hors de Paris, car à travers la vitre il distinguait les arbres dénudés qui bordaient la grand'route. Au même moment, le carrosse s'arrêta assez brusquement, tandis que des cris retentissaient. M. de la Péjaudie eut tout de suite l'idée que quelque accident était survenu au carrosse où M. et M<sup>me</sup> de Séguiran le précédaient. Quelque roue détachée, ou quelque essieu rompu. Des voleurs de grand chemin s'étaient-ils jetés à la tête des chevaux et allait-il lui-même voir apparaître quelques-uns de ces malandrins masqués qui dévalisent les voyageurs ? Cette seconde hypothèse rassura incontinent M. de la Péjaudie. Ses poches étaient

parfaitement vides. Son séjour dans Paris et les buveries à la *Grande Pinte* avec M. le Baron de Ganneval avaient épuisé ses finances et vidé la bourse dont M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade l'avait tendrement muni à son départ d'Aix. Tout ce que les bons détrousseurs trouveraient dans son gousset était la boîte, à l'intérieur du couvercle de laquelle M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade s'était fait peindre toute nue. Certes, M. de la Péjaudie regretterait de laisser cette galante image aux mains de ces goujats, mais il était bien résolu à ne la leur pas disputer au prix de sa peau. D'ailleurs, ces messieurs de grand chemin préféreraient sans doute, aux attrait figurés de M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade, les beautés vivantes de la jeune M<sup>me</sup> de Séguiran. A cette pensée, M. de la Péjaudie ne put s'empêcher d'éclater de rire. Ne serait-ce pas, ma foi, un beau début dans le mariage pour cette petite dévote à peine dépucelée que de passer des bras de son mari à ceux de ces admirateurs improvisés? Que dirait de l'aventure le bon M. du Jardier et comment en jugerait le brave M. de Séguiran? Et M. de la Péjaudie imaginait, avec cette facilité à se représenter les choses qui lui était propre, la scène dont il allait être témoin. Cependant, comme les cris augmentaient et se mêlaient de gémissements et d'imprécations, M. de la Péjaudie, ayant ouvert la portière, sauta prestement sur le pavé de la route.

Elle était encombrée de sept ou huit charrettes, dont l'une avait versé dans le fossé où elle était tombée sans doute en se voulant garer pour laisser passer le carrosse de M. de Séguiran, et dont une autre, les chevaux ayant pris peur, se tenait en travers du chemin, accrochée à une troisième, malgré les efforts des conducteurs pour se dégager l'un de l'autre. Celle du fossé y avait fait choir avec elle un pêle-mêle de gens demi-nus, vêtus et coiffés de casaques et bonnets rouges qui tâchaient de se dépêtrer tant bien que mal, aidés d'un grand gaillard armé d'une corde à nœuds et qui faisait pleuvoir sur eux force coups et force horions. Ces pauvres diables, dont quelques-uns semblaient âgés et malades, gémissaient à qui mieux mieux, tandis que ceux des deux autres charrettes poussaient des cris d'effroi, craignant d'aller rejoindre leurs compagnons au fond du même trou. Tout cela formait une assez plaisante bagarre où se mêlaient les clameurs de ces misérables, les juréments des conducteurs et le sifflement des cordes, car elles jouaient un grand rôle en cette affaire, plusieurs autres gaillards qui les maniaient avec vigueur étant venus à la rescousse de leurs camarades. Ce spectacle intéressait M. de la Péjaudie par la variété des attitudes et par le costume de ces singuliers voyageurs qui portaient une chaîne rivée aux jambes par un anneau de fer ; mais il dut en détourner les yeux pour répondre à M. de Sé-

guiran qui l'interpellait la tête à la portière de son carrosse.

Au moment où M. de la Péjaudie s'en approchait, une espèce d'officier s'y présentait également. Il avait un habit galonné et la mine basse et farouche, ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de répondre assez poliment à M. de Séguiran, quand celui-ci lui demanda ce que signifiait cet embarras de charrettes et quels étaient ces gens que l'on y conduisait ? « Ces charrettes, Monsieur, expliqua l'homme, et dont l'une a versé au fossé dans son empressement maladroit à céder le pavé à votre carrosse, sont celles qui accompagnent la chaîne des forçats du Roi que j'ai l'ordre de mener à Marseille pour y ramer sur les galères de Sa Majesté. Comme la route est longue jusque-là, nous y plaçons ceux d'entre eux que leur âge ou leurs infirmités empêchent de suivre leurs compagnons, car la bonté du Roi ne veut pas que l'on impose des peines inutiles à ses sujets, même les plus criminels et les plus réprouvés. Mais pour s'assurer que ces mauvaises gens ne nous abusent pas de ruses coupables, je ne les fais monter sur les charrettes qu'après être certain qu'ils méritent ce traitement. Le plus souvent, une bonne bastonnade ou quelque caresse de nerf de bœuf redonnent des jambes aux imposteurs, mais parfois aussi la crainte de cette épreuve retient les autres si longtemps à la chaîne qu'ils y tombent morts. C'est ainsi, Monsieur, que

depuis Paris, d'où nous sommes partis avant-hier matin, j'ai déjà perdu trois de ces damnés chiens, dont l'un qui paraissait des plus vigoureux et que je destinai à la galère de M. le Chevalier de Marmoron, sur laquelle j'ai eu l'honneur d'être comite, et qui eût fait un excellent vogue-avant si le drôle ne se fût avisé de trépasser sans raison, à peine avions-nous dépassé Charenton, pour avoir reçu d'un de mes argousins l'avertissement de ne point chercher à se déferrer comme il s'y appliquait traîtreusement. »

A ce souvenir, l'homme aux galons poussa un soupir vineux qui fit reculer M<sup>me</sup> de Séguiran, dont le visage s'était penché à la vitre abaissée du carrosse pour écouter ce colloque.

Cependant les charrettes récalcitrantes avaient fini par se dégager et par se ranger, tandis que l'on sortait du fossé celle qui y était tombée. En attendant que la besogne fût finie, les forçats qu'elle avait contenus formaient un groupe lamentable. Ils étaient une douzaine, dont deux presque des vieillards. Les autres présentaient une apparence chétive et grelottante. Leurs membres nus rougissaient de froid ; quelques-uns montraient des cicatrices creusées dans leur peau par le redoutable nerf de bœuf. Tous semblaient craintifs et épuisés et leur maigreur faisait coller à leurs os leurs casaques rouges. Ceux qui n'avaient pas la force de se tenir debout s'étaient assis sur le sol glacé.

L'un d'eux, malgré le froid, avait ôté son bonnet et, du doigt, grattait vigoureusement sa tête rase, couverte de croûtes et fourmillante de vermine. M<sup>me</sup> de Séguiran considérait avec compassion ces malheureux, si bien que le capitaine de la chaîne, ayant remarqué le trouble que cette vue lui causait, crut bon de rassurer l'émotion que M<sup>me</sup> de Séguiran en montrait. « Il n'est point juste, Madame, lui dit-il donc, de s'apitoyer trop sur ces misérables. Ils ont fait eux-mêmes leur malheur et l'état fâcheux où vous les voyez est le payement de leurs vices et de leurs crimes. Aussi le Roi a-t-il été obligé, dans sa justice, de purger le royaume de leur honteuse présence. Il eût pu les priver de la vie, mais il a préféré la leur laisser et tirer de leur châtement une légitime utilité. Grâce à eux, le service des galères est assuré et ce service où ils emploient la force de leurs bras et de leurs reins devrait être la consolation de leur abjection. Mais ne croyez pas, Madame, qu'ils sentent ainsi. Nul repentir de leurs forfaits ne germe en leurs cœurs endurcis. Ils ne sont que révolte, méchanceté et blasphèmes. Leur bouche est pleine d'ordure et, s'ils l'osaient, ils la cracheraient jusqu'à vous. Aussi, la seule façon de les conduire est-elle de ne leur pas ménager le gourdin et le nerf de bœuf. Avec eux, il n'est pas d'autre argument qui vaille. Ce n'est qu'à force de coups qu'on les maintient en la posture qui leur convient et encore y faut-il joindre l'ap-

point d'une bonne chaîne et d'un bon anneau. Moyennant cette précaution, ils sont doux comme des moutons et pèsent sur la rame, de tout leur cœur, mais il ne faut pas moins pour les tenir à leur banc, les jours de combat, car il n'est pas un de ces chiens qui ne tienne sa chienne de vie pour un grand bien. »

L'homme aux galons, qui semblait prendre plaisir à parler, eût sans doute continué longtemps, si M. de la Péjaudie ne l'eût interrompu pour lui demander s'il n'en était aucun, de toute cette chiourme, qui y eût été amené par un de ces hasards malencontreux qui peuvent parfois donner à un honnête homme toutes les apparences d'un coquin. Il y a des conjonctures si complexes qu'il est malaisé, parmi elles, de débrouiller la vérité, et la fortune a des lacets si subtils qu'elle retient parfois un innocent sous la figure d'un coupable.

A ces mots de M. de la Péjaudie le capitaine de la chaîne prit un air fort vexé. « Il n'y a pas d'innocents, Monsieur, répondit-il, une fois que la justice du Roi a condamné. Chacun de ces misérables a sa sentence bien en règle et en doit subir les effets jusqu'au bout. Ce n'est qu'à ce prix que nous pouvons exercer envers eux les rigueurs nécessaires et il nous faut l'assurance qu'ils sont à la chaîne pour quelque bon et valable motif pour ne pas ralentir sur leurs épaules la vigueur de nos bras. A cette condition seule, la galère est de bonne

vogue. Tel était le sentiment de M. le Chevalier de Maumoron, sous qui j'ai servi à la mer. Aussi, sa galère est-elle fameuse par la brutalité de ses argousins et la rudesse de ses comites. Il s'y donne plus de coups de nerf de bœuf que sur toutes les autres, et on n'y a que faire d'innocents ! Grâce à quoi est-elle la plus rapide et la plus docile et n'a-t-elle pas sa pareille dans toute l'escadre, que M. le Chevalier de Maumoron serait digne de commander ! »

A ce dithyrambe du capitaine de la chaîne, M. de la Péjaudie s'était mis à rire en regardant M. de Séguiran : « Tudieu, Monsieur, lui dit-il à voix basse, vous ne vous attendiez guère d'entendre prononcer sur la grand'route l'éloge de votre frère et que sa renommée marine s'étendît aussi loin dans l'intérieur des terres, mais il serait temps, je crois, de prendre congé de ce brave officier et de continuer notre chemin, car le passage me semble dégagé et il me paraît que la vue et l'odeur de cette chiourme commencent à importuner Madame votre épouse ; je vois son beau teint pâlir et j'en juge qu'elle serait aise de s'éloigner de ce spectacle qui n'a rien de ragoûtant. » M<sup>me</sup> de Séguiran fit signe de la tête qu'elle acquiesçait aux paroles de M. de la Péjaudie, à qui, avant de quitter la portière, elle tendit sa bourse en désignant du geste la troupe de galériens qui entouraient le carrosse et qui reçurent cette libéralité, des mains de M. de la Péjaudie, avec de



grandes acclamations. Puis MM. de Séguiran et de la Péjaudie ayant salué l'officier, M. de la Péjaudie regagna son carrosse, tandis que celui de M. et de M<sup>me</sup> de Séguiran se mettait en marche.

Ce ne fut qu'une fois les charrettes dépassées que l'on rencontra la chaîne. Elle était composée de près de deux cents galériens, couplés deux à deux et qui formaient une longue file. Profitant de l'embaras des charrettes, ces misérables avaient fait halte pour prendre un peu de repos. A la vue des carrosses, ils s'agitèrent avec un bruit d'anneaux et de ferraille. Devant eux, les argousins, le bâton ou la corde aux mains, se promenaient d'un air rogue et menaçant. Un vent aigre soufflait qui faisait frissonner les chairs refroidies sous les casaques rouges. Au passage, M. de la Péjaudie distinguait des airs mornes ou méchants, des faces tannées ou livides, des yeux impudents ou sournois. Certains de ces visages apparaissaient brutes ou farouches sous le bonnet. Et M. de la Péjaudie imaginait sur ces corps lassés et rudes la morsure du vent et du gel, les meurtrissures et les ampoules, le pus des ulcères, le fourmillement de la vermine. Il songeait que cette troupe criminelle s'en irait ainsi, d'étape en étape, pendant des jours, sur des routes gelées ou boueuses, sous le vent et sous la pluie, mal nourrie, battue, grelottante, portant la lourde chaîne dans un cliquetis de maillons et d'anneaux. Ensuite les mêmes entraves, qui retenaient ces

hommes, les fixeraient au banc de la galère, sous le même fouet et le même bâton. Il leur faudrait peser sur la rame, parmi l'écume et l'embrun, dormir sur le bois, subir les houles de la mer et la brûlure du soleil, jusqu'à ce que quelque boulet les couchât, le pied à la pédagne et les mains aux manilles, ou qu'à bout de forces, ils crevassent à la peine. Puis, une fois morts, on les coulerait au fond de l'eau et il n'en serait plus rien d'eux.

La pensée de toute cette misère assombrissait M. de la Péjaudie. Certes, il n'ignorait pas que ces galériens étaient peu recommandables. Leur troupe n'était qu'un ramassis de meurtriers et d'assassins. On y comptait aussi sans doute des déserteurs et des faux-saulniers et toutes sortes d'autres criminels, mais, malgré cela, M. de la Péjaudie ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour eux une obscure pitié. Le corps de l'homme n'est pas fait pour subir ces outrages, pour être lacéré de coups, rongé de plaies, mangé de vermine et chargé de chaînes, mais pour goûter la joie des nourritures, la caresse de l'air, les biens de la liberté, les plaisirs de la luxure. Sous quels astres funestes étaient-ils donc nés, ceux-là, pour avoir été réduits à cette affreuse condition ? Ne portons-nous pas tous en nous-mêmes les mêmes instincts et les mêmes penchants et n'est-ce pas quelque influence bienfaisante ou maligne qui détermine à son gré l'usage honnête ou coupable que nous en faisons et qui nous mènera au pinacle

ou à l'abîme ? Par quels mystérieux hasards sommes-nous guindés à l'un ou lancés à l'autre ? Pourquoi ce galérien qui rame à son banc, le bâillon à la bouche, ruisselant de sueur et nourri de fèves noires, n'est-il pas M. le Chevalier de Maumoron, qui, sustenté de mets savoureux, abrité sous son pavillon, se prélassa fièrement sur le château de sa galère ? Qui donc en a disposé ainsi ? Et pourquoi lui, M. de la Péjaudie, n'était-il pas M. de Séguiran en train de cajoler au fond de son carrosse l'agréable Madeleine d'Ambigné ? Pourquoi M. de Séguiran n'était-il pas M. de la Péjaudie, seul dans le sien et occupé à des réflexions assez moroses, bien que philosophiques, sur l'arbitraire qui régente en nous les conditions humaines et dirige nos sentiments et nos passions selon des vues et en des voies auxquelles nous sommes à peu près étrangers ?

M. de la Péjaudie n'était pas accoutumé à s'appesantir sur des considérations mélancoliques. Il était prompt et léger de sa nature, changeant en ses pensées et vite distrait de celles qui lui passaient par l'esprit. Aussi la vue de l'étui de sa flûte, qu'un cahot venait de faire choir de la banquette, le tira-t-elle soudain de ses raisonnements. Avec précaution il ramassa la gaine de cuir et en sortit l'instrument. Doucement et savamment il en porta l'embouchure à ses lèvres ; le souffle enfla ses joues, ses doigts se posèrent sur les trous et, du bois sonore, jaillit un air vif et dansant qui remplit tout l'intérieur

du carrosse de sa mélodie joyeuse, tandis que l'attelage trotait ferme sur la route pavée pour rattraper le temps perdu à l'embarras des charrettes et à la rencontre des galériens du Roi.

## IV

L'arrivée de la nouvelle M<sup>me</sup> de Séguiran causa, comme bien on pense, une grande curiosité parmi les dames de la ville d'Aix. La singularité du mariage de M. de Séguiran avait exercé les langues. Chacun en donna son avis. Les uns y voyaient une preuve d'extrême folie, les autres y reconnaissaient une marque d'insigne sagesse. Met-on jamais, pour se choisir une épouse, assez de soins à consulter les convenances de toutes sortes propres à assurer à une union sa solidité et son agrément ? D'autre part, les précautions les plus attentives n'ont-elles pas, souvent, des effets si contraires à leur but qu'il est plus simple de s'en rapporter au hasard des circonstances, surtout quand le hasard est considéré, ainsi que le faisait M. de Séguiran, comme l'indice d'une volonté supérieure à la nôtre et à laquelle nous devons nous confier et nous soumettre ? Ce double sentiment avait créé dans Aix deux partis qui, sans parvenir à se convaincre, n'en argumentaient pas moins à perte de vue, mais qui s'accordaient en une même curiosité de ce que pouvait bien être cette épouse dont M. de Séguiran s'était trouvé le lég-

taire de par le bizarre testament de sa tante M<sup>me</sup> la Marquise de Béricy et dont il avait accepté la main, comme si celle de Dieu même leur avait passé l'anneau au doigt.

Aussi fut-on fort déçu, quand on apprit que les nouveaux mariés, après s'être arrêtés quelques heures à l'hôtel de Séguiran, chez la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran, en étaient repartis sans même avoir fait dételé, pour se rendre à Carmeyrane où ils étaient résolus à s'enfermer dans une solitude que justifiaient leur deuil récent et leur légitime désir d'être entièrement l'un à l'autre, loin des importuns et des fâcheux. Cette détermination eut pour conséquence qu'il fallut bien recourir à M. de la Péjaudie, afin d'obtenir quelques détails sur cette M<sup>me</sup> de Séguiran qui semblait prendre le mariage bien au sérieux, puisqu'elle entendait le pratiquer dans une si sévère clôture. Le tout serait de savoir si M. de Séguiran se montrerait capable de l'y retenir longtemps et si cette captive de l'amour conjugal n'éprouverait pas, quelque jour, le désir d'avoir devant les yeux d'autres figures que le visage, certes dignement agréable, mais unique, de M. de Séguiran.

Sur ce point, M. de la Péjaudie se refusait à aucune conjecture ; mais, pour le reste, il répondait volontiers aux questions qu'on lui posait. Malheureusement, il était assez difficile de rien tirer de certain des réponses de M. de la Péjaudie, car elles

dépendaient de son humeur qui était facétieuse. M. de la Péjaudie s'amusa fort à dépister les curieuses et les curieux, en leur offrant, de M<sup>me</sup> de Séguiran, des portraits si différents les uns des autres qu'il était malaisé de se faire d'elle une exacte image. Tantôt Madeleine de Séguiran était, selon M. de la Péjaudie, une personne d'une grande beauté, tantôt il la dépeignait ne dépassant pas la plus ordinaire. Parfois il laissait entendre que la jeunesse seule lui conférait quelque attrait, ou que, même, elle en manquait entièrement. Tantôt il la donnait comme de haute et belle taille ; tantôt il la décrivait de petite tournure ou presque contrefaite. Tantôt elle était brune, tantôt blonde, tantôt rousse, avec des yeux bleus ou noirs ou gris, et M. de la Péjaudie portait ces contradictions dans ses appréciations du caractère de M<sup>me</sup> de Séguiran. Il la disait, tour à tour, hautaine, bonne, malicieuse, violente, vindicative, fière, humble, patiente, et, quand on lui faisait remarquer qu'il faudrait qu'il accordât entre eux des jugements si divers, il éclatait de rire au nez des questionneurs, leur conseillant de s'aller rendre compte par eux-mêmes de ce qui les préoccupait à ce point.

Certains qui s'y hasardèrent en revinrent fort déconfits. M<sup>me</sup> de Séguiran n'avait pas paru à leurs yeux. M. de Séguiran seul s'était montré à eux, M<sup>me</sup> de Séguiran alléguant, pour ne pas paraître, des prétextes divers. Mais, si les visiteurs ne rap-

portaient pas de Carmeyrane ce qu'ils y étaient venus chercher, ils ne tarissaient pas au retour sur l'animation que présentait le château en ouvriers et artisans de toutes sortes. M. de Séguiran, en effet, y avait entrepris de grands travaux. Partout, on renouvelait les tentures, on repeignait les boise-ries, on accommodait les appartements. M. de Séguiran tirait le nécessaire à ces aménagements d'Aix, de Toulon, de Marseille et même de Paris. Carmeyrane s'était peuplé d'un domestique nombreux. L'héritage de M<sup>me</sup> de Béricy permettait ces dépenses et M. de Séguiran s'autorisait, pour les faire, de l'obligation où il serait de les restreindre, quand les charges de famille lui imposeraient le souci de l'avenir.

Car M. de Séguiran ne se démentait pas du projet de donner à sa maison une lignée solide et nombreuse et de réduire à néant les insinuations malveillantes de M. d'Escandot le Petit. La consultation qu'il avait prise à Paris auprès de l'illustre M. Dagrenais le laissait fort assuré sur ce point. M. Dagrenais ne lui avait-il pas affirmé que M<sup>lle</sup> Madeleine d'Ambigné était propre à concevoir et que lui-même était capable d'engendrer? Donc la nature ne lui refuserait pas ce que Dieu ordonne d'elle, et M. de Séguiran se fiait à cet accord dont il ne manquerait pas, un jour ou l'autre, d'apercevoir les effets. Quant au temps où se produirait l'événement, il fallait s'en remettre à la Providence. Elle



seule dispose de toutes choses, même les plus secrètes, et en est-il qui le soient davantage que l'heureuse conjoncture qui enfle et féconde le giron des femmes ? M. de Séguiran était donc résolu à laisser venir de pied ferme l'heure où le ciel bénirait son union avec M<sup>lle</sup> d'Ambigné, tout en faisant le nécessaire pour que cette union fût si fréquente et si intime que les occasions qu'elle portât fruit n'y manquassent point.

Aussi, à peine installé à Carmeyrane, M. de Séguiran se mit-il de son mieux à fournir à la nature ces occasions auxquelles avait fait allusion l'illustre M. Dagrenais. M. de Séguiran se montra le plus assidu et le plus ponctuel des époux et M<sup>lle</sup> d'Ambigné fut, sur ce point, non moins bien partagée que ne l'avait été feu M<sup>lle</sup> d'Escandot. Néanmoins, après la première année de leur mariage, M. et M<sup>me</sup> de Séguiran n'en étaient pas encore à choisir des parrains et des marraines. M. de Séguiran ne s'alarmait aucunement de ces lenteurs, tant il était confiant au jugement de M. Dagrenais. Il lui était même assez agréable d'user des jeunes grâces de sa femme, sans que rien vînt les alourdir et les déformer, car, si son désir de paternité le poussait au lit conjugal, la force de son tempérament ne l'y attirait pas moins. M. de Séguiran était doué d'une saine vigueur de corps, et il avait souffert, durant son veuvage, de la laisser sans emploi, ne la voulant pas disperser en ces aventures passa-

gères où elle ne sert qu'au plaisir et ne nous mène qu'au péché. Bien lui en avait pris, d'ailleurs, de cette retenue, puisque Dieu l'en avait récompensé en lui donnant, par des voies qui eussent pu paraître étranges à d'autres, une compagne à qui il avait pu apporter ainsi toutes ses légitimes ardeurs.

Ces ardeurs de M. de Séguiran et les jouissances qu'il en prenait lui eussent permis d'attendre, sans trop d'impatience, les effets qu'elles ne pouvaient manquer d'avoir, si la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran ne s'était venue jeter en travers par des propos qui, sans s'approcher de ceux qu'avait tenus M. d'Escandot le Petit, n'en mirent pas moins la puce à l'oreille de M. de Séguiran. Il serait tout de même temps que son fils se décidât à la faire aïeule, car elle se sentait vieillir et ne voulait pas quitter ce monde avant d'avoir vu la figure qu'auraient ses petits-enfants. Certes, elle serait déjà contente de les tenir au maillot, mais il lui serait bien agréable de les voir sortir des langes et gambader autour d'elle. Or, si M. de Séguiran voulait lui donner ce bonheur, il fallait qu'il se hâtât et ne tergiversât plus ainsi. Et la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran alléguait sa santé déclinante. Elle prétendait subir davantage, de jour en jour, les infirmités de l'âge ; sa vue s'altérait ; ses jambes s'alourdissaient ; sa mémoire diminuait. Elle ne distinguait plus qu'avec peine les figures des cartes et ne retenait plus qu'avec difficulté les chiffres des dés. Elle brouillait les his-

toires qu'on lui contait, et les airs de flûte du petit la Péjaudie n'arrivaient plus à ses oreilles que lointains et assourdis. Bref, elle mettait M. de Séguiran en demeure de la rendre grand'mère le plus tôt possible.

M. de Séguiran sortait de ces entretiens maternels avec une mine allongée et s'en venait les rapporter à sa femme. Il la trouvait souvent, au retour de ses courses à Aix, se promenant dans les jardins, car Madeleine de Séguiran aimait à en parcourir les allées. Elle en goûtait les dispositions régulières et les graviers bien unis qui permettaient de marcher devant soi sans trop faire attention où l'on mettait ses pas, ce qui l'aidait, durant ces promenades, à ne point rompre le fil de ses pensées. M<sup>me</sup> de Séguiran gagnait ainsi les bosquets les plus solitaires et s'y livrait à de longues méditations. Parfois, quand la journée était belle, elle la passait tout entière en retraite rustique, car M<sup>me</sup> de Séguiran donnait le pas sur toute compagnie à celle qu'elle se fournissait à elle-même, ne rendant à sa belle-mère que les visites les plus nécessaires, ainsi qu'aux dames de la ville auxquelles il avait bien fini par falloir s'aller montrer. M<sup>me</sup> de Séguiran en avait accepté l'obligation, mais n'en avait rapporté nulle liaison avec aucune d'elles, préférant le séjour solitaire de Carmeyrane au divertissement qu'eût pu y apporter la compagnie d'une M<sup>me</sup> de Listomas, d'une M<sup>me</sup> de Bréganson ou de telles autres et à celui

qu'elle eût pu aller chercher auprès d'elles. Aux vains propos que l'on échange dans les réunions et les assemblées M<sup>me</sup> de Séguiran préférait le bruissement des feuillages, la chanson des oiseaux, le murmure des fontaines, et même le silence de ses appartements où M. de Séguiran la retrouvait, ainsi qu'il l'y avait laissée, occupée à quelque ouvrage de broderie ou à quelque lecture sérieuse.

M<sup>me</sup> de Séguiran avait gardé dans le mariage le goût des livres de piété et de théologie dont elle se nourrissait l'esprit au temps où elle vivait auprès de M<sup>me</sup> de Béricy. Ses connaissances solides en matière de religion et son penchant à la solitude n'empêchaient pas M<sup>me</sup> de Séguiran de montrer une honnête gaieté et toutes les grâces de son âge. La part faite à ses méditations habituelles, elle disposait volontiers de ses heures à la convenance de son mari et lui présentait le visage le plus ouvert et le plus avenant. M<sup>me</sup> de Séguiran s'amuse volontiers à mille choses et acceptait avec plaisir les divertissements que lui proposait M. de Séguiran. Elle y portait un intérêt qui le ravissait et même une certaine passion dont elle animait les jeux auxquels ils se livraient. Entre tous, celui des jonchets avait la faveur de M. de Séguiran. Il le pratiquait avec dextérité et excellait à dégager de l'emmêlement où on les jetait les pièces de la partie. M<sup>me</sup> de Séguiran prenait émulation à son exemple et mettait à gagner un acharnement égal au déplai-

sir visible qu'elle montrait à perdre. Un observateur plus attentif que M. de Séguiran eût conclu de ces indices que sa femme, sous une apparence de mesure et de raison, cachait peut-être en elle, à son insu, des ressorts de caractère capables de mouvements assez inattendus. Mais M. de Séguiran n'était pas homme à découvrir quoi que ce fût de secret en autrui, pas plus qu'en lui-même. Il s'était formé une fois pour toutes une certaine idée de Madeleine d'Ambigné et l'avait transportée telle quelle en Madeleine de Séguiran, d'autant que rien ne s'était rencontré jusqu'alors de nature à l'en faire changer. Madeleine de Séguiran avait, en l'épousant, accepté la manière de vivre qu'il lui offrait et que M. de Séguiran voyait se continuer en une heureuse et paisible monotonie. Le seul événement qu'il y escomptait était celui qu'il attendait avec certitude et auquel il travaillait avec ponctualité.

Cependant le temps passait et M. de Séguiran n'avait toujours pas à annoncer à sa mère la nouvelle qu'elle lui avait recommandé de hâter. La seconde année de leur mariage s'avancait et on n'en était pas encore à préparer les layettes. A cette pensée, parfois, l'humeur de M. de Séguiran s'assombrissait quelque peu, mais il chassait vite de son esprit ce souci importun et, pour s'en distraire, il proposait à sa femme quelques parties de jonchets ou quelque promenade dans les jardins, à moins qu'il ne lui offrît quelque divertissement de gluaux

ou de pipée, amusement qu'il goûtait fort et auquel Mme de Séguiran, par complaisance, ne se refusait pas. Mais celui que M. de Séguiran prisait encore davantage était la chasse au filet.

Il fallait, pour se rendre au lieu où elle se pratiquait, quitter les jardins du château et gagner une prairie qui en était assez voisine. On en avait planté les lisières de différents arbustes et ménagé deux sentiers couverts aux deux côtés de la plantation qui était formée d'alisiers, de cornouillers, de sureaux, d'arbousiers, de troènes, de lentisques, de térébinthes et de nerpruns, tous arbustes propres à attirer les oiseaux tels qu'ortolans, fauvettes rousses et grises, merles, cailles, bartavelles. Ces deux allées aboutissaient à une tonnelle d'environ douze pieds carrés. Là s'élevaient deux mâts de vingt-cinq pieds, peints en vert et munis de poulies, entre lesquels était tendu un filet de soie verte avec des poches. Et c'était un grand plaisir pour M. de Séguiran que de voir les oiseaux qui s'envolaient des buissons battus alentour se jeter dans les rêts dont ils ne pouvaient se dépêtrer. On prenait ainsi des fenouillets, des grives, des tarins, des becfiges tigrés, dont M. de Séguiran faisait le compte avec exactitude et sur lequel il revenait plusieurs fois dans la journée, à moins qu'il ne disertât à perte de vue sur l'achat de ces filets de soie et sur les soins qu'il faut apporter à leur conservation, comme de prendre garde aux grands vents qui

les peuvent déchirer et de les faire reteindre, quand le soleil les a déteints. M<sup>me</sup> de Séguiran écoutait ces propos avec une si sérieuse attention qu'il lui arrivait parfois d'en rêver durant la nuit. Alors, en son sommeil, elle se voyait, comme l'un de ces oiseaux, battant de l'aile et se prenant aux mailles tendues à son vol par l'industrielle malice des hommes, et elle se réveillait, le cœur agité par ce songe dont elle ne parvenait pas à démêler le sens.



A peine revenu de son voyage de Paris, M. de la Péjaudie avait donné suite à ses noirs projets contre M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade, non qu'il l'eût, comme il en menaçait, reconduite chez elle aux sons de sa flûte, mais, sans en arriver à ces extrémités, l'ayant priée fort poliment et fort fermement de ne le plus venir rejoindre à l'hôtel de Tourves, ainsi qu'elle le faisait volontiers, et de ne plus compter sur lui pour lui donner des plaisirs qu'il avait cessé de ressentir lui-même. Or, à l'encontre de M<sup>me</sup> de Listomas, de M<sup>me</sup> de Bréganson et de plusieurs autres qui s'étaient résignées tant bien que mal à l'abandon, M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade n'accepta pas son congé sans manifester hautement le désespoir où la mettait la perte amoureuse qu'elle faisait en M. de la Péjaudie. M<sup>me</sup> de Gallerand-

Varade pleura, cria, tempêta et chercha par tous les moyens à retenir l'infidèle ; mais M. de la Péjaudie la laissa pleurer, crier, tempêter et demeura inexorable. Certes, il savait gré à M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade des faveurs qu'elle lui avait accordées, mais il ne lui en demandait plus qu'une dernière, celle de cesser de s'occuper de lui, non qu'il méconnût sa grâce et sa beauté, mais estimant que le souvenir qu'il en gardait était si vif qu'il ne souhaitait plus y rien ajouter.

Quand M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade eut reconnu que rien ne pouvait changer les dispositions à son égard de M. de la Péjaudie, elle renonça à ses lamentations et les remplaça par d'abondantes invectives et de sournoises insinuations où elle peignait M. de la Péjaudie comme le dernier des misérables et capable de tous les forfaits, dont le moindre était l'ingratitude, par laquelle il marquait avec certitude la perversité de son esprit et la bassesse de son cœur. Aussi avec quelle imprudence n'avait-on pas accueilli, dans les sociétés de la ville, ce mauvais petit gentilhomme de rien du tout dont on ne savait les tenants ni les aboutissants et qui s'en était venu, un beau jour, du Comtat, en médiocre équipage et avec, comme meilleur bagage, cette flûte dont il jouait certes bien, mais pas au point où l'avaient proclamé cette vieille folle de M<sup>me</sup> de Séguiran et ce fou de M. de Tourves. Celui-là surtout était impardonnable qui s'était entiché de lui jus-



qu'à l'avoir logé dans sa propre maison et produit par toute la ville, qu'il avait scandalisée par ses mœurs et corrompue par ses propos. D'ailleurs, M. de la Péjaudie était un libertin et un esprit fort, qui tournait en dérision les choses les plus saintes et les plus respectables, prononçait d'affreux juréments et ne craignait pas d'outrager le nom de Dieu, à qui il faisait parade de ne pas croire. On l'avait entendu mille fois faire l'athée et l'impie, et il ne se cachait pas de l'être avec une audace qu'il devait sans doute à ses accointances avec le Démon, à qui il vouait un culte qu'il refusait à notre véritable maître. Le Diable était certainement des amis de M. de la Péjaudie : M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade en donnait maintes preuves, dont la moindre était le puissant et dangereux attrait qu'il exerçait sur les femmes et la brûlante ardeur des étreintes dont il les accolait. Ne fallait-il pas qu'il usât envers elles de quelque sortilège maléfique pour faire oublier aux plus honnêtes leurs devoirs les plus sacrés, ce dont elle était elle-même un exemple manifeste, non moins que cette petite M<sup>me</sup> de Lorellane, par qui il l'avait remplacée et qui verrait à son tour ce qu'il en coûte d'écouter un la Péjaudie ! M. de la Péjaudie ne devait-il pas connaître l'art des philtres et des envoûtements et posséder toute une sorcellerie qui le rendait maître à son gré du corps des plus chastes pour y allumer les feux dévorants de la volupté ?

Ces propos et bien d'autres encore de M<sup>me</sup> de

Gallerand-Varade coururent de bouche en bouche et trouvèrent crédit çà et là ; mais cette petite émeute se fût bien vite dissipée, si M. de la Péjaudie se fût donné la peine de démontrer le néant ridicule de pareilles accusations, au moins en ce qui concernait ses prétendus rapports avec le Malin. Qu'il fût galant et libertin, cela demeurerait hors de doute ; on le peut être sans, pour cela, fournir aux inculpations diaboliques dont le chargeait M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade en son dépit d'amante délaissée. Mais M. de la Péjaudie ne fit que rire de ces fariboles sans penser qu'on les pût jamais exploiter contre lui. Au lieu de s'occuper à détourner ce qu'elles pouvaient avoir de nuisible, il s'amusa de ce qu'elles avaient de ridicule, et ne craignit pas de leur donner corps par l'aventure imprudente où il se laissa entraîner.

Il arriva, en effet, qu'une troupe de ces vagabonds venus on ne sait d'où, et que l'on nomme Gitanes ou Bohémiens, vint camper assez proche de la ville. Cette caravane se composait d'une vingtaine d'hommes et de femmes au teint basané et aux yeux ardents, vêtus de guenilles voyantes, couverts d'oripeaux et de clinquant. Ils exerçaient divers métiers, vendaient des objets de leur façon, débitaient des drogues médicinales, prédisaient l'avenir et exécutaient des danses qu'ils accompagnaient d'instruments bizarres. Leur aspect était singulier et leur manière de vivre ne l'était pas moins. Ils

voyageaient en de grands chariots couverts, traînés par des chevaux à la crinière embroussaillée. Ces chariots leur servaient de logis. Ils en formaient une sorte de camp où ils faisaient la cuisine en plein vent en de grandes marmites placées sur des feux allumés. Leur assemblée avait on ne sait quoi de fantastique et ils apportaient avec eux un mauvais renom de vol, de maraude et de sorcellerie. On disait que leurs femmes, qui, vieilles, étaient noires et racornies, et, jeunes, bizarres et belles, fréquentaient le sabbat.

Néanmoins, la vue de ces Bohémiens, quelque mal famée que fût leur troupe errante, excita la curiosité des gens de la ville. On faisait cercle autour d'eux pour acheter leurs drogues ou les consulter sur l'avenir, et aussi pour regarder leurs danses où la sauvagerie n'excluait pas la grâce. Les gens de Provence aiment le son du galoubet et du tambourin, et la musique de ces Bohémiens était assez goûtée d'eux. M. le Marquis de Tourves s'en déclarait fort partisan et ne manquait pas d'aller l'entendre presque chaque jour en compagnie de M. de la Péjaudie, qui, non plus, ne la dédaignait point. Parfois, M. de la Péjaudie apportait sa flûte avec lui et s'amusait à en essayer l'attrait sur ces étrangers basanés. Ils n'y étaient pas insensibles et faisaient taire leurs instruments barbares pour écouter les airs délicats et justes dont les régalaient M. de la Péjaudie. Il en résulta entre

les Bohémiens et M. de la Péjaudie une sorte d'amitié, dont ce dernier semblait fort se récréer.

J'ai dit que quelques-unes de ces Bohémiennes étaient assez belles et il s'en trouvait parmi elles une qui l'était entièrement. Elle était très jeune et la perfection de son corps s'ajoutait à la gracieuse bizarrerie de son visage. Ses yeux étincelants et veloutés éclairaient sa peau sombre où se détachait une bouche bien pourprée, ornée de dents d'une éclatante blancheur. Elle était, entre toutes, celle qui dansait le mieux et ses mouvements passionnés excitaient une vive volupté. Il était impossible de la voir tordre les reins et agiter les bras sans en être troublé et que l'aiguillon du désir vous perçât la chair. Or, M. de la Péjaudie n'était pas homme à demeurer indifférent à cette fille de Bohême, d'autant plus qu'elle-même semblait l'avoir remarqué et prendre plaisir à ce qu'il la considérât. Ce manège n'avait pas échappé à M. de Larcefigue, qui en avait été témoin et qui, bien que jeune encore et assez novice, était fort attentif déjà à ce qui se passait autour de lui. Bientôt, il eut assez observé la Bohémienne et M. de la Péjaudie pour être persuadé qu'une intrigue était née entre eux et pour ne pas douter que M. de la Péjaudie la sût mener à bien. Néanmoins, M. de Larcefigue me l'a avoué, il n'eût jamais supposé ce qui arriva peu après.

L'époque était venue, en effet, où ces Bohémiens allaient lever leur campement, car ils ne s'attar-

dent jamais longtemps aux mêmes lieux. Leurs drogues vendues et les menus objets qui composent leur industrie, ils vont ailleurs continuer leur commerce, et M. de Larcefigue riait déjà sous cape de la déconvenue prochaine de M. de la Péjaudie, dont les amours bohémiennes touchaient à leur fin, d'autant que le temps s'avanceit où ces troupes errantes qui infestent nos pays de Provence ont coutume, selon un antique usage, de se rendre en pèlerinage à l'église des Saintes-Maries de la Mer, en Camargue, pour y vénérer les reliques des Saintes Femmes, venues de Terre-Sainte nous apporter la religion chrétienne et dont la légende veut que l'une d'elles ait été de la race de ces gens, ce qui ne les empêche pas, dit-on, après cet hommage aux servantes de Dieu, de se montrer les serviteurs du Diable, en pratiquant toutes sortes de sorcelleries et en fréquentant les places où se tient le Sabbat. Mais M. de Larcefigue ne connaissait pas encore bien M. de la Péjaudie, en croyant qu'il se laisserait démonter ainsi et qu'il n'inventerait pas quelque stratagème propre à prolonger le plaisir qu'il goûtait avec cette fille de grands chemins, au mépris de celui que lui eussent offert plus que volontiers, aussi bien que M<sup>me</sup> de Lorellane, les dames les plus appréciées de la ville, y compris M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade, qui, malgré ses cris et ses fureurs, n'eût pas demandé mieux que de se voir revenir l'infidèle.

Mais M. de la Péjaudie ne l'entendait pas de cette oreille et montra bien que rien ne lui coûtait pour satisfaire sa fantaisie et la pousser à bout, car le jour où les chariots de Bohême se mirent en branle pour prendre la route des Saintes-Maries, les bonnes gens d'Aix, rassemblés sur le pré pour assister à ce spectacle, virent avec stupéfaction M. de la Péjaudie, en son plus bel habit et la flûte aux doigts, assis commodément sur l'un des chariots, à côté d'une belle fille brune, tendrement penchée sur son épaule, M. de la Péjaudie, qui, sans autre souci que son plaisir, s'en allait devant lui, par les routes de Provence, en compagnie d'une troupe de danseurs, de musiciens, de tireurs de tarots et de jeteurs de sorts.

« Et le plus beau, ajoutait M. de Larcefigue, ce fut qu'en passant à peu de distance du château de Carmeyrane, M. de la Péjaudie, juché sur son chariot, rencontra M. et M<sup>me</sup> de Séguiran qui revenaient d'une pipée et auxquels il adressa, sans aucun embarras, de la voix et du geste, les saluts les plus empressés, comme si rien n'était plus naturel, quand l'amour nous conduit et que le désir nous pousse, que de cheminer ainsi, aux côtés d'une fille de Bohême et dans le plus étrange cortège que l'on pût imaginer pour un gentilhomme, qui semblait plus fait pour hanter les alcôves que pour courir l'aventure à la belle étoile. Mais M. de la Péjaudie était la Péjaudie, concluait philosophique-

ment M. de Larcefigue, et cette moricaude avait de si beaux yeux ! »



Cette escapade bohémienne de M. de la Péjaudie fut à peine sue dans Aix que les langues allèrent leur train, et celle de M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade plus que toute autre. Selon elle, M. de la Péjaudie n'avait rien moins qu'été emporté par le Diable sous la figure d'une fille moresque, et ce n'était que la juste punition de ses blasphèmes et de ses impiétés. On retrouverait sa dépouille à quelque carrefour où l'herbe sèche et brûlée atteste le passage du Malin et où l'on relèverait dans la poussière des empreintes fourchues ! Quant à la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran, elle éclata de rire, lorsqu'on lui apprit la fugue de son petit la Péjaudie. C'était véritablement aimer les femmes que d'en suivre une sur un chariot, en compagnie de vagabonds et qu'elle fût de peau bistre avec des anneaux aux oreilles et aux chevilles. Ah ! que son fils Maumoron n'en faisait-il autant, au lieu de s'acoquiner avec ce petit Palamède d'Escandot, qu'il avait emmené avec lui sur sa galère et qu'il mignonait au vu et au scandale de tous ! Au moins la Péjaudie se conformait à la loi de nature. D'ailleurs, de pareilles fantaisies n'ont qu'un temps et l'on reverrait bientôt la Péjaudie s'en revenir au gîte. On n'en avait pas fini avec lui. Les maris d'Aix n'a-

vaient pas à chanter victoire et la Péjaudie, s'il était allé au Sabbat, leur en rapporterait sûrement les cornes du bouc !

Mais les pronostics de la vieille M de Séguiran ne se vérifièrent pas de si tôt, car M. de la Péjaudie demeurait absent pour de bon, sans que l'on sût rien de ce qu'il était devenu. M. de Larcefigue, qui, par curiosité naturelle, s'était enquis des faits et gestes de M. de la Péjaudie, n'avait pas cependant ignoré que le galant voyageur s'était montré en divers points de la province et même au delà, toujours en compagnie de la fille bohémienne et comme associé à la troupe dont elle faisait partie.

Pendant que M. de la Péjaudie courait les routes dans le bizarre équipage où l'avaient aperçu M. et M<sup>me</sup> de Séguiran, revenant de la pipée, ceux-ci s'étaient rappelé plus d'une fois cette étrange rencontre et M. de Séguiran en discutait assez volontiers, tandis que M<sup>me</sup> de Séguiran écoutait ses propos avec un certain air de rêverie. M. de Séguiran voyait dans cette fugue de M. de la Péjaudie un exemple des désordres que causent au cœur des hommes les passions de l'amour. Car n'était-ce pas pour obéir à un désir de chair que M. de la Péjaudie s'était laissé aller à une conduite aussi extravagante et qui avait en elle de quoi le déconsidérer ? Mais M. de la Péjaudie était-il pleinement responsable de ses égarements ? M. de Séguiran, qui



était assez porté à l'indulgence envers M. de la Péjaudie, quoique leurs caractères fussent bien différents, lui trouvait une excuse dans le feu que la nature avait mêlé à son sang. Elle avait fait M. de la Péjaudie petit, mais vigoureux de corps, et elle avait versé dans ses veines une ardeur peu commune et un goût si vif et si décidé pour les femmes que cette disposition l'entraînait au delà des limites où on la tolère chez les autres hommes. Pour résister à ce penchant, il eût fallu à M. de la Péjaudie des ressources qu'il n'avait pas. M. de la Péjaudie ne possédait en lui ni celles de la morale, ni celles de la religion. Aussi rien n'apportait-il de frein à ses passions dont il recevrait quelque jour le châtement qui l'en attendait dans l'autre monde, même s'il y échappait en celui-ci, ce qui n'était pas encore prouvé. Et M. de Séguiran ne mettait pas fin à ses discours sans s'être loué au fond du cœur de se savoir à l'abri de pareils emportements. Certes, son tempérament l'y eût poussé autant qu'un autre, s'il ne s'était, de bonne heure, prémuni par le mariage contre les chaleurs de sa nature. Il y avait trouvé un asile aux dérèglements de la chair et, avec l'aide de Dieu, ne s'était jamais écarté des devoirs auxquels il s'était astreint par crainte de n'être pas assez sûr de résister par lui-même aux dangereux sortilèges de l'amour, ce dont il avait été, à deux reprises, récompensé par la grâce divine qui l'avait approuvé de

sa réserve en lui donnant tour à tour deux épouses également parfaites, en la seconde desquelles Dieu ne manquerait pas de mettre le comble à ses bontés en lui accordant par elle la lignée qu'il attendait.

A ce point de son discours, M. de Séguiran jetait sur sa femme un regard qui n'était pas sans quelque inquiétude à considérer que rien ne marquait en elle l'événement qui commençait à bien tarder. Nul indice de grossesse, en effet, ne s'était encore manifesté en M<sup>me</sup> de Séguiran. Sa taille était demeurée aussi mince que le jour où M. du Jardier avait béni l'union de M<sup>lle</sup> Madeleine d'Ambigné avec l'époux que lui avaient assigné les volontés matrimoniales de M<sup>me</sup> de Béricy. Même le mariage n'avait pas produit en M<sup>me</sup> de Séguiran ces transformations corporelles qu'il opère souvent. Elle n'y avait pas acquis cette plénitude des formes par laquelle se marque chez les femmes l'obéissance aux vues de la nature. Au contraire, M<sup>me</sup> de Séguiran, soit par l'action d'un climat auquel elle n'était pas encore habituée, soit pour quelque autre cause avait perdu les couleurs qui paraient son visage de jeune fille. Souvent elle témoignait une lassitude qui prenait l'aspect d'une sorte de dépérissement. Certes, sa beauté n'en était pas altérée et même elle offrait quelque chose de plus touchant par une certaine mélancolie qui s'y était répandue et où M. de Séguiran voulait trouver la marque que sa femme

éprouvait quelque tristesse à ne pas voir se réaliser des espérances qui leur étaient communes.

Ce fut sur ces remarques que M. de Séguiran se décida à écrire à M. Dagrenais pour avoir son avis d'un retard dont M. Dagrenais ne manquerait pas d'être fort surpris. La réponse de M. Dagrenais fut catégorique. L'illustre médecin maintenait ses assertions touchant la capacité maternelle de M<sup>lle</sup> d'Ambigné. Si la nature différait l'accomplissement désiré par les deux époux, c'était par cette singulière prudence dont elle fait preuve. Elle jugeait sans doute que M<sup>me</sup> de Séguiran n'était pas tout à fait encore dans la force de corps nécessaire à nourrir le fruit qu'elle concevrait. M. de Séguiran parlait de langueur et d'amaigrissement. Il y fallait remédier par les moyens les plus convenables. M. Dagrenais les énumérait : un sommeil prolongé, un exercice modéré et surtout un régime de table propre à exciter l'appétit de façon à donner de la qualité à la chair et au sang. Enfin, des divertissements bien choisis, afin de tenir l'esprit en gaieté et de mettre en fuite les vapeurs hypocondriaques qui s'opposent à ce que nous tirions profit de ce que la médecine fait pour nous. Par ce traitement, ajoutait M. Dagrenais, M<sup>me</sup> de Séguiran recouvrerait bientôt ce qu'elle avait perdu et ne tarderait pas à atteindre l'état favorable qu'exige la nature pour se prêter à son œuvre la plus essentielle et la plus immanquable.

Cette lettre lue, le premier soin de M. de Séguiran fut de se précipiter aux cuisines. Elles étaient vastes et bien aménagées et il en remonta satisfait, comme peut l'être un général du champ de manœuvres où il va ranger ses troupes. Cela fait, M. de Séguiran en vint aux dispositions nécessaires. Le maître queux fut mandé en haut lieu et il lui fut enjoint de ne rien négliger pour que la chère fût désormais succulente. Après quoi, M. de Séguiran prescrivit au sommelier qu'il lui apportât l'état des caves en vins et en liqueurs. Elles étaient largement pourvues. Il restait à régler les menus. M. de Séguiran les voulut abondants et variés. A partir de ce moment, la table devint sa principale occupation, non pour lui-même, mais pour sa chère épouse qu'il ne cessait de presser à ce qu'elle prît les forces qui lui manquaient. Tout d'abord, M<sup>me</sup> de Séguiran se soumit à contre-cœur à ces instances et s'alarma du péché qu'il y a à s'adonner aux raffinements de la gourmandise; mais M. de Séguiran lui représenta si bien le but auquel il tendait qu'elle se laissa convaincre à suivre les conseils de l'illustre M. Dagrenais, de même qu'elle obéissait pour les mêmes fins aux ardeurs conjugales de M. de Séguiran. Aussi, sa piété une fois rassurée, elle résista moins aux délicates tentations de bouche qui, chaque jour, s'offraient à elle et auxquelles M. de Séguiran l'encourageait.

Rien n'était plus plaisant, je m'en souviens,

que d'entendre M. de Larcefigue sur ce chapitre de cuisine et de l'écouter discuter à l'infini d'un sujet qu'il possédait à fond en toutes ses parties. M. de Larcefigue savait par cœur tous les potages, toutes les viandes, toutes les venaisons, tous les gibiers, tous les poissons, tous les légumes, tous les fruits, toutes les épices, sauces et assaisonnements. Il connaissait tous les tributs que chaque saison fournit au culte de Momus. Il en commençait l'exposé par le printemps où la nature offre les prémices de ses productions. Elle donne le veau de lait, le poulet de grain, le caneton et le pigeon de volière, le marcassin, le chevrillart, les levrants et lapereaux, les épinards nouveaux, les morilles et les mousserons, tandis qu'avec l'été, elle apporte la poularde nouvelle, le coq vierge, le faisandeau, la caille, le halbran, le ramereau et plusieurs espèces de fruits. Mais n'est-ce pas en automne qu'elle se montre dans toute sa profusion avec le mouton et le porc, les chapons et les poulets gras, les perdrix et les bartavelles, les coqs de bruyère et les bécasses, les oiseaux de rivière, les poissons ? A cette énumération, les yeux de M. de Larcefigue brillaient du feu sacré et on eût dit qu'il enviait à ceux qui en font métier l'honneur de tirer parti de toutes ces richesses culinaires, de les cuire, de les assaisonner, de les farcir, de les dresser, de les servir, de les entourer de sauces puissantes et recherchées, de les relever de poivre, de

clou de girofle, de muscade, de gingembre, de macis, de citron, de moutarde et de verjus.

A ces recherches de table, dont M. de Larcefigue traçait de si séduisants tableaux, M<sup>me</sup> de Séguiran ne demeura donc pas insensible et, au bout de quelques mois, elle commença à ressentir les effets du régime auquel l'avait mise M. Dagrenais. L'amaigrissement que l'on remarquait en elle fit place à un léger embonpoint et sa langueur se changea en une vivacité dont on ne pouvait pas ne pas s'apercevoir. Sa beauté, d'ailleurs, loin d'en souffrir, y acquit quelque chose de plus harmonieux et de plus complet. Les couleurs lui revinrent au visage et un air de santé se répandit dans toute sa personne, ce dont se réjouissait fort M. de Séguiran, qui en concluait qu'elle serait bientôt parfaitement apte à l'œuvre de nature et qu'aucun obstacle ne s'y opposerait plus. M<sup>me</sup> de Séguiran, elle-même, semblait s'y attendre également et on eût dit qu'elle voulait profiter de ce que son corps était encore libre de toute surcharge pour lui donner du mouvement. Plus d'une fois, on la vit arracher M. de Séguiran aux combinaisons de ses jonchets pour l'entraîner à des parties de boules sur l'esplanade du château. M. de Séguiran s'y prêtait volontiers. Il admirait en sa femme comme un renouveau de jeunesse et s'y associait avec une grave bonhomie. Ce fut à cette époque que M<sup>me</sup> de Séguiran, qui avait jusqu'alors vécu fort à l'écart, se mêla quelque

peu aux compagnies de la ville. Assez souvent, son carrosse la menait à Aix. Elle semblait prendre plaisir aux conversations, tout en ne s'y départissant pas de la retenue la plus décente en ses propos et en ses façons.

Cette petite dissipation n'était, en effet, chez M<sup>me</sup> de Séguiran, guère qu'apparente et elle n'en demeurait pas moins ferme dans sa piété et irréprochable dans ses mœurs. Le sérieux de son éducation et la régularité de ses habitudes subsistaient entièrement au fond d'elle-même. On s'en aperçut bien, un jour que M. le Marquis de Tourves s'étant avisé de lui débiter quelques galanteries par trop osées et ayant voulu joindre le geste à la parole, il fut rabroué par elle si vertement et avec tant de hauteur qu'il s'en alla tout penaud de l'algarade, et jurant qu'on ne l'y reprendrait plus à vouloir tâter des pimbèches et des dévotes et que Séguiran était un heureux homme d'avoir pour épouse une femme qui lui réservait à lui seul l'usage de sa beauté.

Fut-ce cette entreprise incongrue de M. de Tourves, fut-ce quelque scrupule de cette petite dissipation où elle s'était laissé entraîner, mais, à partir de ce moment, M<sup>me</sup> de Séguiran renonça peu à peu à se mêler aux compagnies de la ville. Elle en revint davantage à ses lectures de dévotion et à ses promenades de solitude dans les jardins de Carmeyrane. Elle semblait éprouver quelque préférence à ne se point enfermer dans les appartements du château

où elle se sentait comme à l'étroit dans une sorte d'étouffement dont il lui montait parfois au visage des rougeurs subites qui éclairaient sa beauté d'une pourpre passagère, par quoi elle paraissait assez incommodée et qu'elle allait volontiers rafraîchir et éteindre au plein air des jardins.

Elle en préférait surtout un certain bosquet que M. de Séguiran avait fait aménager depuis peu dans la partie la plus reculée et en symétrie avec celui où coulait une fontaine d'eau. On y avait dressé sur un socle une statue qui représentait un berger antique jouant de la flûte. Cette gracieuse figure de marbre faisait au milieu des feuillages un ornement de fort bon goût. C'était à ses pieds que se retirait volontiers M<sup>me</sup> de Séguiran. Dans le silence du lieu elle écoutait l'eau couler du bosquet voisin et il lui semblait que la flûte du berger païen mêlât au murmure de l'onde proche des sons mélodieux. Alors, M<sup>me</sup> de Séguiran suspendait sa lecture et, le livre posé sur ses genoux, demeurait attentive à ce concert imaginaire. Parfois aussi, elle cachait son visage entre ses mains et ne le relevait que lorsque la rougeur qu'elle y avait senti monter s'était suffisamment dissipée ; mais il lui paraissait alors que le berger de marbre, debout sur son socle, la considérait d'un air narquois, comme s'il eût deviné la cause du feu soudain qui animait les beaux yeux fixés sur lui à la dérobée. Et M<sup>me</sup> de Séguiran, confuse et inquiète, tressaillait de sentir au plus obs-



cur d'elle-même quelque chose de secret et de doux qui s'y éveillait à son insu et qu'elle appréhendait de s'expliquer.



Cependant M<sup>me</sup> de Séguiran était trop bonne raisonneuse pour en rester à l'incertitude sur ce qui se passait en elle. Une autre femme qu'elle se fût peut-être contentée d'attribuer à un régime de table trop chargé et trop irritant ces sortes d'ardeurs sanguines qui la traversaient de leur bouffée brûlante; mais M<sup>me</sup> de Séguiran n'était pas de ces esprits timorés qui répugnent à se savoir et qui préfèrent s'ignorer jusqu'au jour où quelque événement fortuit leur apprend ce qu'ils ne peuvent plus cacher.

Sa piété était sincère et sa conversion l'avait été également. Il ne demeurait rien en elle de ses erreurs passées. Elle avait adopté sans réserve les croyances et les pratiques par quoi notre religion diffère de celle qui se prétend réformée, mais il lui était néanmoins resté, d'avoir été huguenote, une certaine confiance en ses propres lumières sur elle-même. M<sup>me</sup> de Séguiran n'hésitait pas à pousser assez loin cet examen intérieur par lequel nous nous apparaissions et nous démêlons notre propre vérité, et elle n'y réclamait que le moins de secours possible. C'est dire que M<sup>me</sup> de Séguiran s'en remettait assez peu, pour la connaissance de soi-même, à l'aide que nous trouvons auprès des directeurs et des

régents de conscience. On se souvient que leurs efforts avaient échoué jadis à la convertir et que ce fut à son propre raisonnement qu'elle dut de se convaincre. M. du Jardier et les autres n'y fussent pas parvenus si elle n'eût pris sur elle de se mettre d'accord avec eux. Aussi M<sup>me</sup> de Séguiran, tout en accomplissant avec ponctualité ses devoirs de religion, s'était assez tenue à l'écart de toute direction. Elle avait, dès son arrivée à Carmeyrane, choisi pour confesseur, dans le clergé d'Aix, un bon prêtre nommé M. Lebrun, renommé pour sa pureté de doctrine et pour sa simplicité d'esprit. M. Lebrun était, pour ainsi dire, une machine à sacrements. Il les administrait avec une douce naïveté et en appliquait les formules à ceux qui le lui demandaient, sans y voir plus long que le bout de son nez. En confession, M. Lebrun était le moins questionneur des hommes et se montrait peu curieux de pousser ses pénitents aux raffinements de conscience. Il se contentait du gros des péchés qu'on voulait bien lui avouer et n'engageait pas à leur recherche minutieuse. Jamais il ne s'acharnait à pénétrer dans une âme plus loin qu'elle ne s'ouvrait à lui. Aussi M<sup>me</sup> de Séguiran avait-elle été fort contente du ministère de M. Lebrun, à qui elle ne livrait que ses parties les plus apparentes, sans qu'il s'avisât jamais de faire appel aux plus profondes, dont elle conservait ainsi, sans contrôle, le maniement et la conduite.

On peut donc penser que ce ne fut pas au bon

M. Lebrun que recourut M<sup>me</sup> de Séguiran dans la conjoncture où elle se trouvait. Il n'en eût rien démêlé et M<sup>me</sup> de Séguiran n'avait pas besoin de son office pour distinguer ce qui avait lieu en elle de singulier et d'inaccoutumé.

D'ailleurs elle avait trop l'habitude de l'examen de soi-même pour se méprendre bien longtemps sur les agitations qui la travaillaient, quand bien même nul indice ne fût venu lui en révéler la cause et l'éclairer à leur sujet.

M<sup>me</sup> de Séguiran était véritablement venue au mariage dans les dispositions qu'elle avait exprimées à son futur mari, dès les premiers entretiens qu'ils eurent ensemble. Elle se les rappelait point par point et mot pour mot et comment M. de Séguiran et elle étaient tombés d'accord au sujet de l'union qu'ils allaient contracter. Peut-être y avait-elle vu moins que lui un effet des intentions de la Providence, mais elle avait accepté sans déplaisir l'interprétation que faisait M. de Séguiran des circonstances qui les avaient mis en présence l'un de l'autre par le moyen du bizarre testament de M<sup>me</sup> de Béricy. Quoi qu'il en fût, l'idée que se faisait du mariage M. de Séguiran entraît assez dans ses vues à elle pour qu'elle n'y objectât rien. Aussi était-ce avec une entière sincérité qu'elle s'était rangée aux siennes. La pensée de donner à la maison de Séguiran les héritiers qu'elle réclamait lui paraissait digne d'être agréée. Ce rôle lui vaudrait de la part

de M. de Séguiran une solide affection et une constante estime, et cela n'est-il pas préférable aux incertaines ivresses de l'amour, car M<sup>lle</sup> d'Ambigné, bien que ne sachant rien de ce sentiment et ne l'ayant jamais éprouvé, s'en défiait par une sorte de secrète appréhension qui lui venait d'une certaine violence de nature qu'elle sentait en elle et qui, si jamais elle était éveillée, pourrait prendre sur elle un empire dont elle prévoyait les emportements.

Aussi le mariage formait-il à ses yeux une utile barrière contre ces transports déréglés auxquels on donne le nom d'amour et dont les principes sont en notre esprit et en notre chair. Pour ce qui est des premiers, M<sup>me</sup> de Séguiran était assez rassurée et elle se fiait à sa raison pour se préserver des entraînements où elle se pourrait sentir sollicitée. Au sujet des seconds, elle était plus incertaine, bien que leur grossièreté même et ce qu'ils ont de matériel lui parût propre à les rendre inefficaces. Néanmoins, M<sup>me</sup> de Séguiran savait, au moins et par les livres, qu'il faut compter avec eux, qu'ils tiennent en ce que nous sommes une place plus considérable que nous ne le croyons souvent. Sur ce point encore, le mariage lui avait paru offrir de quoi se garantir de ce qu'il y a d'obscur, de secret et de quasiment barbare au fond de notre chair, puisque un instinct primitif nous pousse à obéir aux contentements qu'elle exige et auxquels consentent nos sens, même lorsque les réproûve notre raison. Le mariage,

en effet, ne fait-il pas sa part à ce qu'il y a, en nous, de matériel, en lui assignant un but qui est de procréer et en lui donnant un exercice qui lui apporte satisfaction ?

C'était dans ces sentiments que M<sup>me</sup> de Séguiran s'était soumise de bonne grâce aux désirs conjugaux de M. de Séguiran. Elle les reconnaissait légitimes et les acceptait avec docilité. Elle ne s'y montrait ni récalcitrante, ni empressée et, sans y prendre trop de plaisir, n'en concevait pas de répugnance. Quand M. de Séguiran entendait faire usage envers elle de ses droits d'époux, elle s'y prêtait de toute la jeune et fraîche beauté de son corps, à laquelle M. de Séguiran était fort sensible, ainsi qu'il le témoignait par la fréquence de ses appels. Elle n'en éprouvait, d'ailleurs, aucun orgueil et n'en tirait aucun contentement de vanité, pas plus qu'il ne lui en venait aucun souhait d'exercer l'attrait de ses charmes sur nul autre que M. de Séguiran. Elle ne comprenait guère, du reste, que l'on donnât tant d'importance et que l'on apportât tant d'intérêt aux actes de l'amour et elle s'étonnait de la place qu'ils tiennent dans les occupations de tant de gens. Ce qu'elle avait appris peu à peu, malgré la retraite de sa vie, des intrigues de toutes sortes où se complaisaient les dames d'Aix et leurs galants l'avait remplie de surprise. Elle ne pouvait admettre que le principal souci de l'existence pût consister

à se mettre au lit de préférence avec l'un plutôt qu'avec l'autre.

M<sup>me</sup> de Séguiran avait parfois fait part de ces étonnements à M. de Séguiran, lorsque celui-ci, revenant de voir sa mère à Aix, lui rapportait quelque récit des dernières incartades d'une M<sup>me</sup> de Listomas ou d'une M<sup>me</sup> de Bréganson. M. de Séguiran alors se mettait à rire et considérait sa femme avec un mélange d'orgueil et de satisfaction. Ne possédait-il pas en elle une épouse plus qu'irréprochable et dont la solide vertu le mettait à l'abri de certains inconvénients auxquels les hommes sont fort sensibles, et il se complaisait dans l'idée d'une certitude et d'un bonheur aussi assurés que le sien. Aussi lui venait-il parfois soudain à l'esprit d'en user incontinent, d'autant plus que les récits amoureux qu'il venait de faire à M<sup>me</sup> de Séguiran n'étaient pas sans l'échauffer quelque peu à leurs images.

Ce fut ainsi qu'à un de ses retours d'Aix, d'où il avait rapporté la narration qu'on avait faite devant lui de certains bons tours de M. de la Péjaudie, au temps où celui-ci ne courait pas encore les routes, M. de Séguiran ayant su, à sa descente de carrosse, que sa femme était aux jardins, s'était dirigé vers le bosquet où elle se retirait d'habitude. C'était sur la fin d'un beau jour d'été où la lourdeur brûlante de l'air commençait à peine à se dissiper. Nulle brise n'agitait les feuillages et, dans

L'ombre verdie du bosquet, le berger à la flûte se dressait en sa nudité musicienne. Au pas de M. de Séguiran, M<sup>me</sup> de Séguiran avait levé la tête et lui avait fait signe de se venirasseoir auprès d'elle sur le banc de verdure où elle se tenait. Quand M. de Séguiran y eut pris place, il commença à lui répéter les propos qu'il avait entendus et dont quelques-uns étaient assez libres. Tout en parlant, M. de Séguiran avait passé son bras autour de la taille de sa femme, lorsque, soudain, M<sup>me</sup> de Séguiran avait senti une main hardie se porter sur sa gorge en même temps qu'une voix lui glissait à l'oreille des mots qu'elle connaissait et auxquels son devoir d'épouse l'avait accoutumée à ne point résister.

Cette petite aventure du bosquet n'eût pas marqué dans l'esprit de M<sup>me</sup> de Séguiran, car M. de Séguiran était assez coutumier de ces impromptus et de ces fringales, si elle n'avait été l'occasion d'une découverte qui fut, pour M<sup>me</sup> de Séguiran, l'origine des trames où elle tomba et la cause des événements que j'aurai à vous rapporter ainsi que me les conta en leur détail M. de Larcefigue. Mais pour les comprendre revenons à cette scène du bosquet.

Donc, lorsque, après avoir satisfait en pleine nature au désir naturel de son mari, ainsi que, comme je l'ai dit, il lui était arrivé plus d'une fois de le faire, M<sup>me</sup> de Séguiran se mit en devoir de regagner le château, côte à côte avec M. de Ségui-

ran, qui, tout orgueilleux de cette passade rustique, avait repris la dignité ordinaire de son maintien, elle se sentit saisie d'un trouble étrange. Certes, c'était bien M. de Séguiran qui marchait à son côté et qui, dans la solitude du bosquet, l'avait tenue dans ses bras et lui avait imposé son désir, mais il lui semblait, à elle, n'être pas tout à fait la même que d'ordinaire. Elle avait ressenti dans sa chair une nouveauté qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer. Certes, elle revoyait bien l'abandon de corps où elle s'était laissée aller avec la docile complaisance qui lui était habituelle, mais il s'y mêlait une singularité imprévue qui la déconcertait profondément. N'eût-elle pas été heureuse, à ce moment, que M. de Séguiran fût un autre qu'il n'était ? Si un autre visage se fût penché sur le sien, si d'autres bras l'eussent saisie, eût-elle détourné ses regards, eût-elle refusé leur étreinte ? Tout au fond d'elle-même n'eût-elle pas souhaité ce change ? Que le Berger de marbre fût descendu de son socle et l'eût caressée de ses mains habiles, avec quel contentement de tout son corps se fût-elle abandonnée à lui !

Ce fut sur cette pensée que M<sup>me</sup> de Séguiran rentra au château après l'aventure du bosquet et, dès lors, elle la creusa en continuelles réflexions qui l'occupaient tout le jour et la tenaient éveillée bien avant dans la nuit, où parfois elle se relevait pour y mieux songer. Mais, à force de la méditer, son trouble s'en augmentait. De plus en plus, il



lui apparaissait qu'un grand événement venait de s'opérer en elle. Pour la première fois il lui était venu à l'esprit que l'on pouvait prendre plaisir aux caresses d'un homme qui ne fût pas un mari, et ce qui alarmait le plus M<sup>me</sup> de Séguiran de cette découverte, c'était que la surprise qu'elle en éprouvait ne lui causât aucune révolte.

Que l'instinct du péché fût en elle, n'était-ce point là un effet de notre nature, et il n'y avait là rien d'exceptionnel ! M<sup>me</sup> de Séguiran eût été assez armée contre lui pour ne point craindre de succomber à ses appels. On peut vivre en sa compagnie et en sentir la poussée au plus intérieur de soi, sans lui céder. N'est-ce pas là notre condition à tous ? Le péché rôde autour de nous, nous environne, nous circonvient, et il est bien rare qu'il ne finisse par entrer en nous et d'autant plus aisément qu'il y compte d'obscures intelligences et qu'il y existe à un état originel et antérieur à l'instant où il manifeste sa présence. Mais que ses entreprises sournoises ou brusques ne nous dressent pas contre lui d'un sursaut de résistance, voilà qui est singulier et qui nous doit avertir de nous-mêmes ! Et ce dernier cas était celui de M<sup>me</sup> de Séguiran, où elle n'était pas loin de voir l'effet de quelque sortilège inexplicable ou de quelque dangereux maléfice.

Pourtant, avant d'en venir à cette croyance, M<sup>me</sup> de Séguiran s'obstinait à chercher en elle-même

la raison de la facilité avec laquelle elle avait accueilli l'image lascive qui lui avait révélé soudainement une disposition qu'elle ne se soupçonnait pas d'avoir. Pouvait-elle en découvrir une sorte de pressentiment au goût qu'elle s'était toujours senti pour les études de la religion, comme si elle eût voulu, d'avance, recourir à la barrière qu'elles mettent en nous par les devoirs qu'elles commandent ? Était-ce donc pour se mieux prémunir contre les entraînements de sa chair et de son sang qu'elle s'était convertie à une foi dont les pratiques multipliées laissent à nos instincts charnels le moins possible de liberté ? Et ces mêmes raisons ne l'avaient-elles point fait se résoudre à un mariage où l'amour n'était pour rien et où elle n'avait cherché qu'une sécurité qu'elle avait cru devoir y être complète ? En acceptant pour époux M. de Séguiran, et sachant exactement ce qu'il attendait d'elle, n'avait-elle pas voulu réduire l'œuvre de chair à ce qu'il faut qu'elle soit pour être conforme au vœu de la nature ? Une fois mariée, n'avait-elle pas vécu dans une sage retraite, évitant de se mêler aux compagnies dissolues et aux sociétés galantes, et soumise aux seuls désirs de M. de Séguiran ? Mais à quoi avaient servi ces précautions ? Malgré elle, le péché l'approchait aujourd'hui, certes encore sournois et hypocrite, mais comme pour montrer qu'il ne renoncerait pas à la posséder en maître l'heure venue !

Bien qu'elle eût, au fond d'elle-même, le sentiment de n'avoir aucunement aidé à l'alerte qu'elle subissait, M<sup>me</sup> de Séguiran n'était pas sans s'adresser certains reproches, parmi lesquels celui d'avoir cédé aux instances de M. de Séguiran au sujet de la table. Quoique des motifs de santé eussent justifié sa conduite à cet égard, elle ne s'y était pas, néanmoins, laissée aller sans imprudence. Ces viandes trop délicates, ces épices trop vives auxquelles elle avait consenti à goûter, d'abord avec précaution, peu à peu avec gourmandise et immodérément, n'avaient-elles pas contribué à accroître la violence de son sang et la force de sa chair ? Et pourquoi, aussi, avait-elle parfois prêté l'oreille à cette rumeur d'amour qui lui venait de la ville proche ? Pourquoi avait-elle écouté les récits que lui faisait M. de Séguiran des intrigues galantes et des exploits amoureux dont la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran délectait sa curiosité et qu'elle narrait par le menu à son fils, quand celui-ci la venait visiter ? Pourquoi s'était-elle parfois diverti des aventures d'une M<sup>me</sup> de Listomas ou d'une M<sup>me</sup> de Bréganson, des débauches d'une M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade, pourquoi s'était-elle amusée des grosses facéties de M. le Marquis de Tourves et avait-elle souri des bons tours de M. de la Péjaudie qui, aux péchés de la chair, ajoutait ceux de l'esprit et assaisonnait sa paillardise de son impiété ; de même que M. le Chevalier de Maumoron, dont les scandaleuses his-

toires parvenaient jusqu'à ses oreilles, dédaignait la loi de Dieu et offensait l'ordre de la nature avec ce jeune Palamède d'Escandot... Certes oui, pécheurs tous, et adonnés aux pires excès, mais de quel droit leur eût-elle été sévère ? Ne découvrait-elle pas soudain en elle-même ce même instinct qui pousse à demander au corps les plaisirs qu'il peut donner ? Pécheurs tous en leurs débordements et leurs vices, mais n'était-elle pas pécheresse aussi, puisqu'elle sentait, vivant en ses veines et en son sang, embusqué aux détours de sa pensée, aux aguets dans sa chair, ce même péché qui la guettait et dont la figure lui était apparue sous les traits de ce Berger nu et musclé, qui, du haut de son socle, l'avait considérée narquoisement, tandis qu'entre les bras de M. de Séguiran elle imaginait coupablement une autre étreinte ?...

Les réflexions anxieuses et moroses auxquelles elle se livrait et sur lesquelles elle revenait sans cesse produisirent chez M<sup>me</sup> de Séguiran un singulier état de mélancolie. Bientôt les belles couleurs de son visage pâlirent et la plénitude de ses formes s'altéra. Ce changement ne laissa pas d'inquiéter M. de Séguiran, surtout quand il vit sa femme se refuser à continuer le régime que lui avait prescrit M. Dagrenais et dont elle avait obtenu de si bons effets. Mais ni les instances, ni les prières ne pouvaient rien sur la répugnance que témoignait M<sup>me</sup> de Séguiran pour la nourriture, même la plus délicate

et la plus légère, et que M. de Séguiran aurait bien voulu attribuer à ce qui l'eût comblé de joie. Mais il lui fallait renoncer à cet espoir : M<sup>me</sup> de Séguiran dépérissait par elle-même sans qu'aucune cause apparente expliquât le changement qui se produisait en elle et qu'elle constatait chaque jour à son miroir. Chaque jour, elle y contemplait longuement non seulement son visage, mais son corps tout entier. Elle en étudiait l'aspect, non pour en admirer la beauté, mais pour en prendre le dégoût et s'en bien inculquer le mépris. Elle s'exerçait à ne plus voir en lui qu'un vase d'impureté et un outil de concupiscence, et elle le détestait de toutes les forces de sa vertu.

Dans le désordre d'esprit où elle se trouvait et dont elle n'était plus maîtresse, des pensées singulières la traversaient, comme celle d'être en proie à quelque maléfice et à quelque sortilège. D'autres fois, elle se croyait aux prises avec un jeu de son imagination et duped'une misérable illusion. Existait-il véritablement tant de différence entre une étreinte et une autre et en est-il donc qui procurent des joies si particulières qu'elles valent d'y compromettre le salut de son âme ? L'acte d'amour n'est-il pas toujours son pareil et devons-nous en attendre davantage que ce qui le constitue, c'est-à-dire un plaisir commun à tous ceux qui l'accomplissent ?

Si troublée que fût M<sup>me</sup> de Séguiran, elle n'en

perdait pas néanmoins le pouvoir de raisonner et son raisonnement l'amenait parfois à des conclusions qui, sans qu'elles l'arrêtassent, ne l'en occupaient pas moins un instant. Le plus sûr moyen de dissiper cette illusion qui la tourmentait ne serait-il donc pas d'en faire comparaison avec la réalité ? La chance de retrouver la paix du corps et de la chair ne méritait-elle pas qu'on les abandonnât à l'épreuve de leur désir ? Qui sait si le péché ne porte pas sa propre mort en son accomplissement, comme l'abcès se dégorge de son pus quand on en a brisé l'enveloppe ? Toute tentation n'est-elle pas une vapeur dont les fantômes ne résistent pas au regard qui les fixe, et qu'en demeure-t-il, quand on les a considérés en leur aérienne vanité ?

Mais, sur cette pente, M<sup>me</sup> de Séguiran se trouvait brusquement arrêtée par sa sincère piété et sa sincère crainte de Dieu, et eût-elle passé outre, elle ne parvenait pas à se reconnaître le droit, pour son intérêt personnel, d'entraîner au mal celui qu'elle choisirait pour être l'instrument par lequel elle mettrait fin à son tourment et s'en éclairerait la nature. En faisant partager son péché, elle le redoublait, car si, de sa faute, elle pouvait faire pénitence et la racheter, rien ne pouvait l'assurer que, de la sienne, celui qui l'aurait commise avec elle en concevrait du repentir. Ainsi l'homme qu'elle aurait serré dans ses bras et qui lui aurait peut-être appris le néant de son illusion, elle l'ex-

poserait lâchement à la damnation éternelle et l'y laisserait tomber seul, à moins qu'il ne l'y entraînat avec lui. Et cette image était si vive et si forte que M<sup>me</sup> de Séguiran en frémissait d'épouvante, car elle avait gardé, de sa jeunesse huguenote, des visions de Bible qui lui revenaient en anathèmes flamboyants. Tantôt elle se voyait roulant à l'abîme, enlacée au complice de son péché; tantôt, demeurée sur le bord, elle l'apercevait entouré de flammes dont le reflet empourprait ses joues brûlantes sous leur pâleur et, de jour en jour, plus amaigries.



Depuis le mariage de son frère avec M<sup>lle</sup> d'Amigné ou, plus exactement, depuis la mort de la première M<sup>me</sup> de Séguiran, M. le Chevalier de Mau-moron n'avait pas daigné reparaitre à Aix où sa mère le conviait, en vain, chaque année, la campagne de mer finie et les galères rentrées au port pour désarmer. On sait, en effet, qu'à la fin d'octobre, l'escadre des galères vient hiverner à Marseille ou Toulon, pour n'en repartir, quand il y a lieu, qu'au printemps. Les galères, une fois désarmées, la chiourme reste à bord, ainsi que les comites et les argousins chargés de la surveiller, mais les officiers qui la commandent en profitent pour se rendre chez eux, vaquer à leurs affaires, à moins

qu'ils ne préférèrent prendre logis en ville et y mener une vie de loisir. C'était à ce dernier parti que s'était rangé M. le Chevalier de Maumoron, prétextant que le climat d'Aix ne lui convenait pas. En vain, la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran le pressait de venir la voir, alléguant son âge avancé, le Chevalier répondait qu'avec une santé comme elle en avait une elle vivrait jusqu'à cent ans et qu'il avait bien le temps de revenir auprès d'elle, quand il ne serait plus capable de coucher sous le pavillon et de continuer la vie de mer.

Mais si la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran voyait plus que rarement son fils le Chevalier, elle n'était pas sans entendre parler de lui, car l'existence qu'il menait en son logis de Marseille avait des échos jusqu'à Aix. On en rapportait des traits qui faisaient de M. le Chevalier de Maumoron un personnage assez peu recommandable. On jouait gros jeu chez M. de Maumoron et on disait que les pontes n'en sortaient pas toujours satisfaits et convaincus de l'honnêteté de la partie. Il en résultait des rixes et des algarades qui faisaient un bruit fâcheux et ne valaient rien pour la réputation de M. de Maumoron, non moins que les façons de M. Palamède d'Escandot, l'inséparable, sur mer comme sur terre, de M. le Chevalier, et l'on allait même jusqu'à prétendre que l'un et l'autre vogueraient sûrement de conserve aux Enfers, où ne manqueraient pas de les conduire leurs débauches et leur bougrerie.



Ces propos, qu'ils n'ignoraient pas entièrement, faisaient rire M. de Maumoron et minauder M. Palamède d'Escandot, qui, tout en regardant au miroir sa jolie figure de demoiselle, lançait des œillades à droite et à gauche, ce qui incitait fort la jalousie de M. de Maumoron. M. le Chevalier, en effet, n'avait d'yeux que pour M. Palamède, qui en profitait pour obtenir de M. de Maumoron de nouvelles bagues pour ses doigts, de nouveaux habits pour son corps et les parfums et fards les plus délicats dont il était friand. Ces dépenses exigeaient, malgré les ressources du jeu, d'assez pressants appels d'argent que M. de Maumoron adressait à sa mère et à son frère et par lesquels il se rappelait, de temps à autre, à leur souvenir. Il faut dire pourtant que M. le Chevalier de Maumoron employait aussi un autre moyen à ne se pas faire oublier. M. de Maumoron était un excellent officier, des plus braves et des plus habiles, et il n'était guère d'occasions où sa galère ne fit merveille et où il ne se conduisît brillamment. Le jeune Palamède d'Escandot l'imitait sur ce point et se montrait en toute circonstance hardiment courageux, si bien que leur mauvais renom, à l'un et à l'autre, se doublait d'une estime qui faisait, quoi qu'on en eût, parler d'eux avantageusement. Aucune entreprise et aucun combat n'avaient lieu qu'ils ne s'y fissent remarquer par leur valeur et leur témérité.

Ce fut ainsi que l'on apprit un beau jour que M. le Chevalier de Maumoron venait d'être assez gravement blessé dans une rencontre de mer, à la hauteur des Iles Stromboli, où il s'était comporté selon son habitude. Malgré sa blessure, M. de Maumoron n'avait pas voulu quitter le commandement de sa galère qui le ramènerait à Marseille où toute l'escadre était attendue dans les derniers jours d'octobre. Cette nouvelle était parvenue à M. de Séguiran, juste comme il cherchait quelle distraction il pourrait trouver pour tirer M<sup>me</sup> de Séguiran de l'état de mélancolie où elle se laissait aller de plus en plus et dont il commençait à concevoir quelque inquiétude. Ce qui l'augmentait encore était la nouvelle façon d'être avec lui de M<sup>me</sup> de Séguiran, non qu'elle se refusât à ses désirs, mais elle en montrait une sorte d'appréhension où elle en semblait redouter l'approche et les effets. Souvent, elle cherchait des prétextes à s'y dérober, les demandant à sa santé ou à quelque autre raison. Or, M. de Séguiran n'était pas sans s'étonner de cet éloignement de chair que lui témoignait M<sup>me</sup> de Séguiran et il préférait l'attribuer à toute autre cause qu'à celles qui séparent, d'ordinaire, les femmes du commerce de leurs époux, c'est-à-dire à une certaine lassitude où elles en viennent parfois de la monotonie de leurs assiduités. M. de Séguiran ne voulait pas penser que les siennes fussent importunes, car elles avaient un but sur lequel M<sup>me</sup> de

Séguiran et lui s'étaient, dès longtemps, accordés.

Néanmoins, M. de Séguiran ne fut pas fâché du stratagème de cette blessure de son frère Maumoron pour y trouver l'occasion d'arracher M<sup>me</sup> de Séguiran aux humeurs mélancoliques où elle se consumait. Aussi lui proposa-t-il qu'ils se rendissent à Marseille pour le retour des galères, au-devant de M. le Chevalier de Maumoron, afin de s'assurer de son état et de veiller aux soins que réclamerait sa blessure, ce que ne pouvait faire la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran, retenue en son fauteuil par la goutte. M<sup>me</sup> de Séguiran n'opposa pas d'obstacle à ce projet et elle l'accepta avec cette même indifférence qu'elle montrait à présent pour toutes choses, comme si rien en ce monde n'eût valu un regard de ses beaux yeux qu'elle tenait maintenant presque constamment baissés, à croire qu'ils craignaient toujours la rencontre de quelque spectacle capable de les offusquer. Mais M. de Séguiran pensait que celui des galères rentrant au port les lui ferait bien lever. Sur quoi, le voyage de Marseille fut donc décidé et M. de Séguiran se mit en devoir de tout préparer pour le rendre facile et agréable. M. le Marquis de Tourves, qui possédait une maison à Marseille, la mit à la disposition de M. et de M<sup>me</sup> de Séguiran pour qu'ils y attendissent commodément l'instant où les galères viendraient.

Ce fut dans la matinée du vingtième jour d'octo-

bre que l'on vint annoncer à M. et à M<sup>me</sup> de Séguiran que l'escadre était signalée en haute mer et qu'elle entrerait vraisemblablement au port sur la fin de l'après-midi. La journée promettait d'être belle, et, sur les deux heures, quand M. et M<sup>me</sup> de Séguiran montèrent en carrosse pour se rendre à la Darse, le soleil brillait dans tout son éclat. La ville avait pris déjà un air de fête et, par toutes les rues, le populaire se dirigeait vers le port, si bien que le carrosse avait peine à fendre la foule. M. de Séguiran en admirait la belle humeur et la gaieté et s'étonnait de la diversité qu'elle offrait à la vue, car elle se composait de gens de toutes sortes, bourgeois et artisans, pêcheurs et matelots, vendeurs de fruits et de fleurs, mendiants et coupeurs de bourses, sans compter les Levantins habillés à la turque. Tout ce monde bariolé se pressait, se bousculait dans un bruit de pas et de voix, une odeur d'épices et de marée, avec des lazzis, des rires et des cris. Plus on avançait vers le quai, plus la presse était grande. On se poussait et on s'écrasait afin de gagner les premières places. Des marchands en plein vent y avaient dressé leurs éventaires et y débitaient denrées et pacotilles. On y vendait à boire et à manger. On offrait du vin de la Malgue, des pastèques, des coquillages. Des mendiants y étalaient leurs plaies et y tendaient leurs sébiles. Des faiseurs de tours et des joueurs de gobelet y exerçaient leur industrie et proposaient

leurs drogues et leurs amulettes. Un oiseleur tenait en des cages plusieurs sortes d'oiseaux étrangers aux couleurs singulières et, sur des bâtons, des perroquets multicolores rangés à la file et comme à la parade. Un Levantin à longue barbe faisait gambader devant lui une troupe de singes aux culs pelés que taquinaient des polissons déguenillés et dont les culottes montraient les fesses par les trous de l'étoffe. Parfois une bousculade se produisait aux tentatives de quelque tiretaine. Il y avait des coups échangés ; des injures se croisaient. Parfois un cortège apparaissait : quelque confrérie avec ses bannières et ses emblèmes. On attendait le corps de ville qui devait venir complimenter M. le Duc de Verdonne qui commandait l'escadre et lui souhaiter la bienvenue.

Cependant le carrosse de M. et de M<sup>me</sup> de Séguiran s'était fait faire place non sans peine et s'était rangé à l'endroit le plus favorable pour qu'ils ne perdissent rien du spectacle. Les glaces des portières baissées, M. et M<sup>me</sup> de Séguiran admiraient le tableau qui se présentait à leur vue. Bordé des maisons qui le longent et qu'animait, aux fenêtres, un nombre incroyable de curieux, le Port se développait dans toute son étendue, fermé par les murs et la Tour du Fort Saint-Jean. A l'amarre ou à l'ancre, quantité de navires le remplissaient, si bien qu'à certains endroits on ne voyait pas l'eau, ailleurs sillonnée de barques et de chaloupes. Tout

cela formait un enchevêtrement de coques peintes à couleurs vives, de proues et de poupes chargées de figures et d'emblèmes, de mâts, de vergues, d'antennes, de cordages, de pavillons et de banneroles qu'agitait un vent léger. De minute en minute, la foule grossissait ; à mesure que le temps passait, elle se faisait plus turbulente, échauffée par ses propres cris. Ils redoublaient lorsque quelque imprudent, pour s'être trop approché du bord, tombait à l'eau. On l'en retirait ruisselant. Ces intermèdes calmaient l'impatience de l'attente que M. et M<sup>me</sup> de Séguiran commençaient à trouver longue, quand, soudain, M. de Séguiran ayant tiré sa montre et constaté qu'elle marquait plus de trois heures, un coup de canon retentit, suivi d'une grande acclamation et du branle de toutes les cloches. Alors, au tumulte succéda un grand silence. Tous les regards se tournèrent vers la passe par où le port ouvre sur la haute mer. Les galères approchaient.

La première qui se présenta fut *la Réale*, que montait M. le Duc de Verdonne et qui arborait au grand mât le pavillon carré. Elle a, comme l'on sait, vingt-six bancs à sept rameurs. Sa carène est blanche. Son carrosse de poupe, fait en berceau, est couvert d'un tendelet de damas, soutenu par quatre flèches dorées. Ses rameurs portent la casaque et le bonnet bleus, au lieu du rouge qui est l'ordinaire. Lorsqu'elle fut à l'entrée du port,

elle laissa brusquement tomber ses voiles, en même temps que le sifflet des comites, qui dirigeaient la manœuvre, perçait les oreilles. Puis aussitôt la voileure à bas, les rames se mirent à frapper l'eau d'un mouvement égal. A chaque palade, la galère avançait. Bientôt on distingua aisément le canon de rambade et les argousins en veste brune, qui se tenaient debout sur la coursie, tandis que *la Patronne*, qui suivait de près *la Réale*, imitait sa manœuvre que répétèrent tour à tour les autres galères sensiles ou ordinaires, au nombre de sept : *la Victoire*, *la Dauphine*, *la Force*, *la Couronne*, *la Fortune*, *la Renommée* et *la Vaillante*, qui venait la dernière et que commandait M. le Chevalier de Maumoron. Toutes voguaient lentement, au bruit des acclamations, des cloches et du canon.

Ce fut dans cet accueil que *la Réale*, ayant couru sur son erre, vint se ranger à la place qui lui était assignée et que chacune des autres galères en fit autant, après avoir conillé leurs rames, c'est-à-dire les avoir rentrées de telle sorte que chacune, passée par son estrope, restât posée horizontalement sur l'apostis, ce qui faisait honneur à l'habileté des officiers et à la docilité de la chiourme. Cela fait, on jeta les passerelles. M. le duc de Verdonne foula la sienne fièrement. Il avait conservé son costume de combat et portait un chapeau à plumes, garni de fer, un haut-de-chausses en buffle

et des bottes. A ce moment les acclamations redoublèrent, si bien qu'il ne dut pas entendre grand' chose de la harangue que lui adressa le maire entouré de tout le corps de ville. Néanmoins, il y répondit de bonne grâce par quelques mots. M. de Séguiran le vit passer auprès de son carrosse pour gagner celui qui l'attendait. Cependant, M. de Séguiran était descendu et s'inquiétait de reconnaître la galère de M. de Maumoron et il demanda à l'un des officiers qui venaient de débarquer qu'il la lui voulût bien désigner. C'était celle qui paraissait avoir souffert les plus sérieuses avaries. Son grand mât était étayé à mi-hauteur et elle avait perdu son mât de trinquet. Comme M. de Séguiran s'approchait, il aperçut sur l'espale M. Palamède d'Escandot, qui, l'ayant reconnu, lui faisait des signes. M. de Séguiran n'avait pas le pied marin, aussi eut-il quelque peine à franchir la passerelle. Il y parvint avec l'aide de M. Palamède d'Escandot, venu à sa rencontre, et qui le conduisit incontinent auprès de M. le Chevalier de Maumoron.

M. de Maumoron était étendu sous le berceau de poupe, car la blessure qu'il avait reçue à la cuisse s'était fort aggravée faute de soins et il avait grand besoin d'être mis entre les mains d'un chirurgien habile, s'il ne voulait pas demeurer boiteux toute sa vie et même s'exposer à de pires inconvénients. La présence de M. de Séguiran parut lui causer plus de surprise que de contente-



ment ; néanmoins il consentit, sans trop de peine, à se laisser conduire à la maison de M. le Marquis de Tourves où tout était préparé pour le recevoir jusqu'à ce qu'il fût assez guéri de son mal pour venir s'en rétablir complètement soit à Aix, chez sa mère, soit à Carmeyrane, chez son frère. Il demeurerait bien entendu que l'inséparable M. Palamède d'Escandot serait du voyage. Cela convenu, M. de Maumoron ne demanda pas mieux qu'on le portât au carrosse où l'attendait M<sup>me</sup> de Séguiran.

Elle considérait avec mélancolie les galères rangées au quai et dont les hautes poupes s'ornaient de sculptures et de lanternes dorées et elle songeait avec compassion à ces misérables galériens qui en faisaient mouvoir les rames à la fatigue de leurs corps. Elle revoyait leur chaîne lamentable, rencontrée par un jour glacé d'hiver, sur la route de Lyon. Peut-être, quelques-uns de ces malheureux étaient-ils là, enchaînés au banc où elle les avait sus destinés ? Leur peau s'était tannée au vent de la mer et cuite au soleil du ciel. Ils avaient peiné à la tâche, gémi de soif et de faim, crié sous le nerf de bœuf des argousins et des comites, subi les tourments de la servitude dont rien ne les délivrerait jamais que la mort, et encore cette délivrance ne serait que le passage à d'autres tourments, ceux-là éternels, car leurs chaînes ne fondraient qu'aux feux de l'enfer dont ils portaient déjà sur eux la flamme par le rouge de leurs ca-

saques et de leurs bonnets. Et, à cette idée des peines éternelles qui attendent les pécheurs, M<sup>me</sup> de Séguiran se sentait prise d'une cruelle épouvante et d'une inexprimable angoisse.

L'arrivée de M. le Chevalier de Maumoron, porté à bras, la délivra de ces pensées. On eut quelque peine à le hisser dans le carrosse où M. de Séguiran et M. Palamède d'Escandot prirent place également, mais, une fois installé auprès de M<sup>me</sup> de Séguiran, M. de Maumoron reprit assez vite une sorte de bonne humeur et adressa force compliments à sa belle-sœur sur sa beauté. A ces paroles, M. Palamède d'Escandot acquiesçait, lançant à M<sup>me</sup> de Séguiran des œillades détournées qui n'échappaient pas à M. de Maumoron, lequel se promit bien, s'il allait jamais finir sa convalescence chez son frère, de faire bonne garde sur sa belle-sœur et de ne pas laisser s'émanciper aux femmes son Palamède qui y semblait, le gaillard, assez inopinément disposé. Or M. de Maumoron ne l'entendait pas de cette oreille et prétendait bien conserver pour lui les faveurs de son giton.

Un matin que M. le Marquis de Tourves était en train de se faire la barbe et d'accommoder sa perruque, il fut soudain distrait de son occupation par un événement insolite. Tout d'abord, il se crut le jouet d'une illusion de l'ouïe et il se fourra le doigt dans l'oreille pour s'éclaircir le tympan. Puis une expression d'étonnement se répandit sur sa large figure en même temps qu'il se levait de son fauteuil et demeurait debout dans une attitude de profonde attention. Décidément, il ne se trompait point. Le son d'une flûte parvenait jusqu'à lui et M. de Tourves y croyait reconnaître un air qui lui était familier et qui semblait provenir de l'appartement qu'avait habité M. de la Péjaudie. Or, cet appartement était fermé depuis le départ de la Péjaudie à la suite de la Bohémienne, M. de la Péjaudie en ayant emporté la clé avec lui. Cependant, il n'y avait pas à s'y méprendre, quelqu'un jouait de la flûte chez M. de la Péjaudie. Si l'événement se fût produit de nuit, M. de Tourves, qui était assez superstitieux, eût cru volontiers que le fantôme musicien de M. de la Péjaudie fût venu

hanter sa chambre et que son ombre y donnait concert, mais les fantômes ne se manifestent guère une fois l'aube venue, ce qui fit que M. de Tourves, s'étant résolu à avoir par lui-même le cœur net de cette affaire, se précipita sur l'escalier et fut bientôt à la porte de l'appartement magique. La flûte invisible y résonnait si mélodieusement que M. de Tourves en resta, un instant, dans le ravissement, puis, d'un coup d'épaule, ayant poussé le battant, il en demeura, sur le seuil, stupéfait de ce qu'il voyait.

M. de la Péjaudie, en habit du matin, se tenait sagement assis sur une chaise devant un pupitre à musique. A la vue de M. de Tourves, il ôta la flûte de ses lèvres et lui adressa un signe de bienvenue, tandis que M. de Tourves, la perruque de travers et la barbe à moitié faite, agitait ses bras sans pouvoir parler. Quand il le put, ce fut avec le torrent de paroles qui lui était habituel. « Pardieu, ce la Péjaudie en faisait de belles, à disparaître sans prévenir et à reparaître sans crier gare ! Comment diable avait-il pu ainsi pénétrer nuitamment dans l'hôtel, dont toutes les portes étaient exactement fermées ? Cette Bohémienne qu'il avait suivie lui avait-elle doané quelque sortilège qui lui permettait de négliger les serrures et de traverser les murailles ? Enfin, il était de retour et c'était là l'essentiel, et qu'il n'eût rien perdu de son talent sur la flûte ! »

M. de la Péjaudie avait écouté le plus tranquillement du monde l'apostrophe de M. de Tourves et subi ses accolades, mais ce fut du ton le plus froid et le plus naïf qu'il lui répondit que lui, la Péjaudie, ne comprenait rien à toute cette histoire de Bohémienne, qu'elle n'était qu'une vaine imagination et ne reposait sur aucun fondement ; que, certainement, la veille, il avait assisté au départ des Bohémiens, mais qu'ensuite il était rentré à l'hôtel de Tourves et n'en était plus ressorti de la journée ; qu'après une légère collation, il s'était couché et qu'ayant parfaitement dormi toute la nuit, il venait de se réveiller, ce matin, tout dispos ; enfin que M. de Tourves avait rêvé toutes ces chimères d'absence et qu'il ferait bien de n'en rien dire s'il ne voulait pas qu'on lui crût l'esprit dérangé. Que quant à lui, la Péjaudie, il ne démorderait pas d'un mot là-dessus et qu'il en donnerait le démenti à quiconque alléguerait le contraire !

Cette belle réponse fut débitée avec tant de fermeté que M. de Tourves en fut suffoqué et abasourdi, ne sachant trop s'il devait s'en fâcher ou en rire, mais il en conclut, à tout le moins, que M. de la Péjaudie montrait par elle son désir que l'on ne lui parlât pas de son escapade et qu'on la tint poliment pour non avenue. Néanmoins, M. le Marquis de Tourves, qui était fort bavard et ne savait guère rien retenir, ne put s'empêcher de colporter cette nouvelle facétie de M. de la Péjaudie.

die, en même temps qu'il annonçait son retour, en quoi il eut tort, car M. de la Péjaudie avait des ennemis et qui en tirèrent parti contre lui. M. de Larcefigue en fut témoin et me l'a conté parmi tant d'autres particularités que je tiens de lui sur cette aventure singulière, que j'aurais mise en doute sur plus d'un point, s'il ne s'en était porté garant. M. de Larcefigue donc entendit répéter en vingt endroits qu'il résultait clairement des dires de M. de la Péjaudie que celui-ci avait été enlevé par une Diablesse de Bohême, avec laquelle il avait dû aller au Sabbat, comme les Bohémiennes en ont coutume, et s'y livrer à toutes les turpitudes démoniaques qu'on y pratique, mais que cette fille d'Enfer, par le moyen de quelque philtre et sortilège, lui avait fait perdre le souvenir de leurs déportements coupables, afin qu'il ne les pût dénoncer et s'en repentir et qu'il en fût irrémédiablement damné. Aussi était-ce peut-être de bonne foi qu'il prétendait n'avoir pas quitté son appartement de l'hôtel de Tourves, mais, sincère ou non, ce la Péjaudie n'en était pas moins pour cela de dangereuse compagnie et fréquentation, car il portait en lui le venin d'un horrible péché dont il pouvait communiquer, à son insu, la contagion, et il était marqué au front de la griffe de Satan. D'ailleurs, ajoutait-on encore, M. de la Péjaudie eût-il gardé mémoire de sa diabolique aventure, il y eût eu peu de chances qu'il songeât jamais à s'en faire

absoudre, étant par principes libertin, athée et impie déterminé, et peu soucieux du jugement de Dieu. M. de la Péjaudie avait, dès longtemps, pris son parti d'être damné, et, sans manquer à ce que l'on doit à son prochain et attendre de la miséricorde divine, n'était-il pas loisible de le considérer d'ores et déjà comme tel?

Il était naturel que la plus ardente à déblatérer contre M. de la Péjaudie fût M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade. Elle n'y manqua point et se répandit en invectives. Quand elle rencontrait M. de la Péjaudie elle faisait le signe de la croix et se bouchait les narines pour fuir l'odeur de soufre, qu'à son dire il exhalait. Ces simagrées amusaient M. de la Péjaudie, assez peu sensible à ce qui se chuchotait derrière son dos. Il lui suffisait qu'on lui fît bonne mine en apparence et il s'inquiétait médiocrement du reste, surtout si ces figures favorables étaient figures de femmes. Or, M. de la Péjaudie s'apercevait que, depuis son retour de Bohême, sa faveur n'avait pas baissé. La vieille M<sup>me</sup> de Séguiran l'appelait toujours son petit la Péjaudie, et plus d'une dame n'eût pas été fâchée de savoir sur l'oreiller si les charmes secrets des filles de Bohême étaient préférables aux leurs. Mais M. de la Péjaudie, contre son habitude, ne se pressait pas de choisir entre elles et semblait assez indifférent à leurs mines, d'où M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade d'en conclure charitablement que le Diable, à qui il s'était

voué sous les espèces d'une Diabliesse au teint basané, l'avait frappé d'un enchantement néfaste où il avait perdu tout pouvoir de virilité. Elle déclarait que cet accident arrive fréquemment à ceux qui ont commerce avec les suppôts de Satan. Elle l'avait appris jadis d'un père cordelier fort expert en ces matières, vu qu'il avait jugé, condamné, exorcisé et fait brûler en son temps plus de vingt sorcières et sorciers. Et, selon M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade, le même sort attendait M. de la Péjaudie, ce dont elle se réjouissait grandement, fort curieuse, d'avance, de la figure qu'il ferait parmi les braises et les tisons.

Ces propos et maints autres, dont M. de la Péjaudie ne voyait pas les inconvénients et même le danger, ne furent pas, malgré la retraite où ils vivaient à Carmeyrane, sans parvenir aux oreilles de M. et de M<sup>me</sup> de Séguiran. Celui-ci ne fit que s'en amuser. La faveur, toujours aussi marquée, dont sa mère honorait M. de la Péjaudie, le protégeait à ses yeux et il conservait pour lui un certain goût, non que bien des choses ne le choquassent en ce garçon, notamment son impiété incorrigible et le dérèglement de ses mœurs, mais M. de Séguiran se souvenait avec plaisir de ce voyage de Paris, à la recherche de M<sup>lle</sup> d'Ambigné, où M. de la Péjaudie s'était montré si agréable compagnon, de même qu'il lui savait gré, une fois M<sup>lle</sup> d'Ambigné devenue M<sup>me</sup> de Séguiran, qu'il



n'eût pas essayé de resserrer la liaison à laquelle il eût pu se croire droit avec eux. M. de la Péjaudie avait compris de lui-même que ses façons d'être n'étaient point de celles dont on se pût accommoder à Carmeyrane et s'était tenu vis-à-vis des nouveaux époux dans une réserve qui ne s'était jamais démentie et dont il avait toujours fait preuve, quand il arrivait que l'on se rencontrât. De plus, M. de la Péjaudie se soutenait auprès de M. de Séguiran par son talent pour la musique. M. de Séguiran était fort sensible à l'harmonie. Sans jouer lui-même d'aucun instrument, il aimait à écouter les gens qui en jouaient et ensuite il fredonnait volontiers les airs qu'il avait entendus et retenus, ce qui le rendait souvent insupportable et tout bourdonnant de refrains.

Cette manie de couplets et de fredons, M. de Séguiran la partageait avec son frère, M. le Chevalier de Maumoron, qui était également très fredonneur d'ariettes et de chansons. Il est vrai que celles qu'il préférait étaient communément abominables par les paroles qu'il y ajoutait et à l'obscénité desquelles il se délectait. Néanmoins, malgré ces préférences, M. de Maumoron n'était pas étranger à des airs plus relevés. Aussi avait-il coutume de se pourvoir sur sa galère d'un petit concert de musiciens qu'il emmenait avec lui dans ses courses marines. Il les habillait de belles couleurs et exigeait, aux jours de bataille, qu'ils se

tinssent sur le tillac jusqu'au moment où les boulets commençaient à ricocher, et alors il s'amusaït extrêmement à les voir se débânder et aller cacher leur peur dans les profondeurs du fougou, ce qui le faisait rire à gorge déployée, l'approche du combat mettant toujours de belle humeur M. le Chevalier de Maumoron.

M. de Séguiran avait donc, comme nous l'avons dit, quelque faiblesse pour M. de la Péjaudie, tellement que, plus M. de la Péjaudie se montrait mauvais sujet, athée et impie incorrigible, plus M. de Séguiran voyait en la réserve que M. de la Péjaudie avait observée à l'égard de lui et de sa femme un hommage rendu à l'un et à l'autre. N'était-ce pas une preuve du respect que l'éclatante vertu de M<sup>me</sup> de Séguiran imposait aux plus hardis et aussi une marque de la considération que leur inspirait son propre mérite? Aussi, M. de Séguiran parlait toujours, en toute occasion, de M. de la Péjaudie, avec un ménagement dont il ne s'était pas départi, même après l'étrange rencontre qu'il avait faite de lui, le jour où il revenait de la pipée avec M<sup>me</sup> de Séguiran et où M. de la Péjaudie leur était apparu, juché sur un chariot de Bohémiens et partant pour l'aventure, aux côtés d'une fille basanée qui portait des pendeloques aux oreilles et, au cou, un collier de sequins d'or.

Depuis cette rencontre à laquelle, sans savoir pourquoi, elle avait plus d'une fois repensé, M<sup>me</sup> de

Séguiran n'avait pas revu M. de la Péjaudie. Tout ce qu'elle en avait su était qu'on l'avait aperçu en divers lieux, toujours en compagnie de cette fille de Bohême. Puis elle apprit également par son mari le retour inopiné de M. de la Péjaudie à l'hôtel de Tourves et la facétie par laquelle il entendait que l'on tint son escapade comme inexistante. Mais M<sup>me</sup> de Séguiran avait attaché peu d'importance à ces propos. Elle était alors trop exclusivement occupée d'elle-même pour prêter beaucoup d'attention aux faits et gestes d'autrui. Le débat de conscience où elle se consumait était de ceux qui nous ramènent le plus constamment et le plus fortement à nous-mêmes et nous employons à en résoudre un pareil toutes nos capacités. Nous sommes tout entiers à notre propre tourment et rien ne nous en peut distraire ni détourner. Nous nous y bornons et nous y resserrons de toute notre misère, et cet effort intérieur nous rend indifférents à tout ce qui n'est pas elle. Or, M<sup>me</sup> de Séguiran, arrivée à ce point d'elle-même, en subissait les effets et rien ne semblait l'intéresser de ce qui se passait alentour, bien qu'elle se prêtât de bonne grâce à ce qu'on exigeait d'elle, mais sans que rien pût suspendre ni interrompre les réflexions continuelles auxquelles elle se livrait sur un état dont elle concevait tout le déplorable et où elle n'apercevait pas d'issue.

Si retirée qu'elle fût en elle-même, M<sup>me</sup> de Ségui-

ran s'efforçait de ne le point trop laisser paraître à l'extérieur, et elle ne négligeait pas de se parer comme à l'ordinaire. M. de Séguiran aimait fort à la voir bien accoutrée et ne lui refusait rien pour qu'elle le fût à merveille. Il éprouvait grand plaisir à ce qu'elle se promenât dans les jardins ou se tînt dans l'appartement, comme si elle y devait rencontrer ou recevoir nombreuse compagnie. Il ne lui marchandait ni les belles étoffes, ni les atours, ni les colifichets, et il lui était agréable, quand il la voyait ainsi, qu'elle le fût pour lui seul et de songer que ces attifements galants ou somptueux cachaient un corps dont il était seul à connaître les plus intimes secrets. Il en prenait une sorte d'orgueil où se ravivait son désir. Il était si persuadé que nul n'oserait jamais lui disputer la possession de tant de charmes qu'il n'éprouvait aucune jalousie à ce que chacun les admirât. Ce n'était donc pas pour éloigner d'elle les gens qui eussent pu tenter de lui vanter ses attraits qu'il avait si soigneusement tenu à l'écart M<sup>me</sup> de Séguiran, mais pour jouir plus à l'aise et plus commodément de sa beauté.

Cette beauté, M<sup>me</sup> de Séguiran continuait donc à en prendre soin, quoiqu'elle la détestât au fond d'elle-même, parce qu'elle la devait à un corps dont elle méprisait la matière périssable, charnelle et voluptueuse. Si elle n'eût écouté que son sentiment, M<sup>me</sup> de Séguiran eût fait subir à ce corps de dures

avaries et de cruelles macérations. Au moins eût-elle cessé de le polir et de l'oindre et l'eût-elle tenu dans un désordre et une ordure qui eussent convenu à sa bassesse. N'était-il donc pas bassement ordurier, ce corps que le péché habitait sournoisement et hantait de ses feux misérables ? Et M<sup>me</sup> de Séguiran se considérait avec horreur à penser qu'elle portait dans sa chair le coupable désir d'une étreinte défendue à quoi avaient hâte de servir ses hanches et ses épaules, ses cuisses et ses bras, son ventre et ses seins, et dont sa bouche attendait le baiser, car rien n'avait pu éteindre en elle cette flamme de luxure qui y était née et qui la brûlait de son ardeur pécheresse.

M. de Larcefigue, qui vit plus d'une fois M<sup>me</sup> de Séguiran à cette époque, m'a conté qu'en ce temps sa beauté subit une transformation singulière et prit un caractère différent de celle qu'on lui avait connue jusqu'alors. Le visage de M<sup>me</sup> de Séguiran avait perdu cette première fleur de jeunesse dont la nature l'avait si gracieusement parée, de même qu'il n'avait pas conservé cette plénitude savoureuse qu'il avait acquise un moment ; il s'y était répandu une expression anxieuse et ravagée dans laquelle il s'était, pour ainsi dire, contracté et durci, mais il n'en était pas moins demeuré complètement beau. La flamme des yeux, qui ne pétillait plus, brûlait d'un feu assombri et concentré ; la bouche avait cessé de sourire en sa gravité in-

quière et il s'y marquait un pli d'amertume et de réflexion. Comme son visage, le corps de M<sup>me</sup> de Séguiran présentait un certain changement. Certes, toujours souple et gracieux en son amaigrissement, malgré la dignité du port et la retenue des gestes, il laissait deviner une sorte de lascivité involontaire que dégageaient certains de ses mouvements.

Ces changements dans la beauté de M<sup>me</sup> de Séguiran, qui n'avaient pas échappé aux regards curieux de M. de Larcefigue, ne furent pas sans frapper vivement M. de la Péjaudie lorsque, de retour de sa frasque de Bohême, il rencontra M<sup>me</sup> de Séguiran chez sa belle-mère, qu'elle était venue voir à Aix. La vieille M<sup>me</sup> de Séguiran y gémissait, dans son fauteuil, des atteintes d'une attaque de goutte. Ce jour-là, elle avait mandé auprès d'elle pour la distraire son petit la Péjaudie et sa flûte. M. de la Péjaudie s'était rendu de bonne grâce à l'invitation et il était assis sagement sur un tabouret, en train de faire chanter de son mieux le bois sonore, quand M<sup>me</sup> de Séguiran parut.

Elle portait une robe richement brodée et passementée dont l'échancrure laissait voir une gorge un peu diminuée, mais toujours parfaite. Ses bras nus étaient chargés d'anneaux, et de lourdes pendeloques scintillaient à ses oreilles ; mais ce qui attira encore davantage l'attention de M. de la Péjaudie, ce fut le visage même de M<sup>me</sup> de

Séguiran. Ce n'était plus ce visage de mariée qu'il avait vu à Paris à M<sup>lle</sup> Madeleine d'Ambigné, et dont il conservait un souvenir assez dédaigneux, ni celui qu'elle lui avait montré aux diverses circonstances où ils s'étaient rencontrés depuis lors. Maintenant, M<sup>me</sup> de Séguiran était une tout autre personne qui ne méritait plus d'être regardée avec une indifférente négligence ou une respectueuse déférence, mais bien, en tout point, digne d'être considérée avec un intérêt nouveau et même passionné. Aussi, M. de la Péjaudie, dès son entrée, avait-il posé sa flûte en travers sur ses genoux pour contempler plus à l'aise cette merveille inattendue, et cet examen ne le lassait point. M. de la Péjaudie admirait en connaisseur ce pied nerveux, bien pris dans une mule étroite ; il suivait le dessin des jambes et remontait audacieusement à tout le corps, dont il devinait la forme sous la robe. M. de la Péjaudie tirait de cette rêverie des conclusions fort avantageuses à M<sup>me</sup> de Séguiran. M<sup>me</sup> de Séguiran devait avoir le genou poli, les cuisses fermes, le ventre souple, la taille fine et cambrée. Quant aux seins, ce qu'en apercevait M. de la Péjaudie le remplissait de contentement. L'élégance des bras et la petitesse des mains l'encharmaient, mais le visage surtout lui causait un ravissement voluptueux. M. de la Péjaudie en détaillait les traits : le front, les joues, le nez fin et palpitant, la bouche aux belles lèvres, mais plus que tout, les yeux avec leur cerne

et leur regard ardent et concentré. Et M. de la Péjaudie n'en revenait pas de sa surprise. Que s'était-il donc passé en M<sup>me</sup> de Séguiran pour qu'elle fût si peu semblable à elle-même et au souvenir qu'il avait gardé d'elle, mais aussi, plutôt, que se passait-il en lui pour qu'il s'aperçût seulement à présent que M<sup>me</sup> de Séguiran était plus propre que nulle femme à provoquer le désir ? Or, M. de la Péjaudie avait pensé souvent, et c'était une de ses croyances, qu'il y a presque en chaque femme une heure où elle est capable de nous émouvoir et de devenir pour nous le centre du monde. L'heure de M<sup>me</sup> de Séguiran était venue pour lui.

Cette pensée consolait quelque peu M. de la Péjaudie de la mésestime amoureuse où il avait tenu si longtemps M<sup>me</sup> de Séguiran. Il fallait qu'il fût bien étourdi pour ne pas s'être aperçu plus tôt de l'admiration qu'elle méritait ou qu'elle fût véritablement bien différente de ce qu'elle lui avait paru jusqu'alors. En tout cas, le moment était arrivé de réparer le temps perdu. Par les Dieux, il était urgent que cette belle bouche lui rendît ses baisers, que ces yeux le regardassent avec amour, que ces bras souples répondissent à son étreinte, que tout ce corps deviné lui appartînt en sa nudité charnelle ! Et M. de la Péjaudie se félicitait tout bas que, par un heureux hasard, depuis son retour à Aix, il eût différé tout engagement, aussi pourrait-il mettre librement toutes ses facultés d'intrigue au



service de cette nouvelle passion. Rien n'y serait de trop, car M. de la Péjaudie ne se dissimulait pas les difficultés d'une pareille conquête et les obstacles qu'il y rencontrerait, non seulement en M<sup>me</sup> de Séguiran elle-même, mais dans tout ce qui l'entourait. Bast ! un la Péjaudie n'est pas homme à se laisser démonter pour si peu ! M<sup>me</sup> de Séguiran était exactement la maîtresse qu'il lui fallait, et il était bien résolu, foi de la Péjaudie, à la tenir toute nue entre ses bras, si dévote et si irréprochable qu'elle fût, et dût-il, pour parvenir à ses fins, mettre le feu au château de Carmeyrane et emporter la belle à travers les flammes, quitte ensuite à être roué et écartelé comme incendiaire, et quelque désastre lui en pût-il arriver !

Ces soudaines ardeurs agitaient si tumultueusement M. de la Péjaudie que sa flûte en tremblait posée sur ses genoux, et qu'il eût été incapable d'en tirer le moindre son. Aussi faisait-il peu d'attention à ce qui se disait autour de lui. Que lui importaient ces fariboles : que la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran se plaignît amèrement de sa goutte, que M. de Séguiran eût été retenu à Carmeyrane par un refroidissement, que la santé de M. le Chevalier de Maumoron se fût améliorée, que M. Palamède d'Escandot se fût fait faire une perruque filasse, que M<sup>me</sup> de Listomas eût pris pour amant M. de Vardanne et que M<sup>me</sup> de Bréganson eût quitté M. de Tarleris ? Tout cela se passait pour M. de la

Péjaudie dans un monde où il n'avait que faire désormais et dont la seule valable raison d'être avait été de produire ce chef-d'œuvre des cieux qui s'appelait M<sup>me</sup> de Séguiran. Comment, d'ailleurs, y était-elle apparue pour devenir la femme de ce niais de Séguiran, qui ne l'avait épousée que dans le but de la charger d'enfants, ce à quoi, par bonheur, il n'était point parvenu, car c'eût été un véritable crime de déformer un corps si parfait et de lui imposer la disgrâce d'une grossesse. Non, le corps de M<sup>me</sup> de Séguiran n'était point fait pour engendrer, mais pour être voluptueusement caressé en ses parties les plus secrètes et pour servir au plaisir des honnêtes gens, or, il n'en était aucun que M. de la Péjaudie trouvât plus honnête que lui-même. Ne devait-il pas, en effet, présenter certaines de ces qualités qui attirent et retiennent l'attention pour que M<sup>me</sup> de Séguiran le considérât comme elle le faisait ? M. de la Péjaudie venait de s'apercevoir que, depuis quelques moments, elle tenait ses regards obstinément fixés sur lui. Bien plus, M. de la Péjaudie discernait sur le visage de M<sup>me</sup> de Séguiran des rougeurs changeantes qui témoignaient d'une certaine agitation du cœur.

La vérité, en effet, était que M<sup>me</sup> de Séguiran trouvait en M. de la Péjaudie autant de changement que celui-ci en constatait en elle.

Certes, le nouveau la Péjaudie ressemblait bien à l'ancien, à celui que M<sup>me</sup> de Séguiran avait connu

à Paris, lors de son mariage, et dont, par la suite, on lui avait tant de fois rebattu les oreilles du récit de ses talents, de ses amours et de ses entreprises. Ils étaient tous deux de même taille et de même complexion, l'un et l'autre petit et vigoureux, musculéux et hardi, et cependant le la Péjaudie d'aujourd'hui, tel qu'il apparaissait aux yeux étonnés de M<sup>me</sup> de Séguiran, ne lui semblait pas le même. Il était impossible de ne pas remarquer son air de hardiesse et de violence. Dans son visage expressif, son regard brûlait d'une flamme redoutable. Sa peau brunie s'était hâlée, sans doute d'avoir suivi par les chemins cette fille de Bohême, et il lui en demeurait quelque chose de singulier et de diabolique dont il semblait tirer fierté. Il y avait en ce la Péjaudie-là cette sorte de sécurité de quelqu'un qui, ayant sans retour perdu son âme, s'est donné tout entier à son corps dont il entend user exclusivement pour son plaisir. Tout cela se lisait si ouvertement sur le visage de M. de la Péjaudie que M<sup>me</sup> de Séguiran en baissa les yeux, en même temps qu'une pensée étrange la faisait tressaillir, si prompte, si puissante, si forte qu'elle s'en sentit comme transpercée jusqu'au fond d'elle-même, mais dont soudain, au lieu d'en être déchirée, elle éprouvait une grande paix.

Car M<sup>me</sup> de Séguiran comprenait tout à coup que le moyen lui était offert de faire mourir en elle cette présence de péché, qui tourmentait si

cruellement sa chair ignorante et curieuse, et que ce moyen était M. de la Péjaudie. Impie, blasphémateur, libertin, M. de la Péjaudie n'était-il point damné d'avance sans rémission ? Quel tort éternel lui ferait-elle en l'associant à son péché, en le lui faisant partager, en lui demandant la chance de s'en exorciser, par le dégoût qu'elle en aurait peut-être, l'ayant commis ? Il ne serait autre chose que l'instrument charnel de sa délivrance, le cautère brûlant que l'on applique sur la plaie et qui rend sain le reste du corps. Ensuite, quand elle aurait chassé d'elle l'impureté qui la souillait, elle retrouverait cette paix des sens qui l'avait fuie, et M. de la Péjaudie ne serait plus que le rebut indistinct d'une part d'elle-même dont elle se serait séparée à jamais.

A cette pensée, l'émotion de M<sup>me</sup> de Séguiran fut si forte qu'elle faillit se jeter à genoux pour remercier Dieu du remède qu'il lui inspirait ; mais au mouvement qu'elle fit M. de la Péjaudie se leva du tabouret sur lequel il était assis, si bien que M<sup>me</sup> de Séguiran et lui se trouvèrent debout, face à face, et que leurs regards croisèrent leurs feux. Que n'eût donné M. de Larcefigue pour les voir à ce moment, qui fut celui où leurs destinées se nouèrent, mais cette scène n'eut pour témoin que la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran qui, toute occupée de sa goutte, se frottait les doigts avec un onguent dont lui avait fait présent M. le Marquis de Tourves, et

qu'il avait justement acheté de ces Bohémiens qui étaient venus camper proche de la ville et dont les tambourins et les danses avaient attiré M. de la Péjaudie et sa flûte dans une ronde qui pouvait bien avoir eu pour conséquence celle du Sabbat, ainsi qu'en avait répandu la créance cette folle de M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade.



Ce fut aux approches de la mi-janvier que le Chevalier de Maumoron annonça son arrivée au château de Carmeyrane. Après diverses alternatives qui l'avaient mis plus d'une fois en danger, sa blessure s'était peu à peu cicatrisée. Le peu de soin qu'il en avait pris tout d'abord l'avait envenimée au point que l'on crut bien qu'il en faudrait recourir à des moyens extrêmes, et M. de Maumoron avait dû envisager la perspective de ne remonter sur sa galère que pourvu d'une bonne jambe de bois. Certes, il l'eût fait sonner fièrement sur le plancher de son carrosse de poupe, car il n'y a pas de honte à être devenu bancal, manchot ou cul de jatte au service du Roi; cependant M. de Maumoron préférait lui conserver ses quatre membres pour le servir mieux encore, quand l'occasion s'en présenterait. Aussi, après avoir commencé par traiter sans façon sa blessure et par n'en faire qu'à sa tête à ce sujet, en était-il arrivé, voyant que les choses se gâtaient,

à suivre plus étroitement les avis des chirurgiens et à se conformer à leurs prescriptions auxquelles il s'était montré, en premier, si récalcitrant. Cette docilité tardive lui avait évité le pire, mais ne lui avait pas épargné de longues souffrances. Il en avait enfin triomphé, et, sans pouvoir encore marcher commodément, il pouvait faire quelques pas, appuyé sur deux cannes et soutenu sous les aisselles par ses deux esclaves turcs, le fidèle Ali et le fidèle Hassan.

Ce serait donc en cet équipage qu'il arriverait bientôt à Carmeyrane et en compagnie, naturellement, de l'inséparable Palamède d'Escandot, qu'il comptait bien ne pas laisser derrière lui, son père, M. d'Escandot le Laid, le lui ayant confié, tant sur terre que sur mer, pour en faire un gentilhomme accompli et un bon officier. A cette double fin M. de Maumoron avouait assez humblement qu'il n'avait pas entièrement réussi. Certes, le jeune Palamède d'Escandot avait acquis l'usage de la mer et des connaissances en nautique ; de plus il se comportait bien à l'ennemi, mais était infiniment moins porté à s'accommoder de la discipline qu'à la faire observer aux autres. A bord, il se montrait paresseux et négligent et il cherchait à se donner le moins de mal possible, ingénieux à éviter toute fatigue, et n'hésitant pas, quand il était pris en faute, à la rejeter sur autrui et à s'en excuser par des mensonges qu'il croyait convaincants et par

des simagrées qu'il jugeait irrésistibles, tant il avait confiance en ses grâces de joli garçon et en ses mines de petite maîtresse. Sur ce point Palamède était inimitable, de même que nul ne le surpassait pour le goût de ses accoutrements. Quand son père, M. d'Escandot le Laid, le reverrait, il aurait grand' peine à reconnaître dans ce mignon soigné, peigné, musqué, passementé, le polisson aux joues fraîches et aux mouvements brusques qu'il avait remis aux mains de M. de Maumoron. Néanmoins, Palamède, malgré ses façons affectées et ses minauseries, sentait de cent lieues son gentilhomme et M. de Maumoron ne se refusait pas d'en convenir. Tel qu'il était, Palamède lui faisait honneur et les louanges qu'il recevait en tous lieux de cette jolie figure lui réjouissaient le cœur.

A cette satisfaction M. le Chevalier de Maumoron montrait le bout de l'oreille et l'on y pouvait voir que M. Palamède d'Escandot lui était un peu trop particulièrement et singulièrement cher et que les bruits qui avaient couru sur cette affection n'étaient pas dénués de fondement; mais où l'oreille de M. de Maumoron paraissait tout entière, c'était quand il lui revenait que son cher Palamède prêtait les siennes à certains propos dont M. de Maumoron ressentait une extrême jalousie. Il ne fallait pas, en effet, que l'on parlât de trop près à son Palamède, car il entraient alors en de véritables fureurs où il perdait tout sentiment de

décence et se laissait aller aux paroles les plus grossières contre les audacieux qui cherchaient à détourner du bercail, où lui, Maumoron, jouait le bouc impudique, cette ouaille capricieuse et légère.

M. de Maumoron avait eu fort à souffrir des dispositions à s'en laisser conter dont témoignait le jeune Palamède, tandis qu'il geignait sur son lit de douleur et pouvait moins bien faire bonne garde, d'autant qu'à ce tourment s'en était ajouté un autre. M. Palamède d'Escandot, qui, jusqu'alors, s'était montré fort indifférent aux femmes, semblait s'être aperçu subitement qu'elles n'étaient pas exactement ce que les lui avait dépeintes M. le Chevalier de Maumoron dans ses exhortations à se conduire avec elles comme si elles n'étaient que des ombres inconsistantes et vaines, indignes d'attirer l'attention d'un gentilhomme qui a l'honneur de servir sur les galères du Roi et d'y avoir pour protecteur et pour ami un Chevalier de Maumoron. Depuis quelque temps, M. Palamède d'Escandot écoutait distraitemment ces sages avis et semblait boudier aux bons conseils. Il paraissait trouver que le visage et le corps des femmes ne sont point si laids et méritent d'être considérés et qu'il y avait même, entre elles et lui, certains points qu'il ne serait pas désagréable de confronter de plus près. Une fois même, M. Palamède d'Escandot s'en était avisé et M. le Chevalier de Maumoron



l'avait, de son grabat, vu distinctement tâter la gorge d'une petite servante que lui avait donnée M. de Tourves pour prendre soin de son linge et que M. de Maumoron mit à la porte le lendemain, sous prétexte que sa présence l'importunait.

Ces écarts où M. Palamède d'Escandot faisait mine de s'émanciper de la tutelle maumoronesque ne furent pas étrangers à déterminer M. le Chevalier à hâter son départ pour Carmeyrane, bien que sa blessure le fit encore souffrir et qu'il s'attendît à périr d'ennui dans ce château, loin de la mer et en la seule compagnie de son frère et de sa belle-sœur ; mais là, au moins, tandis qu'il achèverait de se remettre sur pied, M. Palamède d'Escandot ne serait pas exposé aux tentations. En tout cas, il ne risquerait pas d'y succomber, car M. de Maumoron ne croyait pas que sa dévote et sévère belle-sœur fût femme à satisfaire les désirs qu'elle pourrait faire naître, et ceux de M. Palamède d'Escandot, s'il venait à en concevoir, resteraient à court auprès d'elle. D'ailleurs, une fois à Carmeyrane, M. de Maumoron s'occuperait à mettre dans le droit chemin le trop indépendant Palamède. Aussi, M. de Maumoron décida-t-il de s'y rendre directement, en ne s'arrêtant à Aix que le temps d'y saluer sa mère. A cette nouvelle, la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran fut fort mécontente, mais M. de Maumoron résista à ses instances, alléguant qu'il ne voulait pas se faire voir aux compagnies qui

fréquentaient l'hôtel de Séguiran sous la figure d'un bancroche. En réalité, M. de Maumoron obéissait à un motif assez différent. Il connaissait trop les dames d'Aix pour ne pas savoir que le jeune et inflammable Palamède serait l'objet de leurs entreprises galantes, ce qui ne convenait point à sa jalousie. Rien donc ne put le faire démordre de ne passer auprès de sa mère que le temps nécessaire à donner l'avoine aux chevaux.

L'annonce de la venue de M. de Maumoron fit bien faire la grimace à M. de Séguiran, quoiqu'il eût lui-même invité le Chevalier, le jour où il était allé l'attendre au débarquer de sa galère. Maintenant que l'échéance était arrivée, M. de Séguiran apercevait tous les inconvénients du séjour de M. de Maumoron à Carmeyrane, dont le moindre n'était pas sa présence. M. de Séguiran n'éprouvait pas pour son frère une de ces amitiés où le cœur s'épanche en conversations infinies et celle de M. de Maumoron ne fournissait pas grands sujets qui leur fussent communs. Les propos de M. de Maumoron concernaient presque exclusivement les galères sur lesquelles il avait l'honneur de servir. Sur ce sujet M. de Maumoron ne tarissait pas et M. de Séguiran savait qu'il fallait se préparer à entendre discuter à perte de vue des qualités de la chiourme, sa discipline et sa nourriture, des punitions qu'on lui inflige et des travaux qu'on en exige, de la valeur des argousins et comites, de mariniers

de rame et de caïfats, car M. de Maumoron ne lui ferait grâce de rien; il le promènerait du tabernacle et de la gigeole, où est l'habitat de la boussole, aux rambardes qui sont le château de proue. Il ne lui épargnerait ni le gavon, ni la campagne où l'on enferme les vivres secs, ni le paillot où l'on serre les vivres liquides; il le mènerait tout le long de la cour-sie qui est le chemin de planches qui va d'un bout à l'autre de la galère et il lui faudrait se tenir sur l'espale, tandis que M. de Maumoron parlerait d'avant-bout, de passe-vogue, de pedagne et manicles et autres termes de nautique, dont il aimait à émailler son discours. Ainsi, M. de Séguiran apprendrait de lui que *serper le fer* signifie lever l'ancre et qu'une galère *bien estive* est celle qui est bien lestée. De là M. de Maumoron passerait aux exploits de courses, de prises, de batailles et autres aventures marines auxquelles il exigeait que l'on prît le même intérêt que lui-même. Ces perspectives ne réjouissaient pas extrêmement M. de Séguiran et celle d'avoir à demeurer à Carmeyrane le beau Palamède d'Escandot n'y ajoutait rien de rassurant.

M. de Séguiran, en effet, n'ignorait pas ce que l'on racontait de ce garçon et du rôle qu'il tenait auprès de M. le Chevalier de Maumoron; aussi appréhendait-il assez de voir s'installer sous son toit ce couple équivoque dont il redoutait des façons qui ne sont point celles des honnêtes gens et qui

risqueraient d'offenser les yeux et les oreilles. On pouvait s'attendre à tout de la part de M. de Maumoron, qui ne connaissait nul frein à son langage et qui avait dû communiquer cette même licence de propos à M. Palamède d'Escandot, dont il n'avait pas craint de corrompre les mœurs en lui enseignant les siennes. Certes, M. de Séguiran n'était sévère à personne qu'à soi-même, mais il ne pouvait pourtant pas approuver des pratiques de cette sorte et il en voulait fort à M. de Maumoron d'y avoir entraîné ce garçon en abusant de sa jeunesse et de son inexpérience. Était-ce à quoi avait pu s'attendre M. d'Escandot le Laid en confiant son fils aux soins du Chevalier ? M. de Séguiran tenait ce procédé comme mauvais à son égard. N'appartenait-il pas quelque peu aux Escandot par l'alliance qu'il avait contractée avec l'une d'elles ? Aussi se promettait-il de faire de sérieuses remontrances à son frère et de lui démontrer combien il nuisait à ce jeune Palamède en le fixant dans une secte dont les fidèles ne sont pas sans encourir un juste discredit.

Certes, M. de Séguiran n'avait pas de particulière affection pour ce jeune homme dévergondé, qu'il ne connaissait que pour l'avoir vu à Carmeyrane, lors des obsèques de sa première femme, mais il ne pouvait s'empêcher de songer au déplaisir qu'il éprouverait, si pareille aventure devait jamais arriver à l'un des fils que lui donnerait sûrement, un jour,

sa femme d'à présent, bien qu'elle tardât singulièrement à assurer la postérité de la maison de Séguiran, à laquelle Dieu, il n'en doutait pas, saurait pourvoir.

C'était, d'ailleurs, à ce retardement que M. de Séguiran attribuait parfois la mélancolie que témoignait M<sup>me</sup> de Séguiran et que rien ne semblait pouvoir dissiper. Sans fonder grand espoir d'y remédier sur la venue de M. de Maumoron, M. de Séguiran comptait pourtant que la présence de ces hôtes contribuerait à l'en distraire quelque peu. Sans doute M<sup>me</sup> de Séguiran ne goûterait pas beaucoup les récits de galères du Chevalier, mais par certains devoirs qu'elle aurait à remplir auprès de lui elle trouverait moins de temps pour s'abandonner à ses pensées. M. de Maumoron leur serait un divertissement forcé. De plus, M. de Maumoron s'entendrait assez bien avec elle sur le chapitre de la religion, car sa bougrerie ne l'empêchait pas d'être dévot à sa façon et il n'était pas impénitent dans son péché. Et qui sait si M<sup>me</sup> de Séguiran, dans les entretiens qu'elle aurait avec lui, ne parviendrait pas à le ramener au bien? Ce fut donc sur ces réflexions consolantes que M. de Séguiran attendit de pied ferme l'arrivée de M. de Maumoron et de son Escandot.

Elle eut lieu le douzième jour de février, sur les trois heures, par une journée de soleil dont la clarté était de bon augure. M. de Maumoron et M. d'Es-

candot occupaient le carrosse que suivait une autre voiture chargée de caisses et d'où M. de Séguiran vit descendre sans plaisir deux Turcs en turban et en habits levantins, qui portaient à la cheville l'anneau d'esclavage et qui se précipitèrent pour aider M. de Maumoron à mettre pied à terre, ce qu'il fit avec force jurements et imprécations et non sans avoir laissé plusieurs fois retomber sa canne sur le dos du fidèle Ali et du fidèle Hassan, car c'étaient eux que M. de Maumoron amenait avec lui à Carmeyrane, afin qu'à son défaut ces deux espions eussent l'œil sur M. Palamède d'Escandot et lui rapportassent ses moindres actions.

Les saluts de bienvenue échangés et MM. de Maumoron et d'Escandot ayant présenté leurs compliments à M<sup>me</sup> de Séguiran, on les conduisit à leur appartement où ils retrouvèrent les coffres et les caisses qu'ils avaient apportés avec eux. Leur contenu, d'ailleurs, concernait moins M. de Maumoron, qui était assez négligé dans sa parure, que M. Palamède d'Escandot, qui était fort recherché dans la sienne. M. Palamède d'Escandot traînait après lui toute une garde-robe et tout un attirail de fards, d'onguents et de parfums, sans compter plusieurs habillements de femme dont il aimait à s'accoutrer pour la grande joie de M. de Maumoron, qui raffolait de ces déguisements, par une singulière contradiction qui lui faisait se plaisir à retrouver en ce garçon travesti les apparences d'une

race qu'il méprisait. Cependant, durant les premiers jours, la conduite de Palamède fut irréprochable. Il se montra fort attentif à ne pas alarmer M. de Séguiran et respectueusement empressé auprès de M<sup>me</sup> de Séguiran. A peine s'il se permit un peu de rouge aux joues et aux lèvres et quelque peu trop de bagues à ses doigts amenuisés, desquels il caressait volontiers la mouche qu'il se posait au coin de la bouche pour donner à son sourire plus de malice et de piquant. Passé quoi il se comportait en parfait gentilhomme, courtois et réservé et célant avec modestie la parole à M. le Chevalier de Maumoron.

Ce dernier s'en servit tout d'abord pour réclamer certaines commodités, dont la principale fut un fauteuil à roues, pour pouvoir se promener dans les jardins, quand il serait fatigué d'y marcher avec ses cannes, car sa jambe malade ne lui permettait pas encore grand exercice. Cette infirmité le chagrinait d'autant plus qu'il détestait s'enfermer dans l'appartement où il prétendait étouffer, ne se trouvant bien qu'au grand air, encore qu'il jugeât que celui de Carmeyrane manquât de ces odeurs salines que l'on respire avec le vent marin. Néanmoins, il fallait bien qu'il s'en contentât et l'on voyait, pendant des heures, quelque temps qu'il fit, M. de Maumoron arpenter en boitant les allées ou s'y faisant rouler par Ali et par Hassan, tandis que M. Palamède d'Escandot, assis sur une chaise basse auprès

du feu, amusait M<sup>me</sup> de Séguiran par l'adresse surprenante qu'il montrait aux travaux d'aiguille, tant à tricoter qu'à broder, en honneur parmi les galériens qui s'y livrent, l'hiver, quand les galères sont désarmées, et où quelques-uns excellent.

M. Palamède d'Escandot, à vrai dire, n'avait pas seulement appris de ces braves gens ces travaux innocents ; il en avait tiré maints autres enseignements, car une chiourme renferme des gens de tous métiers. Grâce à eux, M. Palamède d'Escandot savait plusieurs sortes de tours d'escamotage et de gibecière ; il savait prendre dans une poche ou un gousset une montre ou une bourse, sans que les possesseurs s'aperçussent qu'ils avaient été dérobés ; il savait ouvrir une porte sans se servir de clé, forcer doucement une serrure, contrefaire les écritures, imiter les signatures et plusieurs autres gentilleses quelque peu inquiétantes qui avaient conduit où ils étaient ceux qui les lui avaient enseignées ; mais M. Palamède d'Escandot n'en était pas moins fier de ses talents et aimait à les faire admirer de M<sup>me</sup> de Séguiran, qui se prêtait distraitement à ces démonstrations, car pendant que s'y ingéniait M. d'Escandot, elle avait l'esprit ailleurs et sa pensée demeurait fixée sur son tourment intérieur.

L'image de M. de la Péjaudie y tenait une grande place. Depuis leur rencontre, M<sup>me</sup> de Séguiran continuait de voir en lui celui qui pouvait mettre



un terme à l'angoisse dont elle souffrait. Il lui apparaissait comme une sorte de sauveur que la Providence lui avait envoyé. N'était-ce pas Dieu lui-même qui l'avait mis sur son chemin pour qu'il la délivrât de son péché en lui montrant le peu qu'il en est des plus ardents désirs de chair et le peu qu'ils laissent en nous après qu'ils se sont accomplis? Aussi M<sup>me</sup> de Séguiran ne doutait-elle pas que Dieu, qui lui avait, en quelque sorte, présenté en sa miséricorde l'instrument de sa guérison, lui fournirait l'occasion d'en faire l'emploi. Si troublée qu'elle eût été par la soudaine révélation que lui avait apportée la présence de M. de la Péjaudie, M<sup>me</sup> de Séguiran n'avait pas laissé de s'apercevoir de l'effet qu'elle avait produit sur lui et elle commençait à s'étonner qu'un homme de cette hardiesse et de cette galanterie n'eût encore rien tenté pour trouver l'occasion de se déclarer. M. de la Péjaudie n'était-il donc pas capable d'inventer quelque stratagème qui lui permit de l'aborder? N'avait-il donc pas su lire dans ses yeux, cet expert déchiffreur de femmes, l'appel charnel qu'ils lui avaient adressé? Alors d'où venait cette négligence à en profiter?

En songeant ainsi, M<sup>me</sup> de Séguiran accusait à faux M. de la Péjaudie. Depuis leur rencontre, ce dernier cherchait un moyen de s'introduire à Carmeyrane, mais, par une singulière malchance, son esprit, d'ordinaire si actif et fertile en expé-

dients, demeurait, pour une fois, à court d'invention. En vain, M. de la Péjaudie avait ruminé dans sa cervelle mille projets. il n'avait pu s'arrêter à aucun. Lui, si déterminé d'habitude, hésitait et piétinait sur place. A peine un dessin formé, il en découvrait l'impossibilité, et ces échecs le contrariaient fort. M. de la Péjaudie ne se reconnaissait plus lui-même.

M. de Larcefigue, en me contant ces tergiversations de la Péjaudie, leur attribuait une cause que je dois rapporter ici. M. de la Péjaudie était-il averti par un instinct secret des dangers auxquels il allait s'exposer ? Peut-être la bizarre prédiction que lui avait faite la Devineresse de M. le baron de Ganneval lui était-elle revenue à l'esprit ? Peut-être était-il mis en garde par quelque horoscope que lui avait tiré la Bohémienne, car on sait que ces filles sont fort expertes à distinguer l'avenir ? La Péjaudie sentait-il un de ces avertissements qui nous viennent du plus profond de nous-mêmes ? Toujours est-il qu'il demeurait incertain et tiraillé et dans une singulière stérilité d'invention. Il en avait délaissé sa flûte et ne sortait plus guère de l'hôtel de Tourves. Aussi M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade, toujours acharnée à lui nuire, répandait-elle le bruit que les malélices auxquels M. de la Péjaudie s'était livré, et qui l'avaient soumis au Diable, commençaient à opérer et que, si M. de la Péjaudie se tenait ainsi coi, c'était qu'il était en train de lui

pousser au front des cornes et aux pieds des sabots de bouc, comme il arrive souvent à ceux qui ont pris part aux horreurs démoniaques du Sabbat.

Les choses en étaient donc au point que nous venons de dire et le temps passait sans que la conjonction de M<sup>me</sup> de Séguiran et de M. de la Péjaudie se produisît, lorsque le hasard se mit de la partie pour y pourvoir. On était alors vers la fin du mois de mars, quand de grandes pluies survinrent. Pendant plusieurs jours, l'eau ne cessa de tomber par torrents. Ces intempéries contrarièrent fort M. le Chevalier de Maumoron en lui interdisant ses promenades favorites et en réveillant sa blessure encore mal fermée. Confiné au logis et souffrant assez cruellement, M. de Maumoron fit preuve d'une humeur exécrationnelle, d'autant plus qu'il s'aperçut que M. Palamède d'Escandot ne partageait pas sa fureur contre les éléments. M. Palamède d'Escandot, en effet, paraissait parfaitement heureux et ne demandait rien d'autre que de passer de longues heures en compagnie de M<sup>me</sup> de Séguiran. Il s'y plaisait si visiblement que M. de Maumoron en fut outré. Le goût que M. Palamède d'Escandot témoignait à M<sup>me</sup> de Séguiran lui semblait une injure personnelle. De quoi s'avisait ce petit Palamède de faire l'amoureux, car il l'était, et cela se voyait de trop aux paroles, aux rougeurs, aux embarras de ce soupirent novice. Cela crevait les yeux et M. de Maumoron

en enrageait. C'était bien la peine d'avoir enfermé Palamède dans ce château isolé, entre un fâcheux et une dévote, pour que s'éveillât dans son cœur une disposition si outrageante. Non que M. de Maumoron redoutât que son Palamède obtînt quoi que ce fût de la belle châtelaine, mais il ne s'en habituaît pas moins avec elle à adresser ses hommages où M. de Maumoron n'entendait pas qu'il les portât. Le drôle n'était que trop enclin à désertir la secte, et la jalousie de M. de Maumoron s'en alarmait furieusement. Aussi, le jeune Palamède eut-il à subir de violents reproches et d'amères diatribes qu'il écoutait les yeux baissés et la mine hypocrite, niant que M<sup>me</sup> de Séguiran lui inspirât autre chose que le respect le plus profond ; mais à peine M. de Maumoron avait-il fini de sa mercuriale que le gaillard reprenait son manège de clins d'yeux, de langueurs et de soupirs dont Maumoron, en sa fureur, alla jusqu'à avertir charitablement son frère Séguiran. A quoi M. de Séguiran éclata de rire pour toute réponse.

Sur cet échec, M. le Chevalier de Maumoron, dépité, en revint, bougonnant, à ses galères et aux récits les concernant.

Une des choses qui, de la sienne, lui donnait le plus d'orgueil était, plus que l'exacte discipline de la chiourme et la sage brutalité des comites, la troupe de musiciens qu'il y entretenait. Il se plaisait à vanter le luxe de leur habillement et

l'harmonie de leur jeu. M. de Maumoron tirait de leur présence à son bord grande vanité. Il ne se passait pas de jours qu'il ne leur fit exécuter quelque morceau à sa convenance. Cela le reposait également, disait-il, des sifflets de commandement et des hurlements de la chiourme, quand le nerf de bœuf y caressait quelque dos récalcitrant, ce qui arrivait souvent, à moins que ces chiens n'eussent le bâillon à la bouche. Aussi M. de Maumoron se plaignait-il fort d'avoir été, faute d'argent, obligé de licencier ses musiciens et de n'avoir pu les amener avec lui à Carmeyrane. Certes, M. de Maumoron y recevait une hospitalité dont il n'avait qu'à se louer, mais à laquelle manquait, il le fallait bien avouer, un peu de divertissement. Or, en est-il un plus agréable que la musique et, depuis son arrivée à Carmeyrane, M. de Maumoron n'en avait pas entendu une note.

Ces récriminations de M. de Maumoron eurent pour effet que M. de Séguiran, illuminé d'une idée subite, alla sur-le-champ trouver M<sup>me</sup> de Séguiran, qui était occupée à enseigner à l'ingénieur Palamède un point de broderie, pour lui demander si elle ne verrait pas d'inconvénient à ce qu'ils appelassent à la rescousse M. de la Péjaudie et sa flûte. M. de la Péjaudie ne refuserait sans doute pas de venir passer quelques jours à Carmeyrane. A cette proposition, M<sup>me</sup> de Séguiran devint si pâle que le jeune Palamède la crut sur le point de s'éva-

nourir, en même temps qu'il sentit trembler ses mains sur l'écheveau qu'elle dévidait; mais elle se remit si vite que ce fut d'une voix tranquille qu'elle répondit que M. de la Péjaudie et sa flûte seraient les bienvenus, car il importait avant tout que M. le Chevalier ne manquât de rien à Carmeyrane, pas même d'ariettes et de fredons. Cela dit, elle se reprit à dévider le fil de soie, tandis que M. Palamède d'Escandot mordait jusqu'au sang sa lèvre qu'il ne fardait plus, depuis qu'il aimait, avec la fureur et le désir de son vrai sexe, la belle dévote qui l'avait, sans qu'elle le sût, converti à l'amour.



Si la présence de M. de la Péjaudie et de sa flûte fit merveille aux oreilles de M. le Chevalier de Maumoron, elle fut moins agréable aux yeux de M. Palamède d'Escandot. Néanmoins, si persuadé qu'il fût que M. de la Péjaudie et M<sup>me</sup> de Séguiran n'étaient pas indifférents l'un à l'autre, il ne parvenait à saisir entre eux aucune marque d'entente et aucun signe d'intelligence. Depuis plusieurs jours, il ne cessait de les observer à la dérobée, mais il n'avait encore pu relever aucun de ces indices qui prouvent les accords amoureux. Certes, M. Palamède d'Escandot n'était pas fort expert en ces sortes d'intrigues, mais il était servi dans son rôle par sa ruse naturelle et par la haine

qu'il ressentait envers un rival présumé. Malgré ces atouts, il ne parvenait pas à voir clair dans le jeu de M. de la Péjaudie et de M<sup>me</sup> de Séguiran, pour la bonne raison qu'ils n'en paraissaient jouer aucun, et cependant M. Palamède d'Escandot tenait pour assuré qu'il y avait partie liée entre eux. Aussi enrageait-il de sa déconvenue, tout en écoutant M. de la Péjaudie exercer ses talents sur la flûte, au grand contentement de M. le Chevalier de Maumoron, dont l'humeur bougonne était devenue excellente. Il importait peu à présent à M. de Maumoron que le temps fût bas et pluvieux et il déclarait hautement qu'il n'avait jamais rien entendu de pareil à la flûte de M. de la Péjaudie pour la douceur et la force de souffle, l'habileté des doigts et le choix et la variété des airs, ajoutant par plaisanterie qu'il donnerait gros pour avoir sur sa galère un tel musicien.

A ce jugement, M. de Séguiran se redressait avec fierté, car il s'en découvrait une soudaine à avoir pour ami M. de la Péjaudie ; M<sup>me</sup> de Séguiran acquiesçait à ces louanges en baissant ses yeux et M. de la Péjaudie les recevait avec modestie. Il ne se départissait d'ailleurs guère de ce maintien et l'on eût eu peine à reconnaître en lui le la Péjaudie qui avait fait tant de ravages parmi les dames d'Aix et qui avait couru les grands chemins avec une fille de Bohême. Il avait même cessé de tenir ces propos et discours impies dont il n'était

que trop coutumier et qui lui avaient valu un renom mérité de libertin. M. de la Péjaudie, à Carmeyrane, se montrait doux, complaisant, bon enfant, si bien que M<sup>me</sup> de Séguiran, déconcertée, se demandait si c'était bien là ce damné vivant avec qui lui était venu le brusque et hardi désir d'essayer du péché qui était en elle, avec la certitude qu'elle n'ajouterait rien à une damnation d'ores et déjà assurée.

En effet, M<sup>me</sup> de Séguiran était plus fortement résolue que jamais à se délivrer de cette anxieuse curiosité de chair qui la tourmentait et la consumait de sa morne et brûlante ardeur. Elle était de plus en plus certaine que son péché se desséchait en elle à sa propre flamme et qu'il éparpillerait ses cendres refroidies au vent de l'oubli. Mais M. de la Péjaudie allait-il donc se dérober à ce qu'elle attendait de lui ? Que voulaient dire ces façons et que signifiait cette réserve ? Sans doute, n'était-ce là qu'une fausse apparence et bientôt M. de la Péjaudie en reviendrait à sa véritable nature qui était de demander aux femmes de livrer leur corps à son plaisir. Comme avec toutes, M. de la Péjaudie ne manquerait pas d'en arriver là avec elle et M<sup>me</sup> de Séguiran attendait ce moment avec une anxieuse et sombre impatience. Certes, M<sup>me</sup> de Séguiran, déterminée comme elle l'était à l'épreuve qu'elle voulait tenter, fût bien allée, d'elle-même, au-devant des desseins de



M. de la Péjaudie, car, en l'état où elle était, elle n'eût hésité à aucune honte ; mais, sans être experte aux choses de l'amour, elle n'ignorait pourtant pas que les hommes n'aiment guère les avances trop hardies et qu'ils préfèrent solliciter des faveurs à les accorder. Aussi comptait-elle que son renom de pudeur, de vertu et de dévotion inciterait mieux M. de la Péjaudie à entreprendre sur elle que si elle lui offrait la première ce qu'il souhaitait d'en obtenir. M<sup>me</sup> de Séguiran s'en tenait donc à ce calcul, espérant que le hasard qui avait amené à Carmeyrane M. de la Péjaudie se mettrait encore en frais pour aider à la jeter dans ses bras.

Cependant les jours passaient en conversations et en airs de flûte, sans que M. de la Péjaudie eût cessé de témoigner à M<sup>me</sup> de Séguiran un respect qui commençait à l'inquiéter. Le dépit secret qu'elle éprouvait de cette conduite n'avait pas échappé aux yeux vigilants de M. Palamède d'Escandot, aussi s'en crut-il autorisé à profiter de l'occasion pour déclarer sa flamme. Avant de s'y résoudre, M. Palamède d'Escandot avait maintes fois consulté son miroir. Il s'exerçait à donner à son visage des grâces hardies et touchantes. Au fond, M. Palamède d'Escandot ne doutait pas de son succès. Il avait une haute idée de sa figure, surtout quand il la comparait à la mine de M. de la Péjaudie. Autant M. de la Péjaudie était râblé et robuste,

autant le beau Palamède était svelte et élancé. La fraîcheur de son teint éclipsait la peau sombre de son rival, que M. d'Escandot jugeait d'avance malheureux. De plus, M. de la Péjaudie ne pouvait lui être comparé pour le goût et le précieux des ajustements et aucune femme n'oserait mettre en balance un modeste petit gentilhomme sans emploi et un brillant officier de galères, un la Péjaudie et un Escandot, surtout quand cet Escandot se nommait Palamède, qui est un nom sonore et fait pour l'amour.

Il ne restait donc à M. Palamède d'Escandot que de trouver pour agir le moment propice. Il crut l'avoir découvert dans une promenade que, par une éclaircie, M. de Maumoron avait proposé qu'on fit aux jardins. M. de la Péjaudie et M. de Séguiran s'en étaient abstenus et, au bout de quelque temps, M. le Chevalier, ayant senti sa jambe récalcitrante, s'était fait ramener au château par Ali et par Hassan. M<sup>me</sup> de Séguiran, ayant témoigné l'intention d'aller jusqu'à une grotte rustique que l'on construisait dans un bosquet assez écarté des jardins, M. Palamède d'Escandot s'offrit à l'y accompagner. Cette grotte sembla à M. Palamède d'Escandot un lieu particulièrement propice à sa déclaration, car il avait lu dans les romans que les dames choisissent volontiers ces sortes d'endroits pour y écouter les cajoleries de leurs amants. Aussi, à peine M<sup>me</sup> de Séguiran était-elle entrée

dans l'habitacle, qu'elle vit le beau Palamède tomber à ses genoux. Or, malgré son audace, M. Palamède était assez ému, tellement qu'au lieu de débiter la belle harangue qu'il avait préparée dans sa tête, et dont les termes ne lui revenaient pas à l'esprit, il se contenta de risquer, en vrai marin, l'abordage de M<sup>me</sup> de Séguiran et de porter sur elle une main hardie, tandis que sa bouche se posait brusquement sur les lèvres de la belle dévote ; mais il ne les ferma pas si bien des siennes qu'il n'en entendît sortir le rire le plus déconcertant et le plus méprisant qu'il se pût, accompagné d'une poussée qui lui fit perdre l'équilibre et le renversa dans une flaque d'eau d'où il ne se releva, sali et boueux, que pour voir M<sup>me</sup> de Séguiran s'éloigner d'un pas rapide.

Dépité, confus et furieux, M. Palamède d'Escandot, n'osant se montrer dans l'état où il était, dut attendre le jour tombant pour rentrer au château, se nettoyer et changer d'habit. Lorsqu'il redescendit de sa chambre, il trouva tout le monde réuni autour de M. de la Péjaudie. M. de la Péjaudie, sa flûte dans l'étui, prenait congé de ses hôtes, rappelé à Aix par une affaire imprévue, sur laquelle il ne s'expliquait pas, malgré les regrets et les plaintes de M. de Maumoron. M. de Maumoron se désolait à la pensée que le château ne retentirait plus des airs de flûte de M. de la Péjaudie, déplorant de nouveau que M. de la Péjaudie, au lieu

d'être un gentilhomme, ne fût pas un des musiciens de sa galère, auquel cas il aurait bien su l'empêcher de lui fausser compagnie, car une bonne chaîne et un bon anneau l'eussent alors retenu à son devoir. Cependant le carrosse qui devait reconduire à Aix M. de la Péjaudie étant attelé, il fallut bien le laisser aller.

La soirée qui suivit le départ de M. de la Péjaudie fut maussade. M. le Chevalier de Maumoron consola sa déconvenue par de cruels récits de bastonnades, expliquant longuement le détail de cette opération, qui est une de celles par quoi on maintient le mieux la discipline de la chiourme. Il en commenta minutieusement le procédé et le résultat qui est parfois d'amener la mort du patient, quelque soin que l'on prenne de laver ses plaies au vinaigre et de les panser au gros sel. Le fidèle Ali et le fidèle Hassan excellaient à manier le bâton et c'était une des raisons de l'estime que M. de Maumoron faisait de ses deux esclaves turcs. M. Palamède d'Escandot écoutait avec distraction les récits de M. de Maumoron et, encore tout penaud de son aventure de la grotte, n'osant regarder en face M<sup>me</sup> de Séguiran, considérait avec animosité M. de Séguiran, celui-ci assez soucieux, car, l'heure du coucher approchant, il lui faudrait regagner sa couche solitaire ; M<sup>me</sup> de Séguiran, en effet, depuis quelque temps, sous prétexte de santé, lui avait interdit l'accès de sa chambre et tout ce qui s'en

suit. Or M. de Séguiran était fort contrit de ce régime d'abstinence qui ne lui convenait guère et qui retarderait encore l'heureux jour où il ferait enfin mentir les insinuations désobligeantes de M. d'Escandot le Petit et donnerait raison aux encourageantes assertions de l'illustre M. Dagrenais. Quant à M<sup>me</sup> de Séguiran, elle gardait un silence assombri et cherchait le motif de l'inexplicable réserve et du départ de M. de la Péjaudie.

M<sup>me</sup> de Séguiran poursuivait ces réflexions, lorsque, ses femmes congédiées et le verrou poussé à la porte de son appartement, elle allait se mettre au lit. Cet appartement était situé au premier étage du château et on y accédait par l'escalier principal. Il était vaste et s'ouvrait par trois hautes fenêtres sur un beau balcon dont la balustrade était ornée de vases sculptés et d'où l'on avait vue sur les jardins. Ce soir-là, M<sup>me</sup> de Séguiran entendait retentir aux vitres un bruit de pluie et elle songeait que la journée du lendemain serait maussade par la mauvaise humeur de M. de Maumoron et sans la présence de M. de la Péjaudie. Lorsqu'elle eut songé ainsi assez longtemps, il lui sembla distinguer un bruit insolite, comme si l'on eût marché sur le balcon, mais elle n'eut pas le loisir d'en penser davantage. Soudain la fenêtre s'ouvrit et elle aperçut une forme d'homme qui se glissait dans la chambre et se plantait debout devant elle. M<sup>me</sup> de Séguiran n'était pas peureuse, aussi ne poussa-t-elle pas un

cri; d'ailleurs, avant qu'elle eût essayé d'appeler, une main se posait sur sa bouche, tandis qu'un bras vigoureux la soulevait et que ses yeux, à quelques pouces de son visage, reconnaissaient le visage ruisselant de M. de la Péjaudie, qui, prompt, forcené et silencieux, l'emportait sur le lit aux draps entr'ouverts, où ils tombèrent tous les deux, si fortement et si étroitement enlacés qu'ils ne semblaient faire qu'un seul corps, car M. de la Péjaudie qui, par nature et par expérience, n'ignorait aucune des façons de l'amour et aucun des moyens par lesquels un amant impose son désir et sa volonté, excellait particulièrement à ces brusques prises de femmes, qui tantôt suppriment toutes leurs hésitations, leurs scrupules et leurs pudeurs, tantôt comblent leurs attentes et répondent au vœu brûlant de leur chair, et qui ont l'avantage, comme le disait assez plaisamment M. de Larcefigue, de remplacer les paroles par des actes et de couper court aux préliminaires de galanteries et de sentiment où la plupart sont moins enclines qu'elles ne se croient obligées de le paraître.



Presque chaque nuit M. de la Péjaudie visitait M<sup>me</sup> de Séguiran. Après avoir passé la journée à ses occupations habituelles, M. de la Péjaudie rentrait à l'hôtel de Tourves, au soleil couchant. Il

prétextait, pour s'y enfermer ainsi, certaines fièvres dont les accès le prenaient à heure fixe, puis ayant gagné sa chambre, il se mettait ostensiblement au lit et feignait de s'endormir, après avoir recommandé que l'on ne vînt le déranger sous aucun prétexte. Dès que la nuit était venue, il se relevait, endossait un manteau grossier, se coiffait d'une perruque commune et d'un chapeau à larges bords et sortait par les derrières de l'hôtel. Une fois dehors, il atteignait une maison isolée où il trouvait un bon cheval que lui tenait prêt un ancien domestique de M. de Tourves, nommé Pelamourgues, à qui il avait rendu service, en ne dénonçant pas un vol de quelques écus dont le drôle avait allégé la bourse de son maître. Ce larcin eût pu le mener loin avec M. de Tourves, qui ne badinait pas avec ses gens. M. de la Péjaudie avait arrangé l'affaire, ce dont Pelamourgues lui gardait une fidèle reconnaissance. Donc, la bête enfourchée, M. de la Péjaudie se dirigeait, par la traverse, vers Carmeyrane. Il n'avait ainsi guère chance d'être reconnu, accoutré comme il l'était, et il arrivait sans encombre à proximité des jardins du château. Il y pénétrait aisément et attachait son cheval dans cette grotte rustique qui avait été si funeste à M. Palamède d'Escandot. De là il pouvait observer sans être vu les abords et la façade du château. Quand la nuit était assez avancée et que les lumières s'étaient éteintes, M. de la

Péjaudie se glissait prudemment hors de sa retraite jusque sous le balcon sur lequel donnaient les fenêtres de la chambre de M<sup>me</sup> de Séguiran, et dont l'escalade n'était pour lui qu'un jeu. Une fois la balustrade enjambée, M. de la Péjaudie se trouvait dans la place, c'est-à-dire aux bras de sa maîtresse.

Ces façons de mystère étaient, il faut bien le dire, assez nouvelles de la part de M. de la Péjaudie et elles lui étaient venues dès qu'il avait été à même de constater, lors de son séjour à Carmeyrane, que M<sup>me</sup> de Séguiran était surveillée par des yeux jaloux. Certes, M. de la Péjaudie ne mettait pas au nombre de ceux qu'il avait à redouter le bon M. de Séguiran. Celui-là était de toute sécurité, car il avait en sa femme, aussi bien qu'en lui-même, une entière confiance. Il estimait comme inattaquable la vertu de M<sup>me</sup> de Séguiran et jugeait que personne n'aurait la hardiesse et l'outrecuidance de s'y attaquer, de même que nul ne serait assez impudent pour en vouloir à l'honneur d'un personnage, à son propre regard, aussi considérable que lui-même. Que des maris fussent trompés, M. de Séguiran le trouvait fort naturel, et, quand sa mère lui contait les malheurs conjugaux de ces Messieurs d'Aix, il n'en témoignait aucun étonnement! Mais que pareille chose lui pût arriver n'entraît pas dans sa cervelle! N'était-il pas un parfait époux, non seulement par sa fidélité exemplaire, mais aussi



par sa régulière assiduité ? M<sup>me</sup> de Séguiran, même, n'avait-elle pas rendu hommage à la force de son tempérament en lui demandant d'y apporter quelque modération ? Certes, cette abstinence consentie n'était pas sans causer à M. de Séguiran une certaine mélancolie, mais, par contre, il en tirait aussi une certaine fierté. Pour qu'une femme demande ainsi, en quelque sorte, grâce, il faut qu'elle n'ait point affaire à un malingreux et elle donne ainsi un certificat de vaillance amoureuse sur lequel on se peut reposer à bon droit. De plus, et pour se mettre tout à fait l'esprit en repos, M. de Séguiran considérait que son mariage avec M<sup>lle</sup> Madeleine d'Ambigné ne s'était pas accompli selon les règles communes et que, par là même, il était en dehors des accidents ordinaires. La main de Dieu y avait présidé et M. de Séguiran comptait qu'elle continuerait à s'y manifester et finirait par le conduire à son but, qui était de donner lignée à une maison illustre. Sur ce dernier point, la Providence apportait bien quelque retard, mais M. de Séguiran ne doutait pas d'en venir, quelque jour, au bout de ses vœux et, en attendant, il reprenait haleine et laissait souffler la bête.

Si donc M. de Séguiran n'était guère à ménager, il n'en était pas de même de M. de Maumoron et de M. Palamède d'Escandot. M. de Maumoron, tout en poursuivant ses récits de galères et en écoutant des airs de flûte, avait l'œil sur sa belle-sœur,

prêt à saisir le moindre signe de bienveillance qu'elle témoignerait à M. Palamède d'Escandot, dont la langueur et les manèges amoureux exaspéraient le jaloux. M. de Maumoron n'entendait pas que le beau sexe lui soufflât son Palamède. Il ne l'avait point éduqué aux galantes manières pour qu'une autre en profitât. Aussi faisait-il bonne garde, tandis que le Palamède montait la sienne auprès de M. de la Péjaudie, en qui il avait flairé un rival probable, et, par avance, détesté. M. de la Péjaudie, dès son arrivée à Carmeyrane, s'était fort bien rendu compte du filet qui entourait la belle M<sup>me</sup> de Séguiran. Aussi s'était-il résolu à ne rien hasarder et à agir avec prudence. De là, la conduite qu'il avait adoptée et le silence où il s'était tenu, quitte à le rompre à sa façon et à son heure, quand il aurait dépisté la méfiance du trop attentif Palamède. Or, cette réserve n'était guère dans les habitudes de M. de la Péjaudie et il fallait qu'il eût des raisons fortes de s'y astreindre. En s'attachant à ne pas compromettre M<sup>me</sup> de Séguiran, il faisait preuve de quelque chose, pour lui, d'assez nouveau. D'ordinaire, il se montrait moins ménager de la réputation des femmes et en prenait peu de souci, pourvu que la sienne acquît du renom à leur déshonneur ou qu'il y trouvât simplement du plaisir. Mais M. de la Péjaudie sentait, au fond de soi, qu'avec M<sup>me</sup> de Séguiran il ne se devait pas conduire comme avec toutes.

Il l'eût pu, cependant, d'autant mieux qu'il se jugeait assuré du succès. M. de la Péjaudie, malgré ses nombreuses bonnes fortunes, n'était point fat et ne se croyait rien d'irrésistible. Il admettait fort bien qu'une femme ne lui cédât point et disait qu'avec elles, pour être franc, le hasard avait souvent fait, pour lui, plus que quoi que ce fût. Mais avec M<sup>me</sup> de Séguiran il ne pensait rien de semblable. En leur rencontre d'Aix, il avait pris la soudaine mais inébranlable certitude que M<sup>me</sup> de Séguiran serait à lui, quand il le voudrait. L'affaire s'était réglée entre eux par un seul et mutuel regard. M. de la Péjaudie prétendait ne se pas tromper à certains signes. Néanmoins, malgré cette certitude, M. de la Péjaudie éprouvait un sentiment singulier. Lui qui était entré dans toutes les aventures, et les plus hardies, avec l'audace la plus déterminée, ressentait devant celle-là une secrète appréhension; elle lui paraissait obscurément engager plus de lui-même que toutes les autres et il y devinait quelque chose de dangereux et de caché. Il s'étonnait que la beauté de M<sup>me</sup> de Séguiran, à laquelle il était demeuré longtemps insensible, se fût révélée à lui si brusquement, et par une sorte de surprise assez inexplicable. N'était-il pas moins singulier également qu'une personne de la dévotion et de la vertu de M<sup>me</sup> de Séguiran eût jeté les yeux sur un impie comme lui, dont tout eût dû l'éloigner avec horreur? Toutes ces circon-

stances composaient autour de M<sup>me</sup> de Séguiran une sorte de mystère qui avait de quoi inquiéter.

Certes, M. de la Péjaudie n'était pas homme à s'arrêter à ces augures, d'autant que sa passion, pour avoir été soudaine, n'en était pas moins forte et que le désir le poussait de ses pointes acérées; mais pour parvenir à ses fins, il avait jugé bon de mettre toutes les chances de secret en son jeu. M. de la Péjaudie avait cependant, en amour, peu de goût pour la discrétion, et un certain scandale ne lui déplaisait pas; mais, cette fois, il n'avait nulle envie de provoquer un esclandre dont M<sup>me</sup> de Séguiran eût été la victime principale. Aussi avait-il eu grand soin, avant tout, d'endormir les soupçons de M. de Maumoron et de M. d'Escandot, ce dernier surtout méritant quelques précautions, dont la meilleure avait paru à M. de la Péjaudie de s'introduire nuitamment, par surprise et escalade, chez M<sup>me</sup> de Séguiran. Cette façon avait l'avantage de supprimer ces préliminaires qui attirent toujours l'attention, quelque prudence qu'on y apporte, et, de plus, celui de sembler si improbable, par sa hardiesse même, que personne, même le subtil Palamède, ne s'aviserait de supposer rien de pareil. Et M. de la Péjaudie, ayant fait comme il en avait décidé, pénétrait donc presque chaque nuit chez M<sup>me</sup> de Séguiran et en repartait assez avant l'aube, de façon à être rentré à temps à l'hôtel de Tourves.

Quand il avait franchi le balcon et que son pas s'éloignait, M<sup>me</sup> de Séguiran restait silencieuse à l'écouter, l'oreille à l'entre-bâillement de la fenêtre. Puis, lorsqu'elle avait entendu retentir le galop lointain du cheval qui emportait M. de la Péjaudie, elle refermait la croisée et revenait vers son lit où la place de son amant était encore chaude dans les draps froissés. Alors, à demi-dévêtue, assise au rebord de ce lit où elle venait de ressentir le plaisir de l'étreinte, elle se laissait aller à une longue rêverie. Tout d'abord, elle revoyait minutieusement celui qu'elle venait de quitter. Elle se le représentait à son entrée dans la chambre, le feutre rabattu sur les yeux et le manteau aux épaules. Elle se rappelait son visage en ses moindres traits. Ensuite, c'était la façon dont il la prenait dans ses bras. A ce souvenir voluptueux, tout son amant lui apparaissait en son corps vigoureux et souple, en ses membres proportionnés. M. de la Péjaudie avait la peau brune, mais douce, les mains petites et caressantes. M<sup>me</sup> de Séguiran les sentait la parcourir du dos au ventre, peser à ses épaules, s'arrêter à ses seins, glisser sur ses hanches, descendre le long de ses cuisses, et remonter lentement. Alors, M<sup>me</sup> de Séguiran fermait les yeux, puis il lui semblait se retrouver étendue auprès de M. de la Péjaudie, si étroitement et si complètement enlacée à lui qu'ils ne formaient plus ensemble qu'un seul corps. Et la songerie de M<sup>me</sup> de Séguiran se prolongeait.

geait en étreintes, en baisers, en soupirs et en mignardises. Parfois, le rire bref et hardi de M. de la Péjaudie lui semblait tinter à ses oreilles et remplir la chambre; un mot qu'il avait dit résonnait dans le silence. Certaines nuits se passaient muettes et violentes, âpres et farouches, d'autres, douces, langoureuses et tendres, mais toutes, toutes étaient des nuits de plaisirs, toutes des nuits de péché!

Car, maintenant, M<sup>me</sup> de Séguiran appartenait au péché, et, ce péché, elle ne parvenait pas plus à le détester et à le haïr qu'à s'en rassasier. Elle avait cru, quand le désir en était né dans sa chair ignorante et curieuse, qu'il s'épuiserait et mourrait de son accomplissement même et qu'elle en ressentirait le dégoût par la saveur de néant qu'il porte en lui. Mais, au contraire, il lui semblait chaque fois ingénieusement et orgueilleusement nouveau en ses voluptés coupables. Au lieu de s'éteindre en sa cendre inerte et vaine, il se répandait en elle avec une active et brûlante flamme et, insinué en toute elle-même, il la pénétrait et la possédait tout entière. Hôte terrible, on croit l'asservir et il nous domine. Maintenant, M<sup>me</sup> de Séguiran se sentait une demeure de péché. Elle l'abritait, le nourrissait. Il faisait frissonner sa chair heureuse qui l'appelait de toutes les chaleurs de son sang. Maintenant, il n'était plus en elle cet intrus secret et sournois dont, seule, elle rougissait, qui avait vécu au plus obscur d'elle-même; maintenant, il était le

maître exigeant et souverain d'une esclave docile et corrompue. En elle, le Péché était visible, apparent, triomphant, dans l'épanouissement de sa beauté qu'il illuminait d'une sorte d'éclat qu'elle n'avait pas auparavant.

A cette pensée, M<sup>me</sup> de Séguiran tremblait de tous ses membres. Un effroi terrible la saisissait et elle se retenait pour ne pas crier. Alors, elle se levait et prenait un des flambeaux qui éclairaient la chambre de leur cire à demi consumée. Debout devant son miroir, elle examinait son visage lascivement embelli, ses yeux plus grands, sa bouche plus charnue, son corps plus harmonieux et dont l'amour avait assoupli les mouvements en ses jeux. Elle se parcourait tout entière et ses regards s'arrêtaient à une place d'elle-même, celle dont l'ombre obscure et tiède était l'ancre même du péché, et tandis que de longues larmes de désir et de honte coulaient sur ses joues enflammées, elle demeurait ainsi, nue et immobile, en face d'elle-même et comme offerte au souvenir qui la brûlait.

Parfois, cependant, un espoir se glissait en sa détresse. Il lui semblait que ce n'était pas le péché même qu'elle aimait, mais que c'était plutôt le Pécheur. N'était-ce pas ce la Péjaudie qui avait suscité en elle l'ardeur de ses sens ? N'était-ce pas de lui que dépendait et datait son désir et, tandis qu'elle avait cru qu'il lui en apporterait l'apaisement, n'était-ce pas lui qui en avait été, sans qu'elle s'en doutât,

l'instigateur ? Alors, M<sup>me</sup> de Séguiran, en son angoisse, se mettait à revenir sur le passé. Elle se demandait si elle n'avait pas, à son insu, aimé M. de la Péjaudie, du jour où elle l'avait vu pour la première fois. Mains détails lui repassaient par l'esprit, maints indices auxquels elle n'avait donné nulle attention. Elle se souvenait de l'intérêt que, malgré elle, elle portait aux récits où M. de la Péjaudie était mêlé. Elle se souvenait du dépit que lui avait causé l'histoire de la Bohémienne. Et dans la scène du bosquet, ce berger jouant de la flûte, n'était-ce pas déjà lui qui lui était apparu et l'avait infestée de sa néfaste influence ? Mais un jour viendrait où elle saurait bien s'en délivrer et son péché disparaîtrait d'elle avec lui. Alors elle se jetait à genoux et priait Dieu de lui donner la force de Judith. Le Seigneur n'armerait-il pas son bras comme celui de l'héroïne biblique ? Et elle imaginait M. de la Péjaudie étendu mort à ses pieds. Elle se réjouissait cruellement en cette vision. Qu'il retournât à l'enfer celui qui en était sorti pour son malheur ! A peine avait-elle formulé ce souhait affreux qu'elle se sentait prise de faiblesse, une sueur glacée refroidissait tout son corps, et elle demeurait, l'oreille au guet, les yeux hagards, épiant le moindre bruit, les mains jointes, toute pâmée dans l'horreur et dans l'effroi ; mais, le lendemain, quand, le balcon enjambé, M. de la Péjaudie apparaissait de nouveau, elle se précipitait furieusement au-devant de lui et l'étreignait



de tout le désir de sa chair ardente et torturée.



Comme tous les amateurs et tous les exécutants de musique, M. de la Péjaudie avait l'oreille fort fine. Il le fallait pour assortir et moduler, ainsi qu'il le faisait à la perfection, les sons de sa flûte et les unir en une mélodie qui charmait les plus difficiles. Il percevait les plus légers bruits et savait en distinguer parfaitement la nature et la provenance. M. de la Péjaudie tirait de cette faculté de grandes sécurités. Il était ainsi averti aisément et sûrement de ce qui se passait autour de lui, en dehors de sa vue. Ce fut pour cette raison que, couché dans le lit de M<sup>me</sup> de Séguiran, il se dressa soudain sur son séant, en lui faisant, du doigt sur les lèvres, signe qu'elle demeurât sans bouger. Il semblait, en effet, à M. de la Péjaudie, distinguer des craquements insolites, comme si quelqu'un marchait avec précaution derrière la porte de la chambre. L'oreille tendue, il écouta assez longtemps. Il avait dû ouïr, dans le silence de la nuit, la promenade de quelque rat. Néanmoins, M. de la Péjaudie se laissa couler doucement hors des draps. Une fois debout, il demeura attentif, puis, pieds nus, il se dirigea vers la porte et écouta de nouveau, tandis que M<sup>me</sup> de Séguiran l'interrogeait d'un regard anxieux. Son inquiétude redoubla, quand elle vit M. de la Péjaudie

die ramasser ses vêtements et s'en vêtir avec une singulière vivacité, en homme habitué à ces sortes d'alertes et qui entend être prêt à tout événement. En moins d'un instant, M. de la Péjaudie fut donc vêtu, puis, à pas de loup, il se dirigea vers la fenêtre. A peinese fut-il accoutumé aux ténèbres du dehors qu'il poussa un juron étouffé. Il avait aperçu deux ombres, visibles malgré l'obscurité, qui se tenaient dans le jardin et juste en face du balcon ; mais comme il allait faire part à M<sup>me</sup> de Séguiran de cette désagréable découverte, il se retourna brusquement, au bruit de la serrure crochetée, et avec une telle dextérité qu'il n'eut que le temps de se jeter d'un bond dans un cabinet, dont il tira sur lui le rideau, juste comme s'ouvrait la porte forcée et que s'y encadrait, un flambeau à la main, la nocturne et gracieuse personne de M. Palamède d'Escandot.

A cette vue, M<sup>me</sup> de Séguiran éprouva une telle surprise qu'elle n'eut même point à se retenir de crier, mais elle devint si pâle qu'on eût dit que ses draps allaient lui servir de linceul.

M. Palamède d'Escandot s'était mis en frais pour cette visite intempestive et avait revêtu ses habits les plus galants. M. Palamède d'Escandot portait un haut de chausse de satin blanc avec des bouffettes de ruban vert. La jeunesse de son visage était rehaussée d'une touche de fard. Avec lui, une odeur d'essences parfuma la chambre. La lueur du flambeau faisait luire à ses doigts les bagues dont ils étaient

chargés. Puis l'ayant déposé sur un meuble, M. Palamède d'Escandot s'avança de quelques pas jusqu'au lit où était M<sup>me</sup> de Séguiran interdite, et d'une voix tranquille, il commença par s'excuser de la liberté qu'il prenait. Puisque, de jour, M<sup>me</sup> de Séguiran n'était pas d'humeur à l'écouter, il était bien obligé de profiter de la nuit pour se faire entendre d'elle. Du reste, ce qu'il avait à lui dire tiendrait en peu de mots, car elle en savait déjà le principal et l'essentiel, c'est-à-dire qu'il avait conçu pour elle une irrésistible passion. Donc ce qu'il avait à ajouter serait bref; l'important était qu'il fallait qu'elle sût bien qu'il était résolu à ne se point consumer en vains soupirs et qu'ayant mieux à lui offrir que la simple vue de sa beauté, il prétendait qu'elle lui permit d'en faire usage pour sa satisfaction. Certes, il n'aurait pas eu l'audace de lui adresser pareille requête, si certaines circonstances ne l'y eussent encouragé, mais celle où elle se trouvait aujourd'hui lui donnerait sans doute à réfléchir sur les inconvénients qu'il y aurait pour elle à lui refuser ce qu'il avait l'honneur de lui demander. Il n'entrait pas d'ailleurs dans sa pensée la moindre intention de la contraindre et il souhaitait qu'elle lui accordât de bonne grâce ce qu'il éprouverait grand chagrin à être forcé d'obtenir autrement. Le meilleur parti pour elle était donc d'accepter la nécessité où elle se trouvait. Il était prêt à se retirer et à lui laisser le temps de se préparer à le recevoir, ajoutant qu'il n'était nullement désireux de provo-

quer un esclandre où il pourrait prouver que sa présence en cette chambre avait eu pour raison certaines allées et venues qui lui avaient fait croire aux entreprises nocturnes de quelques-uns de ces maraudeurs, qui, non contents de dévaliser les jardins, se glissent par escalade sur les balcons et jusqu'à l'intérieur des appartements, mais qu'on ne prend pas la peine de rechercher, une fois qu'ils se sont éclipsés, à condition qu'ils se le tiennent pour dit et qu'ils n'y reviennent pas. Enfin, pour finir, M. Palamède d'Escandot concluait qu'au cas où l'on n'entrerait pas dans ses vues, il serait obligé d'appeler le fidèle Hassan et le fidèle Ali, qui faisaient les cent pas sous le balcon, mais qu'il serait extrêmement contrit d'en venir à cette fâcheuse extrémité, où il ne trouverait aucun des plaisirs qu'il se promettait et dont il imaginait tout le prix d'après les risques où d'autres se hasardaient pour se les procurer.

A cette harangue débitée avec une singulière insolence, M. de la Péjaudie, au cabinet où il se piétinait enfermé, l'avait soudain senti devenir un espace brûlant. Tous les feux de la colère lui montèrent au visage, et il bondit hors de ce réduit infernal, l'épée à la main, sur M. Palamède d'Escandot. L'assaut fut si prompt et si furieux et le coup donné avec tant de justesse et de force que M. Palamède d'Escandot, le cœur percé, tomba sur le plancher comme une masse et sans répandre une goutte de sang. Ce ne fut que lorsque M. de la Péjaudie eut transporté le

corps au haut de l'escalier que le sang se mit à couler et à dégoutter de marche en marche, car ce fut là, au matin, que, s'étant lassés de leur garde sous le balcon, étonnés de ne pas en voir descendre M. de la Péjaudie et de ne pas voir apparaître M. Palamède d'Escandot, le fidèle Ali et le fidèle Hassan, entrant au château, retrouvèrent ce dernier et en coururent avertir, tout le premier, M. le Chevalier de Maumoron.

M. de Maumoron était, ce matin-là, d'une humeur exécrable, s'étant querellé, la veille au soir, avec M. Palamède d'Escandot, qui s'était déclaré excédé aussi bien de ses jalousies que de ses caresses. Le beau Palamède avait même témoigné l'intention de s'embarquer, à la prochaine campagne, sur une autre galère que celle de M. le Chevalier. Il avait ajouté qu'il était las de la vie qu'il menait, confiné dans ce château, et qu'il s'en irait rejoindre à Aix M. de la Péjaudie, qui était, lui, au moins, un joyeux compagnon. Sur ces menaces, le beau Palamède, satisfait de cette brouille voulue, avait feint de s'aller coucher, comptant bien faire de la nuit un tout autre usage que celui qu'en eût souhaité M. de Maumoron, qui s'était retiré chez lui, jaune de bile et outré d'une pareille ingratitude.

Quand il en sortit, sur l'annonce qu'il était arrivé malheur à M. Palamède d'Escandot, l'humeur de M. de Maumoron s'était changée en un furieux

désespoir. Malgré sa jambe douloureuse, il se jeta sur le corps de son Palamède avec des sanglots et des cris, et il fallut l'en arracher presque de force, lorsque ses hurlements eurent éveillé le château et que le bruit se fut répandu qu'un crime avait été commis sur la personne de M. Palamède d'Escandot. La rumeur qui en bourdonnait partout fit accourir chacun. Valets et chambrières, jardiniers et marmitons descendirent des galetas et ce fut bientôt toute une petite foule qui entourait le cadavre saignant d'où M. de Maumoron se sépara tout barbouillé de sang, lorsque M. de Séguiran fut parvenu à l'en détacher.

M. de Séguiran, il faut bien le dire, à la vue de M. Palamède d'Escandot étendu mort, manifesta plus de surprise et de mécontentement que de chagrin. Il en voulait à ce garçon de s'être laissé tuer ainsi au haut du grand escalier du château de Carmeyrane. Ce n'est pas une façon de remercier de l'hospitalité que l'on reçoit que d'apporter avec soi un trouble aussi mortel. M. de Séguiran se faisait reproche d'avoir abrité ce jeune drôle suspect et décrié. Aussi pourquoi, diable, avait-il invité son frère à se venir guérir à Carmeyrane de sa blessure et l'y avait-il laissé amener ce Palamède de malheur? Il y avait fait un beau désordre et M. de Séguiran s'en apercevait à se voir ainsi, parmi ses gens, couvert de sa robe de chambre et le front encore orné de son bonnet de nuit. Quant à M<sup>me</sup> de

Séguiran, elle parut à tous si pâle, qu'il semblait que le sang qu'avait perdu M. d'Escandot eût coulé de ses veines à elle.

Elle s'était agenouillée en prières auprès du cadavre et elle ne s'en releva que lorsque M. de Séguiran eut donné l'ordre d'emporter la dépouille de ce qui avait été le beau Palamède d'Escandot et qu'elle le vit s'éloigner porté par Ali et par Hassan et suivi de M. le Chevalier de Maumoron, qui voulut que l'on procédât en sa présence à la toilette funèbre. Elle fut longue et recherchée. Après avoir été lavé et oint des parfums qu'il préférait, M. Palamède d'Escandot fut revêtu de ses plus beaux habits et paré de toutes ses bagues et bijoux. On lui ferma les yeux, on lui posa du rouge aux pommettes et aux lèvres et on le coucha sur un lit de parade entouré d'une herse de cierges allumés. Cela fait, M. le Chevalier de Maumoron, larmes taries, le baisa au front et, d'un pas boiteux, comme la vengeance même, s'en alla trouver M. de Séguiran pour confabuler avec lui du tragique événement qui venait d'ensanglanter le château de Carmeyrane.

M. de Maumoron trouva son frère dans un cruel embarras. Le crime commis sous son toit le travaillait extrêmement et il se creusait la cervelle pour deviner qui avait bien pu se charger d'expédier dans l'autre monde M. Palamède d'Escandot. En tout cas, il importait de tirer la chose au clair. Il

fit part de ses perplexités et de ses réflexions à M. de Maumoron, et tous deux échangèrent leurs vues sur ce sujet, en attendant l'arrivée des gens de justice que M. de Séguiran avait fait mander d'Aix et qui ne pouvaient tarder à se présenter. Leur dextérité ne serait pas de trop pour démêler cette affaire d'où MM. de Séguiran et de Maumoron ne parvenaient à dégager aucune lumière. Il était bien difficile, en effet, d'attribuer ce mauvais coup à aucun des habitants du château, tous d'humeur pacifique. Le meurtrier avait dû venir du dehors, et, M. d'Escandot ayant été tué d'un coup d'épée, il était vraisemblable que l'assassin était un homme de qualité.

Ce fut l'avis du magistrat qui vint pour procéder à l'enquête. Il s'appelait M. de Sourgis, et M. de Larcefigue l'estimait fort pour sa perspicacité. M. de Sourgis, après s'être fait montrer les lieux, commença ses interrogatoires. Valets, chambrières, marmitons, jardiniers, tous y passèrent sans apporter aucun indice ou révélation. M. de Sourgis se grattait le nez, comme il faisait dans les conjonctures embarrassantes, quand il avisa, dans un coin de la pièce, les deux esclaves turcs de M. de Maumoron. M. de Sourgis pria donc ce dernier de lui servir d'interprète auprès de ces deux mécréants, supposant qu'ils ignoraient la langue franque, mais M. de Maumoron lui apprit qu'Ali et Hassan étaient fort capables de lui répondre en



assez bon français. Aussitôt M. de Sourgis leur dit d'approcher. Ils vinrent donc à lui, avec force salamalecs, selon l'usage de leurs pays. L'un et l'autre feignirent tout d'abord de ne rien savoir, puis, enfin, s'étant concertés en leur idiome, ils déclarèrent que le meurtre de M. Palamède d'Escandot avait été sûrement commis par M. de la Péjaudie, lequel, étant descendus au jardin pour faire leurs ablutions matinales dans le bassin, ils avaient distinctement vu sortir du château et se diriger vers la grotte rustique qui était au fond des bosquets, après quoi ils étaient rentrés par une petite porte et avaient trouvé au haut de l'escalier M. d'Escandot, qui, déjà, ne respirait plus. Ils ajoutèrent que, plus d'une fois déjà, ils avaient aperçu M. de la Péjaudie sortant ainsi du château où il venait, nuitamment, rejoindre M. Palamède d'Escandot.

A cette révélation, M. le Chevalier de Maumoron pensa mourir de rage. La pourpre lui monta au front et d'affreux jurements lui jaillirent de la bouche que suivirent d'abominables imprécations. En sa colère il confondait dans une même rancune Palamède d'Escandot et M. de la Péjaudie. Quoi, ce joueur de flûte avait osé aller sur les brisées d'un capitaine des galères du Roi ! Le misérable avait donc profité de son séjour à Carmeyrane pour nouer une intrigue avec cet ingrat de Palamède. Ah ! comme ils avaient dû se moquer de lui tous les deux ! A cette pensée, M. de Mau-

moron écumait de fureur. Il les détestait autant l'un que l'autre, mais, puisqu'il ne pouvait plus rien contre Palamède, il se rattraperait sur ce la Péjaudie, et Maumoron serait là pour veiller à ce que la justice fît son devoir envers ce suborneur et ce meurtrier. M. de Sourgis considérait cette scène d'un œil narquois, tandis que les deux Levantins échangeaient des regards complices, heureux d'avoir joué un bon tour à M. le Chevalier, qu'ils haïssaient de longue date pour sa brutalité, et aussi, par surcroît, d'avoir, par leur stratagème, rendu service à la belle dame chrétienne qui, plus d'une fois, leur avait accordé un regard charitable et compatissant et qu'ils préservaient ainsi de tout soupçon. Quant à ce qui en pourrait bien résulter pour M. de la Péjaudie, ils s'en souciaient assez peu, car ils étaient d'un pays où la mort d'un homme ne tire pas trop à conséquence, surtout quand son meurtrier est kaïmacan ou pacha, et ils ne pouvaient pas supposer que ce M. de la Péjaudie, qui avait, leur avait-on dit, dans son harem les plus belles femmes de la ville, ne fût point fort au-dessus des lois.

Néanmoins, et quoi qu'en pensassent à la turque le fidèle Ali et le fidèle Hassan, leur déposition eut pour suite que M. de la Péjaudie fut, dès le lendemain, arrêté dans son logis de l'hôtel de Tourves et bel et bien conduit en prison. On avait, en effet, retrouvé dans la grotte rustique les traces de

son cheval, dont les empreintes, soigneusement relevées, avaient conduit les gens de justice chez Pélamourgues, lequel, pris de peur, avait parlé et confirmé les sorties nocturnes de M. de la Péjaudie; mais la charge la plus grave qui pesait sur lui fut que l'on trouva le fourreau de son épée fiché dans la terre molle du jardin, sous le balcon de M<sup>me</sup> de Séguiran, ce qui laissait penser que M. de la Péjaudie s'en était débarrassé avant d'entrer au château, et qu'il y avait pénétré la lame nue, d'où s'indiquait la préméditation du meurtre qu'il avait commis sur la personne de M. Palamède d'Escandot.

Pendant que M. Palamède d'Escandot reposait sur son lit de parade, sous l'œil hargneux de M. le Chevalier de Maumoron, M. de Séguiran expédiait à la parenté les courriers d'usage. Aussi, le jour où les obsèques de M. Palamède furent célébrées dans la cathédrale d'Aix, y vit-on paraître toute l'Escandotterie, les Escandot ne voulant pas que l'un des leurs s'en allât en terre sans qu'ils assistassent à la cérémonie. On y vit donc, avec le père du défunt, M. d'Escandot le Borgne et M. d'Escandot le Bègue, côte à côte avec M. d'Escandot le Grand. M. d'Escandot des Vaisseaux y manquait, étant décédé l'année précédente, mais M. d'Escandot le Roux y figurait auprès de M. d'Escandot le Petit, qui y montrait son visage malveillant et pincé, que M. de Séguiran revit

sans plaisir, car il lui rappelait certaines insinuations qui n'avaient pas encore reçu leur démenti. Pour une fois, d'ailleurs, M. de Séguiran s'en félicitait. Que fût-il advenu si sa femme eût été alors en état de grossesse ? Elle y aurait risqué quelque accident fâcheux, car elle avait été très affectée du crime commis auprès d'elle et pour ainsi dire à sa porte et dont elle connaissait l'auteur. Depuis ce jour, le visage de M<sup>me</sup> de Séguiran était d'une pâleur extrême et elle passait presque tout son temps en prières, dont l'âme de M. Palamède d'Escandot ne manquerait pas de se bien trouver.

Tout en songeant ainsi M. de Séguiran suivait le cours de la cérémonie. M. de Maumoron l'avait voulue fort belle avec le plus de musique qu'il se pût, comme le mérite quelqu'un qui a servi, non sans distinction, sur les Galères du Roi. Pour lui, il n'en souhaitait pas de telle et il espérait bien trouver sa tombe dans la mer. Il était décidé à quitter le plus tôt possible le château de Carmeyrane. L'état de sa jambe lui permettrait bientôt de reprendre le commandement de sa galère, et quelque bonne bouteille de rhum, tirée de son gavon, lui aiderait à oublier tous les Escandot de la terre, y compris le beau, l'ingrat et le perfide Palamède.

Ce fut dans ces dispositions que M. de Maumoron quitta l'église pour aller voir sa mère, la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran. Il la trouva fort baissée et se retira assez mécontent d'elle, M<sup>me</sup> de Séguiran lui

ayant dit qu'elle n'aurait jamais assez de reconnaissance à son petit la Péjaudie, s'il l'avait vraiment délivré, lui, Maumoron, de l'objet d'une honteuse passion, ni assez de regret de la perte qu'elle faisait en lui, la Péjaudie, d'un de ses principaux plaisirs, qui était de l'entendre jouer de la flûte ; que, quant à ce que l'on prétendait de la Péjaudie et du beau Palamède, sur le témoignage de deux esclaves turcs, c'était une pure folie et qu'elle ne démordrait pas qu'il n'y eût, là-dessous, quelque histoire de femme, la Péjaudie ne dédaignant pas les plus humbles, et qu'il avait suffi de quelque chambrière pour motiver son équipée nocturne ; que la vérité finirait bien par se découvrir et que la Péjaudie se tirerait des mains de la justice, quoi qu'en fissent tous ces Escandot enragés contre lui et qui se répandaient en démarches et en instances, afin qu'il fût jugé avec la dernière rigueur.

## VI

De toute l'histoire de M<sup>me</sup> de Séguiran et de M. de la Péjaudie, le point sur lequel M. de Larcefigue s'expliquait le moins volontiers était le procès qui amena la condamnation de M. de la Péjaudie à la peine des galères. M. de Larcefigue, quand il en était arrivé là de son récit, devenait assez avare du détail de l'affaire et s'en tenait à des généralités. Quoique le temps eût passé et que les personnages en question eussent disparu de la scène du monde, M. de Larcefigue répugnait à convenir que le procès de M. de la Péjaudie n'avait peut-être pas été conduit avec toute l'équité désirable et qu'il n'était pas extrêmement à l'honneur de ceux qui l'avaient jugé. La cause avait été comme entendue d'avance et on n'avait pas fait grand effort pour mettre en lumière la vérité et pour dissiper les fausses apparences sous lesquelles elle se cache souvent. Ainsi en fut-il, au grand profit de M<sup>me</sup> de Séguiran, dont le nom ne fut pas une fois prononcé au cours des audiences.

Ce silence est tout à la louange de M. de la Péjaudie, qui se comporta en cette occasion en parfait

gentilhomme et d'une manière que l'on eût peut-être été en droit de ne pas tout à fait attendre de lui. M. de la Péjaudie, en effet, en sa carrière amoureuse, ne s'était pas toujours montré très soucieux de la réputation des femmes et l'exception qu'il fit en faveur de M<sup>me</sup> de Séguiran prouve qu'il avait conçu pour elle un sentiment plus tendre et plus respectueux que pour beaucoup d'autres, car il eut un mérite particulier à la ménager comme il le fit, aux dépens de la liberté de sa vie, d'autant plus qu'il eût pu lui reprocher assez justement la conjoncture où il se trouvait de son fait.

En effet, la seule preuve véritable que M. de la Péjaudie était bien le meurtrier de M. Palamède d'Escandot consistait en ce fourreau d'épée trouvé dans le jardin et que M<sup>me</sup> de Séguiran y avait jeté par sa fenêtre pour s'en débarrasser et sans se douter qu'elle perdait ainsi M. de la Péjaudie. Sans ce fourreau accusateur, il eût peut-être pu se tirer d'affaire, car il n'eût eu alors contre lui que le témoignage d'Ali et de Hassan, et le témoignage de deux esclaves turcs n'eût pas suffi à faire condamner aussi rigoureusement un gentilhomme et à le leur donner comme compagnons sur les bancs d'une galère. En tout cas, si M. de la Péjaudie avait cru bon d'avouer sa présence nocturne dans la chambre de M<sup>me</sup> de Séguiran et de révéler la venue inopinée de M. Palamède d'Escandot, il aurait pu plaider qu'il n'avait tiré l'épée que sur la menace

homicide de celui-ci et qu'en lui enlevant la vie, il n'avait fait que défendre la sienne, de telle sorte que son crime ne devînt plus qu'une rixe d'amants et un malheur nullement prémédité.

Ainsi, en se taisant, M. de la Péjaudie s'était privé de tout moyen de défense ; de plus, il laissait donner au meurtre qu'il avait fait de M. d'Escandot une explication qui devait extrêmement lui répugner. M. de la Péjaudie avait, toute sa vie, trop ouvertement aimé les femmes pour qu'il ne lui fût pas déplaisant que l'on crût qu'il leur avait, même une fois, été infidèle en ses amours et que cette infidélité eût eu pour objet M. Palamède d'Escandot. De la sorte, M. de la Péjaudie se montrait affublé d'une apparence qui ne devait point être trop de son goût. Ajoutons qu'en s'y déroband, il se fût, de plus, épargné la haine que lui témoigna M. le Chevalier de Maumoron au cours du procès et dont il manifesta l'acharnement en se joignant aux démarches vengeresses de la tribu des Escandot qui ne cessèrent, ainsi que lui, de harceler les juges de leurs sollicitations.

Là, encore, M. de Larcefigue éprouvait quelque embarras à admettre que ces intrigues, objurgations et criailleries eussent eu quelque influence sur le jugement rigoureux qui frappa M. de la Péjaudie. M. de Larcefigue, si libre d'esprit qu'il fût, était tout de même de robe, et, comme tel, se croyait tenu à certaines réserves dans l'appré-



ciation des faits de ce procès. Néanmoins, à travers ses précautions et ses réticences, il me sembla pouvoir démêler que plusieurs causes, étrangères à son crime, ne furent pas sans influence sur la sévérité excessive dont on fit preuve envers M. de la Péjaudie.

Si impartiaux que soient des juges, ils obéissent à certaines conditions humaines et leurs jugements se ressentent, à leur insu, de leurs propres passions. C'est là une infirmité de notre nature à laquelle ils sont sujets, quoi qu'ils fassent pour s'en affranchir. Or, parmi les magistrats appelés à siéger au procès, il s'en trouvait plus d'un qui, par lui-même ou par ses proches, avait à se plaindre de M. de la Péjaudie. M. de la Péjaudie, en ses aventures amoureuses, avait offensé plusieurs familles puissantes de la ville. Tant de femmes séduites, et parfois possédées et quittées avec éclat et sans ménagement, n'étaient pas au goût des maris et il s'en était accumulé sur la tête de M. de la Péjaudie de sourdes et violentes rancunes qui n'attendaient qu'une occasion de s'exercer contre lui. Aussi, tous ces mécontents formèrent-ils une ligue dangereuse qui avait des intelligences jusque dans le prétoire. M. de la Péjaudie y trouva donc le contre-coup des haines qu'il avait suscitées par son imprudente conduite et dont s'était formé tout un parti qui entendait bien profiter de la circonstance pour se délivrer une bonne fois de ce petit

homme si dangereux à la vertu des femmes et à l'honneur des époux, ceux dont le leur n'avait pas eu encore à en souffrir faisant alliance avec ceux qui avaient eu déjà à s'en plaindre. Ajoutons que, d'ailleurs, cette cabale ne s'en tenait pas à ces intérêts particuliers; elle puisait aussi des ressources dans la voix publique. La rumeur en était forte contre M. de la Péjaudie. Adulé, recherché partout, M. de la Péjaudie ne s'était pas fait que des amis, et la faveur singulière dont il avait joui se retournait contre lui par un de ces revirements qui ne sont pas trop beaux à observer, parce qu'ils ont leur cause dans cette sourde envie qui travaille obscurément le cœur des hommes et dont les femmes ne sont pas non plus exemptes. Celles que M. de la Péjaudie avait dédaignées ne lui pardonnaient pas d'avoir recherché en d'autres qu'elles ce qu'elles se fussent cru plus capables qu'aucunes de lui donner, tout en faisant mine de s'étonner que ces dernières eussent pu se contenter de ce qu'elles prétendaient, elles, avoir rebuté. Quant aux galants dont M. de la Péjaudie avait contrarié les vues et à qui il avait plus d'une fois coupé l'herbe sous le pied, ils ne lui voulaient guère plus de bien. Il était de bon ton de feindre quelque surprise de s'en être laissé imposer par cet intrus. Car, après tout, qu'était-il venu faire à Aix, ce la Péjaudie, avec sa flûte et ses façons de conquérant? De quel droit avait-il accaparé l'attention par ses

frasques et ses esclandres, l'insolence de ses amours et la liberté de ses propos ?

Ceux qu'il avait tenus trop souvent et où il se révélait délibérément impie et libertin bourdonnaient maintenant autour de lui comme des mouches venimeuses. On avait supporté trop longtemps que ce petit athée, venu on ne savait d'où, étalât au grand jour ses détestables principes et il était temps qu'il en reçût le châtement mérité. On se répétait aussi certains discours d'une autre sorte dont il ne se privait point assez, car M. de la Péjaudie était fort enclin à railler cruellement les ridicules qu'il était expert à apercevoir en chacun. Ces torts envers son prochain lui étaient reprochés avec presque autant d'amertume que ceux dont il s'était rendu coupable envers Dieu. Du pinacle, M. de la Péjaudie était tombé au bas fond. On l'accusait encore de bien autres méfaits. Les imputations dont l'avait poursuivi M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade avaient repris un nouveau corps. Personne ne voulait plus douter que cette Bohémienne, qui avait entraîné à sa suite M. de la Péjaudie, n'eût été une messagère du Diable et que M. de la Péjaudie n'eût bel et bien fréquenté avec elle le sabbat des sorcières. Plusieurs allaient jusqu'à réclamer qu'il fût brûlé en place publique comme sorcier, athée et sodomite.

Aussi était-il considéré par beaucoup comme une heureuse circonstance et comme un véritable

bienfait de la Providence que le meurtre de M. d'Escandot eût fait déborder, de sa goutte de sang, ce vase de scandale et d'ignominie. On n'était pas loin d'attribuer au beau Palamède la qualité d'avoir été l'instrument de Dieu en cette affaire. Grâce à lui, le coupable avait trouvé son châtiement, et ce fut une grande joie dans toute la ville, quand le jugement fut connu et que l'on sut que M. de la Péjaudie serait marqué de la fleur de lys, aurait la tête rasée et s'en irait, la chaîne aux pieds, ramer sur les Galères du Roi. Ce jugement, d'ailleurs, tout sévère qu'il fût, n'attestait-il pas la sage indulgence des magistrats qui avaient su ne pas se laisser émouvoir par les rumeurs publiques et avaient épargné à M. de la Péjaudie le billot et le bûcher ? Chacun tint à féliciter ces Messieurs du Parlement de leur équité. Les Escandot ne furent pas les derniers à se réjouir et défilèrent chez M. de Maumoron pour le remercier du zèle qu'il avait déployé à obtenir justice d'un crime qui privait la maison d'Escandot d'un de ses membres, et aussi pour lui faire compliment de sa prochaine nomination de chef d'escadre dont le bruit commençait à se répandre. Seule, la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran protesta contre un jugement qu'elle qualifiait d'inique et auquel le Marquis de Tourves s'était également refusé de souscrire, l'un et l'autre n'ayant cessé, tant que dura le procès, de faire parvenir à M. de la Péjaudie, dans sa prison,

toutes les petites douceurs qu'ils purent. Quant à M. et M<sup>me</sup> de Séguiran, ils demeurèrent tout ce temps-là enfermés à Carmeyrane, d'où ils s'abstinrent de venir assister au départ de M. de la Péjaudie, lorsqu'on le conduisit à Marseille pour être marqué et enchaîné.

Ce départ eut lieu, vers le milieu de l'été, par une belle journée qui mit toute la ville aux fenêtres et aux portes. La charrette qui menait M. de la Péjaudie était traînée par un maigre cheval et escortée d'exempts. Quand elle sortit de la prison, M. de la Péjaudie y parut comme à son ordinaire, la figure riante et l'air assuré. Il était assis sur la banquette et portait aux mains des menottes, mais il ne semblait nullement embarrassé de la curiosité qu'il provoquait et des regards fixés sur lui. Il observait tout, autour de lui, et reconnaissait chacun. Il parcourut ainsi plusieurs rues sans qu'aucun cri s'élevât sur son passage. Çà et là, les assistants, à qui il inspirait, malgré eux, une retenue dont nul n'osa se départir, commentaient à mi-voix l'aventure singulière par laquelle se terminait le brillant séjour de M. de la Péjaudie dans la bonne ville d'Aix. Ceux qui avaient été les plus acharnés contre lui se contentaient en silence de la satisfaction qui leur était donnée aujourd'hui et n'étaient point sans en ressentir quelque gêne. Les autres voyaient là une preuve de l'incertitude des conditions humaines, puisque nous sommes

en butte aux jeux les plus inattendus de la fortune, dont le caprice aujourd'hui faisait passer ce la Péjaudie du lit des belles dames au banc d'une galère. Ils semblaient plus étonnés que M. de la Péjaudie lui-même de tous ces tours de roue. Ce fut ainsi que M. de la Péjaudie arriva devant cette auberge des *Rois Mages* où il était descendu venant d'Avignon et où M. le Marquis de Tourves l'était venu chercher pour le mener à sa maison, lui et sa flûte. Plus loin, on remarqua que M. de la Péjaudie leva les yeux vers un balcon qui était celui de l'hôtel de Listomas. Personne ne s'y trouvait, mais il n'en était pas de même à celui de la demeure de M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade. Là, une véritable compagnie était rassemblée, parmi laquelle certains de ceux qui avaient le plus fait pour la perte de M. de la Péjaudie et, quand il passa, des rires et des sarcasmes en partirent sans qu'il parût aucunement prendre garde à ces dérisions, dont le plus grand tort était d'insulter à un malheureux. Par contre, il ne fut pas sans se montrer sensible à ce qui s'ensuivit, car comme la charrette passait devant l'hôtel de Séguiran, on vit la grande porte s'en ouvrir et paraître sur le seuil la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran elle-même.

Elle était appuyée sur deux cannes et toute courbée par ses gouttes. Avec son habit à l'antique et sa coiffure démodée, elle semblait un revenant de l'autre siècle. Son visage fardé montrait au grand

jour ses rides profondes. Ce fut ainsi qu'elle fit quelques pas dans la rue du côté de la charrette et soutenue par M. le Marquis de Tourves. A sa vue et au signe de M. de Tourves les exempts s'écartèrent et la charrette s'arrêta, de façon à ce que la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran pût venir tout près d'elle. Une fois là, elle leva le bras et, sans rien dire, tendit sa main à baiser à son petit la Péjaudie, tandis que, chapeau bas, M. le Marquis de Tourves saluait d'un signe d'adieu celui dont la flûte enchanteresse l'avait si souvent diverti. Puis, cela fait, la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran et M. de Tourves se retirèrent, laissant M. de la Péjaudie continuer sa route cahotée et infamante et disparaître au coin de la rue.



Les événements de la nuit funeste où M. de la Péjaudie avait tué d'un coup d'épée M. Palamède d'Escandot au pied du lit de M<sup>me</sup> de Séguiran n'avaient rien changé en apparence à la vie de cette dernière. Les journées s'en écoulaient dans leur ordre accoutumé et M<sup>me</sup> de Séguiran les employait à leur usage habituel. Elle les occupait à la prière et à ces mêmes menus travaux de broderie qu'elle avait enseignés au docile Palamède. Le temps se tenant fort au beau, elle faisait de longues promenades dans les jardins, soit seule, soit en com-

pagnie de M. de Séguiran. Celui-ci, comme auparavant, allait chaque semaine à Aix voir sa mère et en rapportait les récits coutumiers : il s'y ajoutait les détails qui se colportaient sur l'affaire de M. de la Péjaudie où se défrayaient toutes les conversations. M. de Séguiran écoutait Madame sa mère le mettre au fait des accusations de toutes sortes que lançait la voix publique contre M. de la Péjaudie et du véritable ouragan qui se déchaînait contre lui. Enfin, un jour, M. de Séguiran rapporta à Carmeyrane le jugement qui condamnait M. de la Péjaudie à ramer sur les Galères du Roi. M<sup>me</sup> de Séguiran ne s'en montra ni surprise, ni apitoyée et en témoigna une sage indifférence, d'où M. de Séguiran prit une nouvelle occasion d'admirer davantage son épouse. Ces sortes d'affaires passionnent d'ordinaire les femmes et leur font devancer l'opinion des juges à qui elles se substituent en pensée. Elles enquêtent, plaident, délibèrent, condamnent selon leurs impressions et se font volontiers l'avis le plus ferme sur ce qu'elles ignorent entièrement. Or, les dames d'Aix ne s'étaient pas fait faute d'agir ainsi et étaient allées jusqu'à tenir des paris sur ce qui adviendrait du pauvre la Péjaudie. Les unes le voyaient roué, les autres décapité ou brûlé vif et anticipaient sur la sentence des magistrats d'après leur fantaisie, ce qui marquait dans leur esprit un certain désordre et des prétentions inadmissibles. Aussi M. de Séguiran



louait-il fort sa femme de n'être point tombée dans ce travers et de s'être tenue éloignée des agitations de langue. Que leur importait, en effet, à elle et à lui, le sort de M. de la Péjaudie, avec qui ils n'avaient eu, grâce à Dieu, que des liaisons assez peu étroites et encore, était-ce la faute de M. le Chevalier de Maumoron si, pour amuser son ennui, ils avaient invité à Carmeyrane, pour l'en venir distraire, M. de la Péjaudie et sa flûte. Ainsi donc, était-ce bien le Chevalier qui était responsable de la déplorable aventure où M. Palamède d'Escandot avait trouvé la mort et M. de la Péjaudie la triste posture où il était réduit, aventure dont ils n'avaient pas, elle plus que lui, à s'occuper, tant en ses circonstances où ils n'avaient rien à se reprocher qu'en ses conséquences où ils n'avaient rien à voir, car n'était-ce pas aux juges à donner à cette affaire la conclusion qu'ils jugeraient à propos, ce à quoi, d'ailleurs, ils n'avaient pas manqué.

M<sup>me</sup> de Séguiran acquiesçait d'autant mieux à ces discours de M. de Séguiran qu'elle les écoutait comme s'ils se fussent adressés à tout autre qu'à elle. Elle en percevait le son et n'en retenait pas le sens. Ils retentissaient dans un lointain d'où elle était absente. De qui et de quoi lui parlait donc M. de Séguiran ? Son esprit distrait se retirait en lui-même et ne se prêtait plus à ce que l'on voulait de lui. Il était entièrement occupé à une seule réflexion dans laquelle M<sup>me</sup> de Séguiran s'absorbait

tout entière et qui était une sorte d'étonnement et stupéfaction d'elle-même, dont elle ne parvenait pas à se lasser et où elle ne retrouvait rien de ce qu'elle avait été.

Ce n'était, en effet, rien moins qu'une sorte de miracle dont M<sup>me</sup> de Séguiran goûtait en elle la merveilleuse surprise. Il consistait dans un état de calme et de détachement extraordinaire et elle avait besoin de faire effort pour se rappeler les brusques événements qui l'avaient précipitée dans ce gouffre de béatitude. M<sup>me</sup> de Séguiran se sentait soudain comme délivrée et purifiée de l'ardeur funeste dont le venin brûlant avait empoisonné sa chair. La flamme de luxure qui s'était allumée dans ses veines s'était éteinte d'un seul coup et il n'en restait pas même une cendre refroidie. Du péché qui avait travaillé son esprit et son corps rien ne demeurait en elle. Il était mort comme si son accomplissement en eût épuisé la force ou comme si la pointe de l'épée de M. de la Péjaudie l'eût tué ainsi qu'une bête redoutable et venimeuse dont elle n'avait plus à craindre désormais. Elle s'en sentait aussi libre que s'il n'eût jamais existé, et cette libération avait bien tout le caractère d'un véritable miracle. Dieu, qui avait permis que se formât en elle l'impur désir auquel elle avait succombé, avait voulu y mettre fin, et il y avait de quoi demeurer confondue de cette grâce éclatante qui avait brisé, en une fois, les illusions et les fantômes de la chair.

Et pourtant, quand il lui arrivait de fixer sa pensée sur la sorte de vertige dont elle avait été assaillie, elle ne pouvait s'empêcher de s'en rappeler la force si redoutable. N'avait-il pas fallu qu'elle fût extrême pour qu'elle eût été obligée de lui donner en aliment sa pudeur et sa vertu, pour qu'en son désespoir elle eût imaginé l'affreux stratagème auquel elle avait eu recours et inventé la dangereuse ruse qu'elle avait pratiquée en vue de venir à bout de la concupiscence qui la tourmentait ? Ainsi, elle était descendue aux pires expédients, à des actes si honteux qu'elle avait maintenant peine à s'y reconnaître. Était-ce bien elle qui, délibérément, avait choisi M. de la Péjaudie comme complice à sa faute ; qui l'avait pris pour maître en la connaissance du mal, qui l'avait laissé venir à Carmeyrane sous un prétexte de flûte, et pénétrer dans sa chambre dont elle avait, auparavant, éloigné M. de Séguiran ; qui lui avait livré son corps et l'avait offert à ses caresses les plus voluptueuses, se délectant au plaisir avec une fureur lascive et s'attachant chaque jour davantage au jeu maudit des étreintes et des baisers ? Était-ce donc bien elle qui avait été épouse adultère et amante impudique jusqu'à l'instant où elle s'était réveillée du péché et en avait soudain compris le néant, à mesure qu'il se dissipait en une fumée sanglante ?

A ces retours sur le passé, M<sup>me</sup> de Séguiran

revoit la nuit tragique, l'entrée de Palamède d'Escandot, M. de la Péjaudie bondissant hors du cabinet, l'épée à la main, et le sang ruisselant sur les marches de l'escalier ; mais, hors ces moments, elle s'étonnait du calme prodigieux qui était survenu en elle, de ce qu'elle nommait sa béatitude. Elle se sentait comme vide de son péché disparu d'elle et, avec lui, elle avait oublié tout le reste. M. de la Péjaudie n'était plus dans sa pensée qu'une ombre incertaine et rapetissée. Que lui importait qu'un certain M. de la Péjaudie fût en prison et passât en jugement ! Que lui voulait-on à elle, en lui racontant que le cas de ce M. de la Péjaudie était mauvais, à cause d'un certain fourreau d'épée trouvé dans les jardins de Carmeyrane ! Pourquoi venait-on troubler cette paix où elle était et dont elle goûtait le miraculeux délice ?

Aussi, fut-ce avec une complète indifférence qu'elle apprit la condamnation de M. de la Péjaudie aux galères. M. de Séguiran s'en montra quelque peu surpris et rappela à M<sup>me</sup> de Séguiran la rencontre qu'ils avaient faite, en venant de Paris à Carmeyrane, de la chaîne des galériens. M. de Séguiran ne pouvait s'imaginer que difficilement qu'un gentilhomme qu'il avait connu fût transformé en un de ces misérables. Néanmoins, tout en plaignant M. de la Péjaudie de son infortune, il y découvrait pour ce dernier une chance de salut. A se voir ainsi si durement frappé par la

main de Dieu, M. de la Péjaudie se mettrait peut-être à croire qu'il existe. Ainsi M. de la Péjaudie avait-il peut-être trouvé là le chemin de sa conversion. On ne pense pas tout à fait de même enchaîné à un banc de rame qu'à jouer de la flûte en liberté, et la miséricorde divine est infinie aux pécheurs.

M. de Séguiran discourait là-dessus longuement en se promenant dans les jardins de Carmeyrane avec M<sup>me</sup> de Séguiran. Elle s'y laissait conduire volontiers et n'en évitait aucun endroit, pas plus ce bosquet où se trouvait le berger joueur de flûte et où le premier désir de péché était entré en elle que cette grotte rustique où M. de la Péjaudie cachait son cheval lors de ses escapades nocturnes. Elle semblait heureuse de respirer l'air de la saison qui était belle.

Ce fut après m'avoir montré cette grotte rustique que M. de Larcefigue, à une de nos promenades à Carmeyrane, me conta les péripéties de la mort de Palamède d'Escandot et ce qui s'en suivit, sans excepter le trépas de la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran survenu peu après ces événements. En effet, un mois ne s'était pas écoulé depuis que M. de la Péjaudie avait passé, les menottes aux mains, dans la charrette qui le conduisait à Marseille, devant l'hôtel de Séguiran, qu'on trouva, un matin, la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran étendue sur le plancher de sa chambre. Quand on l'eut relevée

et portée sur son lit, on s'aperçut qu'elle avait cessé de vivre et qu'elle avait la bouche toute tournée et le visage contracté et grimaçant. On remarqua aussi qu'une de ses mains était toute noire, comme si elle eût été brûlée. Cette singularité fit grand bruit dans Aix et les langues allèrent bon train. On vit dans cette main tordue et noirâtre quelque chose d'extraordinaire, d'autant que l'on reconnut que c'était justement celle que la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran avait tendue à baiser à M. de la Péjaudie, quand elle l'était allée saluer au passage sur sa charrette. Il semblait donc probable que l'attouchement diabolique de cet impie avait produit ce bizarre accident. Ce damné la Péjaudie portait malheur avec lui et on prédisait que M. le Marquis de Tourves, qui avait accompagné la vieille Séguiran dans sa démarche envers la Péjaudie, n'en récolterait rien de bon. Tôt ou tard, il lui en surviendrait quelque malchance et aussi parce que c'était lui qui avait fait accueil à M. de la Péjaudie et à sa flûte, quand ce dernier était arrivé à Aix. Les ravages qu'il y avait exercés relevaient donc pour une part de M. de Tourves. N'avait-il pas, le premier, lié amitié avec la Péjaudie, logé sous son toit et introduit par lui dans les diverses compagnies de la ville ? M. de Tourves n'avait donc qu'à se bien garder et il lui en cuirait, sans doute, un jour, de ce qu'il avait fait. La compagnie des méchants n'est pas profitable et l'on a toujours

à s'en repentir. On retrouverait donc, un beau jour, M. de Tourves, le col tordu dans son lit, à moins qu'il ne périt de quelque autre façon misérable, car le Diable a un bon choix de tours dans sa besace et il n'était pas douteux que M. de la Péjaudie n'en tînt les cordons.

« Ces prédictions, ajoutait M. de Larcefigue, furent loin de se vérifier, car M. le Marquis de Tourves vécut fort vieux et sans autres inconvénients que ceux qui lui vinrent du fait de sa gourmandise, car il s'adonna de plus en plus aux plaisirs de la table, au point qu'il devint si démesurément gros qu'il ne pouvait presque plus quitter son fauteuil. Son seul régal, avec la bonne chère, était la musique. M. de Tourves ne cessa d'en faire exécuter chez lui de l'excellente, même quand il fut devenu complètement sourd, car si les sons ne parvenaient plus à ses oreilles, il se divertissait encore des divers mouvements que nécessite le jeu des instruments. Le simulacre l'amusait et il le voulut autour de lui, presque jusqu'à son lit de mort. Quand il expira, après une longue maladie, sa chambre était pleine de joueurs d'instruments, et ses dernières paroles furent pour dire qu'il lui semblait encore entendre la flûte de son cher la Péjaudie, à quoi il n'avait rien connu de comparable pour la justesse et l'harmonie.



« Ce n'est point peu de chose, Monsieur, — me disait souvent M. de Larcefigue, au cours de ces entretiens dont j'ai tiré l'histoire de M<sup>me</sup> de Séguiran et de M. de la Péjaudie, — ce n'est point si peu de chose que d'être condamné aux galères, et vous serez plus de mon avis, quand je vous aurai rapporté avec quelque détail la vie que l'on mène sur ces bâtiments. Ce n'est pas tout que de les voir en rade ou sur la mer, soit naviguant à la voile, soit voguant à la cadence des rames. Une galère, Monsieur, est un fort beau spectacle, avec ses agrès et ses mâts, sa coque peinte, ses figures de proue et de poupe, sculptées et dorées, ses lanternes, ses pavillons, étendards et banderoles et tout son attirail de guerre et de marine ; mais dans la galère il y a le galérien, et le galérien est un pauvre homme. Je connais peu de condition plus misérable que la sienne. Ne croyez pas cependant que je m'apitoie plus qu'il ne convient sur le sort de ces gens, car il est juste que cette fortune échoie à ceux qui l'ont méritée par leurs forfaits et leurs crimes ; mais il n'en est pas moins vrai que la mort me semblerait cent fois préférable à vivre de la sorte, sous le sifflet des comites et le nerf de bœuf des argousins. Est-il, en effet, un destin moins enviable, qu'une fois la tête rasée et coiffée d'un



bonnet, le corps vêtu d'un caleçon et d'une casaque rouges en étoffe grossière, d'être enchaîné, nuit et jour, au banc des rameurs, sous les ardeurs du soleil ou les morsures de la bise, les pieds sur la pédagne et la rame en mains, et cela que l'on soit, selon la place qu'on occupe, tiercerol, quinterol ou vogue-avant ? Ajoutez qu'une fois là, il ne s'agit pas d'y rester oisif, il en cuirait à vos épaules, ni de faire le rebelle ou la mauvaise tête, votre dos en sentirait les inconvénients, et la bastonnade n'est point un passe-temps. Une chiourme doit être vigoureuse et obéissante et pouvoir ramer plusieurs heures de suite, ce qui demande un grand effort et un grand ensemble, sans quoi la vitesse de la galère s'en ressent ; mais ne croyez pas qu'une pareille peine ait la récompense qu'elle vous semble mériter : elle n'en a d'autre qu'une maigre et chiche nourriture, le plus souvent de pain dur et de fèves noires à laquelle se joint, comme réconfort, aux jours de combats ou d'extrême endurance, le morceau de pain trempé de vinaigre que les argousins placent dans la bouche des rameurs pour parer à leur défaillance. Car c'est ainsi, et quelquefois même le bâillon aux dents, qu'il leur faut donner la vogue, sous le canon et la mousqueterie, trop heureux si quelque boulet met fin à leur tourment et à leur misère.

« Vous me direz, Monsieur, qu'une galère ne fait pas la chasse et ne livre pas combat tous les

jours et qu'elle ne reste pas en mer toute l'année. Il vient un temps où elle rentre au port pour désarmer ; mais ne croyez pas que, la campagne finie et les ancres mouillées, la chiourme soit pour cela sur un lit de roses. Même au port, les galériens ne quittent guère leur banc que pour des travaux où on les emploie. Ils y dorment la nuit, comme ils peuvent et dans une posture fort incommode, abrités du froid et du vent par une tente de forte toile qu'ils dressent sur des étais et qui enveloppe la galère. Hors cet abri qui les protège assez mal, ils n'ont point de feu pour se réchauffer et il leur est même défendu de fumer. Quand ils le veulent faire, il leur faut obtenir de l'argousin la grâce de descendre dans le caïque ou la chaloupe qui sont amarrés à la galère. Et notez encore qu'avant d'en venir à ce régime d'hivernage il a fallu que la galère fût désarmée, ce qui ne se fait pas sans grande fatigue pour la chiourme, car il faut vider la galère de ses approvisionnements et de ses munitions, mettre en ordre les agrès. Après quoi, il faut encore procéder à des nettoyages et à des corvées continuels, de telle sorte que la chiourme ne manque jamais d'occupations, en plus desquelles chaque galérien doit travailler à un petit métier, et on leur en apprend un, s'ils n'en savent point.

« Ils n'ont d'ailleurs pas grand temps pour l'exercer, car le règne de l'hiver n'est pas long et, dès les approches du printemps, il faut mettre les

galères en état de reprendre la mer. C'est l'époque où il convient de les espalmer, ce qui consiste à les enduire d'une couche de suif, après les avoir renversées, de façon à ce que la quille ou carène se découvre hors de l'eau. Tout cela se fait à force de bras et à grande fatigue et n'est que le présage à ces misérables du recommencement de leurs peines, car ce n'est pas rien, Monsieur, et même peu de chose que d'être condamné à ramer sur les galères du Roi, ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire. Je n'y voudrais pas voir mon pire ennemi. Ceux que l'on y envoie sont le rebut de l'humanité et jugez quel supplice ce doit être pour un honnête homme que de se trouver avec de pareils compagnons et forcé de vivre et de mourir en leur promiscuité. Ne doit-il pas voir en sa cruelle condition un des jeux les plus extrêmes de la fortune ? Cette capricieuse déesse, qui se fait fort de disposer du sort des humains, s'amuse ainsi parfois à donner un exemple de sa puissance et à montrer que nul n'est à l'abri de ses funestes fantaisies. Celui qu'elle désigne pour lui servir ainsi de jouet doit être un objet de pitié aussi bien que d'étonnement et doit singulièrement rabattre notre orgueil. Il témoigne du peu que nous sommes, ce que, d'ailleurs, concluait M. de Larcefigue, nous ne saurons jamais assez. »



La mort de la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran eut pour conséquence de ramener à Aix M. et M<sup>me</sup> de Séguiran, qui se décidèrent à passer l'hiver dans l'hôtel devenu vacant par le trépas de son occupante. Depuis l'aventure de M. de la Péjaudie et de M. d'Escandot, M. de Séguiran se plaisait moins à Carmeyrane. Qu'un homme eût pu s'introduire nuitamment dans le château sans être aperçu de personne lui donnait à réfléchir, car, sans Ali et Hassan, nul n'eût découvert la présence de M. de la Péjaudie et on n'a pas toujours des Turcs pour faire le guet. M. de Séguiran se sentait chez lui moins en sûreté qu'auparavant et songeait que pareil exploit se pourrait fort bien renouveler. Quelque malfaiteur, en des vues dangereuses, pouvait tenter ce que M. de la Péjaudie avait aisément réussi, d'autant plus que le pays n'était pas sûr. Il y courait, depuis quelque temps, des récits de vols et d'attaques à main armée et on y signalait de nombreuses bandes de va-nu pieds qui infestaient les villages et les campagnes. Or, M. de Séguiran se souciait peu, quelque beau soir, en se rendant à la chambre de sa femme, de se trouver nez à nez dans les corridors avec quelque rôdeur ou quelque malandrin. Il se voyait, la chandelle d'une main et l'épée de l'autre, livrant bataille sous son propre

toit, et ces perspectives guerrières ne lui riaient pas particulièrement. M. de Séguiran avait peu d'envie, même pour sa défense, de répandre le sang de ses semblables. Les longues nuits d'hiver sont propices aux escalades et aux effractions. C'est pourquoi M. de Séguiran jugea opportun de proposer à sa femme qu'ils vinssent s'installer jusqu'au printemps dans l'hôtel d'Aix, où le séjour serait plus agréable et plus sûr que celui du château de Carmeyrane, dont on ferait, durant cette absence, doubler les portes et renforcer les serrures.

M<sup>me</sup> de Séguiran, loin de mettre obstacle à ce projet, s'en montra plutôt satisfaite, de telle sorte que M. de Séguiran en tira encore une nouvelle persuasion de sa sagesse en toutes choses, dont la principale marque avait été d'épouser une femme aussi parfaite que la sienne. Mais cependant, quelque assuré que fût M. de Séguiran de la perfection de M<sup>me</sup> de Séguiran, il ne pouvait s'empêcher de relever un point où cette perfection était en défaut. Le seul reproche que M. de Séguiran pût adresser à M<sup>me</sup> de Séguiran était sa lenteur à lui donner cette postérité qu'il attendait d'elle, mais qui commençait tout de même à bien tarder. Or, M. de Séguiran eût été fort étonné s'il avait pu deviner ce que M<sup>me</sup> de Séguiran pensait, au fond d'elle-même, sur ce sujet, et qu'eût-il dit s'il eût su qu'elle considérait sa stérilité comme une faveur particulière du ciel !

Qu'eussent été, en effet, des enfants conçus dans l'impureté dont elle avait été possédée ? Quelle néfaste ardeur n'eût-elle pas risqué de leur transmettre et de quel venin n'eût-elle pas infesté leur innocence ? Il lui semblait qu'ils eussent été souillés dans son sein, plus que tous ne le sont originellement et qu'ils eussent apporté en naissant un surcroît à la faute dont nous sommes tous héréditairement solidaires. Il eût coulé dans leurs veines un sang coupable et il y eût couru un feu caché qui s'y fût peut-être allumé un jour d'un éclat funeste. A leur insu, ils auraient porté en eux les dangereuses dispositions qu'ils auraient puisées en elle, ce que la bonté de Dieu avait épargné à ces malheureux en les laissant dans le néant. Cette idée remplissait M<sup>me</sup> de Séguiran à la fois de terreur et de gratitude, et elle y revenait souvent dans le dialogue intérieur qu'elle poursuivait continuellement avec elle-même. Son cœur, après avoir frémi de crainte, s'élevait à Dieu en actions de grâce, quand elle songeait au crime involontaire qu'il lui avait évité. Pécheresse, elle eût engendré des pécheurs et leur aurait communiqué le germe pestilentiel qui était en elle. A cette pensée, elle frissonnait d'épouvante, mais la divine bonté n'avait pas voulu qu'elle propageât hors d'elle cette contagion et qu'elle en affligeât des innocents, et avait permis que son péché demeurât en elle seule et qu'après y avoir vécu dans sa chair et dans

son sang, il y fût mort de son propre poison.

Car elle était bien assurée, maintenant qu'il ne restait plus en elle nul désir charnel. Elle en avait pour preuve l'état de béatitude et d'indifférence où elle était le plus souvent, et dont elle avait acquis la pleine certitude en rendant à M. de Séguiran ses droits d'époux. Les caresses conjugales n'avaient réveillé en elle aucun écho des voluptés défendues qu'elle avait goûtées au bras d'un autre. Elle les avait acceptées sans que s'y mêlât aucun souvenir. Nulle image étrangère ne s'était présentée à son esprit et elle n'avait rien retrouvé des plaisirs coupables qu'elle avait connus en ces nuits ardentes où M. de la Péjaudie enjambait le balcon de sa fenêtre et la couchait nue dans son lit. Et cependant, ces plaisirs avaient été réels, bien qu'elle les eût oubliés ! Son péché, même évanoui d'elle, n'en avait pas moins existé. Qu'elle s'en fût détachée si complètement n'empêchait pas qu'elle l'eût commis, et elle n'aurait droit à l'oubli que quand elle aurait satisfait à l'obligation du repentir !

Or, le séjour d'Aix était plus favorable que celui de Carmeyrane à la pénitence que M<sup>me</sup> de Séguiran voulait faire de sa faute. A Carmeyrane, M<sup>me</sup> de Séguiran n'avait guère de ressources pour se châtier. La seule qu'elle eût consistait dans la contrition solitaire et la méditation intérieure. Il s'y ajoutait la table sur laquelle elle pouvait se

mortifier et la parure, mais il y a peu de mérite à se restreindre sur ces deux points, tandis qu'à Aix elle trouverait des moyens plus complets et plus efficaces, tels que les stations dans les églises, la visite des pauvres et des malades, ainsi que de nombreuses œuvres pies auxquelles elle était résolue de se vouer avec d'autant plus de zèle qu'elle était moins disposée, par une certaine réserve et sauvagerie de nature, à y prendre part et qu'elle était plutôt portée à s'en tenir éloignée. Mais n'est-ce pas le fait d'une bonne pénitence que de rechercher qu'elle nous cause le plus de contrariété possible ? Aussi M<sup>me</sup> de Séguiran accepta-t-elle avec contentement le projet de son mari.

La décision, d'ailleurs, en fut fort commentée, quand la nouvelle s'en répandit dans Aix et que certains travaux à l'hôtel de Séguiran annoncèrent la venue de ses nouveaux habitants. On y vit en effet les peintres et les maçons s'occuper à tout mettre en état. Les peintures en furent rafraîchies et les pierres grattées. Les atlantes du portail en apparurent plus vigoureux et plus musclés. Certaines parties de la demeure, que la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran avait laissées à l'abandon, furent rétablies avec soin. Ces aménagements excitèrent la curiosité de la ville, aussi fut-on aux fenêtres, le jour où le carrosse de M. et de M<sup>me</sup> de Séguiran les y amena. Pendant plusieurs jours, il ne fut question que de cet événement, car c'est le propre



des curieux de ne guère faire de différences sur le degré d'importance des objets de leur curiosité ; l'essentiel est qu'ils l'exercent et peu leur importe sur quoi.

Tout d'abord l'installation des Séguiran dans leur hôtel fut considérée comme une revanche. Ce n'est pas impunément que l'on fait les fiers et que l'on s'isole de ses semblables. Il y a dans cette affectation de solitude une sorte de défi auquel on finit bien, tôt ou tard, par renoncer. Il faut, pour supporter de vivre seul et pour se suffire entièrement à soi-même, une force et une richesse d'âme bien au-dessus du commun. Quelques-uns en sont capables et durent dans ce parti, mais les autres, qui le tentent imprudemment, sont forcés de reconnaître leur erreur et d'avouer leur présomption. M. et M<sup>me</sup> de Séguiran étaient dans ce cas et il avait bien fallu qu'ils en vinssent à l'amende honorable. C'était dans ce sens que leur venue à Aix était le plus communément interprétée. L'orgueil qu'ils avaient montré d'eux-mêmes fléchissait et ils en venaient à se conformer à l'usage habituel. En vain ils avaient cru trouver dans leur union des ressources infinies. Ils s'étaient terrés dans le mariage comme dans une thébaïde, mais ils n'y avaient pas trouvé une entière satisfaction. La plus grande, d'ailleurs, leur avait été refusée jusqu'alors, celle d'avoir des enfants, si activement ils y eussent travaillé en leur solitude qui avait tout de même

bien fini par leur peser, puisqu'ils y mettaient fin d'un commun accord. Ce mouvement leur serait compté, aussi fut-il décidé partout qu'on ne leur tiendrait pas rigueur d'un éloignement qu'ils avaient trop longtemps soutenu, et que l'on ferait bon visage aux époux prodigues.

Il faut dire que l'on était également assez occupé de voir comment ils se comporteraient en ce changement d'existence et ce qu'il adviendrait de leur ménage d'amour, quand ils se trouveraient aux prises avec des circonstances nouvelles. La fidélité est facile aux époux solitaires qui n'ont guère d'occasion de comparaison et s'en tiennent, en tout et pour tout, à eux-mêmes ; mais, dorénavant, il se pourrait bien qu'il en fût autrement. Rien ne prouvait que M. de Séguiran, qui était à un âge où l'on commence à s'apercevoir que le temps passe et qu'il importe d'en user pleinement, ne serait insensible au charme d'aucune femme autre que la sienne. Il était assez possible qu'il se mît enfin à ouvrir les yeux et à prêter l'oreille, ce qui ne manquerait pas d'être un spectacle assez intéressant, car il mettrait à s'émanciper une maladresse et une gaucherie dont on pourrait tirer de l'amusement ; mais n'en serait-ce pas un bien plus grand encore si M<sup>me</sup> de Séguiran se piquait d'émulation et s'avisait de vouloir exercer au profit de son plaisir le pouvoir de ses attraits ?

A cette pensée, les colporteurs de nouvelles et

les amateurs de scandale se frottaient les mains. Que cette dévote M<sup>me</sup> de Séguiran serait donc une agréable matière à leurs propos ! Tous s'en félicitaient d'avance, mais certains se montraient peu confiants en leur attente. L'extrême et sincère dévotion de M<sup>me</sup> de Séguiran ne la garantissait-elle pas des incartades et des faux pas ? Et le renom de piété de M<sup>me</sup> de Séguiran était si solidement établi qu'il était bien peu probable qu'elle fournit jamais prétexte aux historiettes que l'on aime avoir à débiter et qui font le principal des conversations, leur substance et leur saupiquet.

Néanmoins, il n'y avait pas à perdre tout espoir : n'a-t-on pas vu, de par le monde, des dévotes réputées qui, tout en gardant à Dieu la meilleure part, en laissent une aux hommes, qui, si petite qu'elle soit, n'en est pas moins suffisante à ce qu'ils se la passent de l'un à l'autre, de telle sorte que beaucoup finissent par s'en satisfaire tour à tour ? Or, M<sup>me</sup> de Séguiran pouvait fort bien être de celles-là et il n'en est point qui, plus qu'elles, prêtent à ces commentaires qui amusent et dont on n'a garde de se priver. Quoi qu'il en dût être, il fallait bien reconnaître que l'on ne savait rien de la qualité de vertu de M<sup>me</sup> de Séguiran, car les circonstances où elle avait vécu n'avaient permis de rien entreprendre de sérieux contre elle jusqu'à présent, mais on verrait bientôt ce qui en était pour de bon. A cet effet, les plus déterminés galants

de la ville juraient bien de s'employer de leur mieux en vue de parvenir à leurs fins. L'arrivée de M<sup>me</sup> de Séguiran avait mis en rumeur leurs prétentions et chacun se promettait d'elle ce qu'il était bien persuadé qu'elle n'accorderait à nul autre qu'à lui ; cependant, ils se considéraient les uns les autres d'un air de méfiance, bien que chacun eût pour soi une estime si particulière qu'elle l'eût dû mettre à l'abri du doute de n'être préféré à qui ce fût. M. de Plantereuse comptait sur sa jolie figure, dont la nouveauté lui avait déjà valu maints succès ; M. des Aymeris sur son art de bien dire et sur certaines façons enjôleuses qui lui étaient propres et dont il avait déjà tiré grand parti. M. de Mairague ne doutait pas que sa belle prestance et son air de vigueur et de force ne lui fussent d'un grand appoint. Tel autre plaçait son espoir dans la brusquerie ; tel autre, dans la douceur ; mais tous se préparaient à jouer la partie dont M<sup>me</sup> de Séguiran était l'enjeu et dont il était bien entendu que M. de Séguiran payerait les frais.

Aussi, la surprise et le mécontentement de ces beaux messieurs ne furent-ils pas médiocres, quand ils s'aperçurent que le séjour d'Aix ne changeait rien aux façons de M<sup>me</sup> de Séguiran. Si M. de Séguiran se répandait volontiers çà et là, il n'en était pas de même de sa femme. M<sup>me</sup> de Séguiran n'avait pas changé grand'chose à l'existence qu'elle menait à Carmeyrane. En effet, elle ne recevait

guère que les visites obligées et n'en rendait point qui ne fussent indispensables. Sa porte était plus souvent close qu'ouverte. Elle demeurait fort renfermée en son hôtel, occupée à des travaux de broderie, à des lectures et à des méditations. Quand elle en sortait, c'était principalement pour visiter les pauvres et se rendre dans les églises.

Son premier soin, en arrivant à Aix, avait été de s'aboucher avec l'excellent M. Lebrun, qui, comme je l'ai dit, lui tenait lieu de directeur plutôt qu'il ne lui en servait. Ce brave homme avait pensé qu'une fois à Aix M<sup>me</sup> de Séguiran lui remettrait de plus près la conduite de son âme, dont, depuis quelque temps, et sous divers prétextes, elle l'avait tenu assez éloigné. Certes, le bon M. Lebrun n'était pas de ces prêtres qui s'acharnent à leurs pénitentes et les veulent par trop étroitement assidues. Il n'entendait pas les tenir en lisières et les laissait volontiers aller à leur gré et ne lui revenir qu'aux occasions qui le méritaient. Son ministère s'en allégeait d'autant à sa grande satisfaction, car le bon M. Lebrun disait volontiers qu'il avait la tête un peu faible et que tous ces péchés qu'on lui versait à l'oreille ne lui valaient rien, pas plus que les soucis de direction qui lui en incombaient. Néanmoins, il était quelque peu piqué que M<sup>me</sup> de Séguiran fût aussi peu de cas de la sienne et parût s'en affranchir à ce point ; aussi fut-il agréablement surpris quand M<sup>me</sup> de Séguiran lui vint demander

qu'il lui indiquât de pauvres gens qu'elle pût secourir et à qui elle pût apporter soulagement et consolation. Mais la surprise agréable du bon M. Lebrun n'alla pas cependant sans quelque embarras. M. Lebrun était peu au fait de ce département de sa paroisse. Il jugeait que les pauvres sont particulièrement choisis et privilégiés de Dieu et qu'il ne faut trop rien faire pour les tirer d'un état qui leur promet dans l'autre monde d'importantes compensations. Leur misérable condition en celui-ci les éloigne d'un bon nombre de péchés en même temps qu'elle sert d'excuse à ceux qu'ils peuvent commettre. Néanmoins, pour faire plaisir à une personne aussi considérable que M<sup>me</sup> de Séguiran, le bon M. Lebrun se mit en mesure de la pouvoir renseigner et si bien que M<sup>me</sup> de Séguiran se vit pourvue bientôt des indications nécessaires, grâce auxquelles elle eut de quoi exercer son ministère de charité. Les malheureux et les malades ne manquaient pas de par la ville. M<sup>me</sup> de Séguiran ne tarda pas à connaître les plus à plaindre. Elle les visitait assidûment, elle leur portait des secours et des médicaments, pénétrait en leurs taudis, s'asseyait à leur chevet.

Quand elle en avait fini avec eux, M<sup>me</sup> de Séguiran se rendait dans les églises. Il en est d'assez nombreuses dans la ville d'Aix et il n'en était pas une que M<sup>me</sup> de Séguiran ne fréquentât pieusement. Elle y vénérât les reliques et les statues réputées,

tant à l'heure des offices que par de longues stations au moment où elles sont vides et où l'on s'y recueille plus secrètement en soi-même. On y voyait M<sup>me</sup> de Séguiran prosternée au pied des autels. Cette conduite édifiante ne tarda pas à faire son bruit dans Aix, mais on éprouva le besoin de lui trouver une cause. Si M<sup>me</sup> de Séguiran accumulait ainsi les prières et les œuvres pies, c'était pour obtenir du ciel ce qu'elle n'avait pu obtenir de son mari, c'est-à-dire des enfants, car nous attribuons volontiers un but humain et intéressé aux suppliques que nous voyons adresser à Dieu. Il fut donc déclaré que M<sup>me</sup> de Séguiran souffrait de sa stérilité, ce qui fit dire à M. des Aymeris et à M. de Mairague qu'ils se feraient fort, si M<sup>me</sup> de Séguiran le voulait bien, de lui procurer le plus beau petit garçon du monde ou la petite fille la mieux faite, ce dont d'ailleurs ils ne désespéraient point, quand M<sup>me</sup> de Séguiran aurait compris que Dieu ne se ferait pas homme une seconde fois, même pour ses beaux yeux, afin de lui donner ce qu'elle souhaitait si ardemment.

Cette émulation de MM. des Aymeris et de Mairague fut l'occasion d'une petite aventure qui fit quelque bruit. Un jour que M<sup>me</sup> de Séguiran faisait ses visites de charité, quelqu'un lui vint dire tout courant que, proche du lieu où elle se trouvait, un pauvre homme était en train de mourir et qu'il serait bon de l'assister. M<sup>me</sup> de Séguiran, sur cet

avis, se rendit à la hâte à l'endroit indiqué. Quand elle eut grimpé l'escalier branlant de la mesure, elle pénétra dans une chambre où, sur son grabat, gémissait un homme étendu. Or, s'étant approchée, M<sup>me</sup> de Séguiran se sentit saisir aux poignets par le faux moribond qui cherchait à l'attirer à lui et dont elle n'eut que le temps de se dégager, en reconnaissant M. des Aymeris qui avait assez sottement espéré obtenir quelque chose par ce stratagème et avait cru faire merveille en inventant cette comédie; mais M. des Aymeris en fut pour ses frais, d'autant plus qu'ayant conté le fait à M. de Mairague, ce dernier le répandit partout où l'on en fit des gorges chaudes, tout en constatant que ce tour de M. des Aymeris sentait à plein nez son la Péjaudie, qui eût mené autrement l'affaire. De toute l'histoire le résultat fut de mettre encore mieux en évidence la vertu de M<sup>me</sup> de Séguiran, qui n'avait même pas jugé bon de dire un mot de l'algarade, et de se tourner en louanges à son propos. Elles furent si grandes que M<sup>me</sup> de Séguiran eût eu de quoi en prendre quelque orgueil; mais M<sup>me</sup> de Séguiran n'était pas en état d'en avoir et l'on eût été bien étonné si l'on eût su ce qu'elle pensait d'elle-même.

Elle vivait, en effet, en un profond sentiment de pénitence et d'humilité, ainsi qu'il convient à une pécheresse. Certes, le désir et la convoitise du péché avaient bien disparu d'elle et y étaient morts,



mais il n'en demeurerait pas moins certain que le péché avait existé en sa chair et qu'elle en demeurerait coupable aux yeux de Dieu. Mais la miséricorde de Dieu est infinie. Il a placé le remède auprès du mal. Que M<sup>me</sup> de Séguiran n'allait-elle donc trouver le bon M. Lebrun et lui faire en confession l'aveu de sa faute? Il l'en absoudrait et elle serait effacée pes registres de la vengeance céleste. Mais M<sup>me</sup> de Séguiran répugnait à recourir à ce moyen commun. Elle eût trouvé même quelque lâcheté à faire fléchir la colère de Dieu par le facile intermédiaire d'un prêtre et par la mécanique d'un sacrement. Il lui eût paru abuser de la bonté et de la clémence divines en usant d'un moyen qu'elle a mis à la portée de tous. Son péché lui appartenait et c'était à elle seule que revenaient le droit et le devoir de l'amoindrir par la force, la rigueur et la constance de la pénitence qu'elle s'en imposerait volontairement. Ce ne serait qu'au moment où, diminué et anéanti, il ne présenterait plus qu'une substance inerte qu'il serait juste de recourir au Sacrement qui en ensevelirait dans le pardon et dans l'oubli la poussière morte. Par cette façon de penser, comme le remarquait d'ailleurs M. de Larcefigue, M<sup>me</sup> de Séguiran révélait assez en elle les restes de la huguenote qu'elle avait été dans sa jeunesse et qu'elle était quelque peu demeurée sans le savoir. « Cependant, ajoutait M. de Larcefigue, si de pareilles pratiques sont

à blâmer, il n'en est pas moins qu'elles ont quelque chose d'héroïque et de romanesque qui ne déplaît point, et on ne peut que trouver assez beau chez une pécheresse qu'elle veuille à elle seule et par ses propres forces avoir raison de son péché, sans y mêler Dieu autrement que pour en obtenir assentiment des peines et sentences qu'elle a librement prononcées contre elle-même. »

Ces peines et sentences, M<sup>me</sup> de Séguiran tenait la main à se les appliquer rigoureusement et dans le secret le plus absolu. Certes, les gens de la ville la voyaient bien, charitable et dévote, visitant les pauvres, assistant les malades et fréquentant les églises, se conduisant en tout comme le fait une personne de haute piété et de vertu irréprochable, mais ils ne pouvaient soupçonner le détail des pénitences que s'infligeait constamment et cruellement M<sup>me</sup> de Séguiran et des mortifications auxquelles elle se livrait. Ces mortifications, M<sup>me</sup> de Séguiran les choisissait telles qu'elles passassent inaperçues de tous et fussent connues d'elle seule. Elle évitait soigneusement que quoi que ce fût semblât changé aux apparences de sa vie. M<sup>me</sup> de Séguiran continuait donc à vivre comme par le passé. Elle apportait le même soin à sa parure, et nul n'eût pu soupçonner que, sous ses atours, sa chair fût cruellement déchirée aux pointes cuisantes d'un cilice. A ce sévice contre elle-même M<sup>me</sup> de Séguiran en ajoutait d'autres qu'elle inventait selon

les occasions. Son seul regret était de ne les pouvoir porter aussi loin qu'elle l'eût souhaité, de crainte d'attirer l'attention de M. de Séguiran. Elle eût voulu que ses belles épaules fussent lacérées à coups de lanières, mais elle suppléait à ce traitement par d'ingénieuses misères qu'elle s'imposait et qui lui semblaient toutes petites. Nul châtiment ne lui eût paru assez fort, et, puisque les physiques lui étaient, pour la plupart, interdits, elle en appelait à de plus subtils qui leur eussent été équivalents.

Plus d'une fois, pour s'humilier, elle avait songé à faire à M. de Séguiran l'aveu de sa faute. Elle se voyait, chassée par lui de sa maison, se réfugiant au cloître, et, là, pouvant s'adonner en toute liberté à tous les raffinements de la pénitence, mais, sur cette voie, une considération l'arrêtait : le chagrin qu'elle causerait au pauvre Séguiran, quand il apprendrait la cruelle vérité. A quoi bon troubler la paix de ce brave homme, dont elle n'avait jamais eu qu'à se louer et à qui elle n'avait pu donner la satisfaction de postérité qu'il souhaitait avec une si patiente impatience et dont l'honnête orgueil était si fier de la vertu de sa femme ? De quel droit le plonger dans la honte et le désespoir et lui infliger une peine qu'il ne méritait en aucun point ? C'était pour la même raison qu'elle avait dû renoncer à se priver ouvertement sur la table. M. de Séguiran tenait à ce que la sienne fût excellente,

fournie en primeurs et en raretés de toutes sortes, et il s'alarmait dès que M<sup>me</sup> de Séguiran faisait mine de n'y pas prendre plaisir. Aussi M<sup>me</sup> de Séguiran mangeait-elle aux repas comme de coutume, se contentant, après eux, de se retirer en son appartement et de se chatouiller la gorge avec une barbe de plume, de façon à ce qu'elle rendît les aliments qu'elle venait d'absorber, jouissant de l'humiliation que lui causaient ces manèges piteux et ces dégoûtantes pratiques.

Elles ajoutaient au sincère dégoût d'elle-même qu'éprouvait M<sup>me</sup> de Séguiran. A celui qu'elle ressentait pour son état de pécheresse se joignait aussi le reproche qu'elle se faisait de la façon dont elle avait agi envers M. de la Péjaudie, car enfin n'était-ce pas à cause d'elle qu'il ramait à présent sur les galères du Roi ? N'avait-il pas tenu qu'à elle de lui éviter ce sort misérable ? Il eût suffi qu'elle fit l'aveu de la vérité et qu'elle déclarât, lors du procès de M. de la Péjaudie, que M. de la Péjaudie, en tuant M. d'Escandot, n'avait fait que défendre sa vie. Au lieu de cela, n'était-ce point elle qui, par ce fourreau d'épée jeté inconsidérément dans le jardin, avait fourni contre M. de la Péjaudie la principale preuve de son crime ? Ainsi donc, après l'avoir choisi comme complice de sa faute et pour instrument de son péché, elle l'avait abandonné aux rigueurs de la justice auxquelles il aurait sans doute pu se dérober, s'il avait révélé à

ses juges la véritable raison de sa présence nocturne à Carmeyrane. M. de la Péjaudie avait préféré se taire, comme M<sup>me</sup> de Séguiran s'était tue elle-même ; mais ce double silence avait eu pour M. de la Péjaudie des conséquences dont M<sup>me</sup> de Séguiran sentait en elle un certain dégoût à ce qu'elle les eût permises. Néanmoins, si M<sup>me</sup> de Séguiran se rendait fortement compte de toute la bassesse de sa conduite envers M. de la Péjaudie, elle n'éprouvait pour lui aucun sentiment de pitié. Il lui demeurait aussi indifférent dans son malheur que si elle n'y avait pas eu de part et il ne restait rien en elle qui s'intéressât à lui. Pas une fois elle ne s'était informée de ce qu'était devenu M. de la Péjaudie, ce qu'il eût été facile de savoir par M. le Chevalier de Maumoron.

Pour bien s'assurer que cette indifférence envers M. de la Péjaudie n'était pas une feinte vis-à-vis d'elle-même, M<sup>me</sup> de Séguiran s'efforçait parfois de penser à lui, de se représenter son visage, ses manières. Elle s'en formait ainsi une image à laquelle elle demeurait insensible. Elle était aussi détachée de M. de la Péjaudie qu'elle l'était de son péché et elle se demandait si le moment ne viendrait pas bientôt où, la pénitence ayant égalé la faute, elle en pourrait solliciter enfin, du bon M. Lebrun, le pardon sacramentel. En effet, plus d'une année s'était écoulée depuis le retour à Aix. M<sup>me</sup> de Séguiran en était là, quand un événement

se produisit qui vint encore augmenter sa sécurité.



La mort tragique du beau Palamède d'Escandot avait apporté quelque changement aux habitudes de M. le Chevalier de Maumoron. Lorsque, après le procès et la condamnation de M. de la Péjaudie, il eut regagné Marseille, on s'étonna assez de son impudence à porter ostensiblement le deuil de son jouvenceau, mais on fut encore bien plus surpris qu'il ne cherchât pas à remplacer le compagnon qu'il avait perdu en lui. En effet, M. de Maumoron se piqua de demeurer fidèle à la mémoire de l'ingrat et cher Palamède, du moins en apparence, car il était trop invétéré en ses errements pour renoncer à leur pratique ; mais d'obscures et basses aventures prirent la place du scandale qu'il n'avait que trop donné, et si heureusement que ce nouvel état de choses profita grandement à la réputation de M. de Maumoron, à qui l'on était reconnaissant de s'être amendé à sa façon en transformant en un goût secret un vice trop longtemps public. Il y gagna donc dans l'opinion. D'autre part la grave blessure qu'il avait reçue et qui lui faisait encore traîner la jambe lui valait une considération particulière. M. le Chevalier de Maumoron n'était pas homme à négliger ce double avantage, et il le fit si bien valoir, et avec tant d'importunité, en haut lieu, qu'il obtint sa nomination de chef d'escadre

et qu'on lui confia le commandement des galères qui devaient, aux premiers beaux jours, se joindre à la flotte de Sa Majesté qui croisait sur les côtes de Sicile et lui apporter son secours dans les combats qu'elle aurait à livrer contre un ennemi hardi, insolent et nombreux.

Cette faveur gonfla le cœur de M. le Chevalier de Maumoron, mais ne lui fit sentir que davantage l'aplatissement de sa bourse. Bien que le beau Palamède d'Escandot ne fût plus là pour y faire de copieuses saignées, elle n'en était pas moins déplorablement amaigrie par les obscures et crapuleuses dépenses de M. le Chevalier. Son séjour d'hiver à Marseille lui avait coûté cher et le jeu où, d'ordinaire, il trouvait un appoint à ses ressources ne lui avait pas été favorable. M. de Maumoron avait eu beau pester contre la fortune, elle s'était obstinée à lui demeurer contraire. Cette mauvaise chance était d'autant plus désagréable en l'occurrence que M. de Maumoron avait à faire figure de chef d'escadre; aussi se vit-il obligé, comme cela lui était arrivé déjà plus d'une fois, de faire appel aux sentiments fraternels de M. de Séguiran.

Cette fois, la requête de M. de Maumoron fut particulièrement pressante. Il s'agissait d'une somme considérable; mais la circonstance, il faut bien le dire, l'était aussi. Ce n'est point tous les jours que l'on est nommé chef d'escadre et M. de

Maumoron le fit bien valoir dans la lettre qu'il fit porter à son frère par un de ses officiers, appelé M. de Gallaret, dont nous aurons à reparler dans la suite de ce récit. Cette lettre contenait tous les arguments qui pouvaient le mieux toucher M. de Séguiran. M. de Maumoron y parlait de l'honneur de leur maison et du lustre qu'y ajoutait la distinction dont il venait d'être l'objet. M. de Séguiran ne pouvait manquer d'y être sensible. De plus, M. de Maumoron lui faisait remarquer que lui, Séguiran, ne servant le Roi ni en ses armées, ni en ses parlements, il était juste qu'il contribuât de ses deniers à aider son frère dans le service de Sa Majesté. Cette contribution indirecte à la gloire royale lui serait certainement douce au cœur. De là, M. de Maumoron en venait à se comparer à M. de Séguiran. Tandis que lui, Maumoron, hasardait sa vie sur la mer, Séguiran, lui, coulait la sienne dans la sainte tranquillité du mariage, au milieu de grands biens et en compagnie d'une épouse dont la vertu faisait l'admiration de la contrée et était citée partout non moins que sa beauté. Que pouvaient donc importer à un homme comme il l'était quelques misérables sacs d'écus, d'autant que le ciel ne lui avait pas encore donné d'héritiers pour qu'il les dût ménager ! Ce dernier trait avait fait soupirer M. de Séguiran et avait touché en lui son inquiétude secrète. Il avait revu dans son souvenir le sourire narquois de M. d'Escandot le Petit.



Hélas ! M. le Chevalier de Maumoron n'avait que trop raison ! Que lui importaient, en effet, quelques milliers d'écus, dont M. de Maumoron, d'ailleurs, ne ferait pas usage pour satisfaire ses passions, mais pour soutenir son état et être à même de faire plus brillamment son devoir ! Enfin, M. de Maumoron pouvait fort bien ne pas revenir de cette campagne de mer qui promettait d'être fort dure. Le Chevalier, il l'avait montré, n'était pas, plus qu'un autre, à l'abri des balles et des boulets et, au cas où malheur lui arriverait, M. de Séguiran se reprocherait d'avoir agi avec dureté envers son frère. Aussi, ces réflexions amenèrent-elles M. de Séguiran à faire ce que M. de Maumoron lui demandait, bien que ce fût plus qu'il ne l'en eût jamais requis, mais un chef d'escadre ne se peut contenter des emprunts d'un simple capitaine, et il est en famille des devoirs de bourse aussi bien que de cœur.

L'envoi de M. de Séguiran fut fort bien accueilli de M. le Chevalier de Maumoron. Ses occupations ne lui permettaient pas de venir remercier son frère des espèces sonnantes dont M. de Gallaret était revenu porteur. On était, en effet, au moment où l'on remet les galères en état pour les rendre parfaitement propres à prendre la mer. Or, on sait que ce n'est pas là une petite affaire. M. de Maumoron en donnait le détail dans sa missive. Une fois les galères espalmées, calfatées,

pourvues de leur lest pour qu'elles soient bien estives, c'est-à-dire en bon équilibre, on y pratique les peintures et les redorures nécessaires, puis on passe à leur aménagement en canons, en munitions et en vivres. On dresse les mâts et on y dispose les agrès. On blanchit et on recoud les voiles. On vérifie les cordages et les ancres. Tout cela ne se fait point sans grande fatigue pour la chiourme et sans nombreux coups de nerf de bœuf et bastonnades. Mais aussi quel brave et noble aspect ont les Galères du Roi, quand elles ont quitté leur tenue d'hiver et qu'elles sont prêtes à la voile et à la vogue ! C'est un beau spectacle et M. de Maumoron ne doutait pas que M. et M<sup>me</sup> de Séguiran ne consentissent à s'en venir rendre compte par eux-mêmes. Aussi les engageait-il à lui faire l'honneur de lui rendre visite à son bord, tenant à se montrer à eux dans la gloire de sa nouvelle dignité.

M. de Séguiran crut bon de ne pas refuser l'invitation de M. le Chevalier de Maumoron. Depuis que ce dernier était chef d'escadre, M. de Séguiran l'avait pris en considération, tant nous sommes sensibles, même les plus détachés d'entre nous de leur recherche, aux grandeurs de ce monde. D'ailleurs, soutenant celle de son frère de ses deniers, M. de Séguiran n'était pas fâché d'en admirer la pompe. Aussi mit-il quelque insistance à persuader M<sup>me</sup> de Séguiran d'être du voyage. M. de Séguiran, en effet, tenait fort à se parer de

sa femme partout où il allait, car n'était-elle pas, par sa vertu et sa beauté, le plus bel ornement de sa vie? M<sup>me</sup> de Séguiran, ainsi pressée, consentit donc à suivre son mari, et, sur l'annonce que le départ des galères n'était plus guère éloigné, M. et M<sup>me</sup> de Séguiran firent atteler leur carrosse et se mirent en route pour Marseille.

Cette fois, la galère que commandait M. le Chevalier de Maumoron n'était plus *la Vaillante*; il avait hissé son pavillon sur *la Patronne* et ce fut là que se rendirent M. et M<sup>me</sup> de Séguiran. Quand ils y arrivèrent elle était toute parée de ses flammes et de ses étendards, et, en même temps que M. le Chevalier de Maumoron leur souhaitait la bienvenue, ils étaient accueillis par le *hau* des forçats qui est le cri qu'ils poussent du gosier pour saluer les visiteurs de marque et leur faire honneur. Une fois parvenus au carrosse de poupe, M. le Chevalier de Maumoron fit asseoir M. et M<sup>me</sup> de Séguiran sous le tendelet, en des fauteuils préparés à leur usage, tandis qu'on leur apportait un rafraîchissement de pâtisseries et de sirops qu'il leur offrit, les invitant à admirer le spectacle de la galère que l'on voit mieux de ce poste élevé que de nulle part. En effet, de là, on domine toute la longueur du bâtiment, jusqu'à la rambade et à l'éperon. De chaque côté de la coursie, qui est un chemin de planches allant d'un bout à l'autre, sont rangés les bancs où rament les galériens à qui l'on fait

pratiquer divers jeux pour divertir l'assistance, Cet exercice se nomme une bourrasque, et voici en quoi elle consiste. On a fait raser de frais la tête et la barbe à toute la chiourme qui a revêtu la casaque et le bonnet. Chacun des forçats s'assoit alors sur la pédagne, de sorte qu'il ne paraît, d'un bout à l'autre de la galère, que des têtes d'hommes, uniformément coiffés. C'est ainsi qu'ils poussent leur *hau*, ensemble et de façon qu'on n'entende qu'une seule voix. Pendant le salut, les tambours battent aux champs et les soldats sont rangés à la bande, le fusil à l'épaule. Ensuite, sur un coup de sifflet du comite, chaque forçat de la chiourme ôte son bonnet; au second coup, sa casaque; au troisième, sa chemise. On ne voit alors que des corps nus. Après quoi, on leur fait faire ce qu'on appelle en provençal *la monine* ou les singes. Ils doivent se coucher tous ensemble dans leurs bancs, afin qu'ils se perdent à la vue. Alors, on leur fait lever le doigt index et on ne voit que des doigts; puis le bras, puis la tête, puis une jambe, puis deux jambes, ensuite tout droits sur leurs pieds; puis on leur fait à tous ouvrir la bouche, puis tousser tous ensemble, s'embrasser, se jeter l'un l'autre à bas et encore diverses postures indécentes et ridicules, comme si, au lieu d'être des hommes, ils n'étaient plus que ce qu'en imitent, dans les ménageries, les animaux qui n'ont d'humain que de nous contrefaire.

M. de Maumoron semblait prendre plaisir à ces jeux, comme s'il les voyait pour la première fois. Il était magnifiquement vêtu et portait une haute canne à pomme d'or sur laquelle il s'appuyait. Quand on fut fatigué du spectacle de cette bourrasque, il commanda qu'on servît la collation et que l'on fit venir les musiciens. Ils étaient trois flûtes et quatre violons, tous bien vêtus et firent cercle. Quand ils parurent, M<sup>me</sup> de Séguiran était occupée à causer avec M. de Gallaret. M. de Gallaret avait succédé à M. de Maumoron dans le commandement de *la Vaillante* et M<sup>me</sup> de Séguiran l'en complimentait poliment, lorsque, ayant tourné les yeux vers les musiciens qui préludaient, elle reconnut soudain parmi eux M. de la Péjaudie. Il était justement debout en face d'elle, l'anneau de chaîne à la cheville, la flûte aux doigts, et il la regardait avec ce même air fier et hardi dont il la considérait, nue entre ses bras, au temps de leurs amours. Il ne semblait pas surpris de la voir et on n'eût point dit qu'il était là par singulière infortune, mais plutôt par quelque circonstance de son goût, tant il paraissait le même et bien que son visage amaigri portât la marque de plusieurs cicatrices et que M<sup>me</sup> de Séguiran remarquât que ses mains étaient gonflées et gourdes au point qu'il avait peine à tenir sa flûte. M. de Maumoron, en effet, l'avait tiré pour l'occasion de son banc de rame où aucune fatigue et aucune dureté ne lui étaient

épargnées, car M. de Maumoron avait veillé à ce qu'elles ne le lui fussent point, depuis qu'il l'avait réclamé pour la chiourme de sa galère, où il le gardait ainsi sous le poids de sa rancune, ce dont il avait jugé plaisant de faire la surprise à son frère et à sa belle-sœur, qu'il observait malicieusement.

A la vue de M. de la Péjaudie M. de Séguiran avait tressailli et un grand embarras se peignit sur son visage. Aussi ses yeux se tournèrent-ils vers sa femme, comme pour lui demander la conduite à tenir. M<sup>me</sup> de Séguiran n'avait fait aucun mouvement qui pût laisser croire qu'elle avait reconnu M. de la Péjaudie et elle allait se remettre à parler avec M. de Gallaret, quand M. de Maumoron lui demanda quel morceau elle souhaitait que ces drôles exécutassent ; mais avant qu'elle eût répondu, M. de Maumoron, qui était quelque peu agacé du petit effet de sa surprise, leva sa canne pour donner le signal de commencer le concert.

A cet ordre, les musiciens attaquèrent. M. de la Péjaudie avait porté sa flûte à ses lèvres, mais ses doigts gourds et gonflés s'appliquaient mal aux trous et, au lieu d'un son harmonieux, il produisit une aigre fausse note. A cet accroc, M. de Maumoron s'était levé brusquement de son fauteuil, la figure rougie de colère, le jurement à la bouche. Quel était le misérable qui lui perçait ainsi les oreilles ? A cette algarade, les pauvres diables de musiciens courbaient les épaules. S'ils eussent osé,

ils eussent fui comme des rats jusqu'au fond du gavon la canne levée sur eux de M. de Maumoron, mais aucun d'eux ne bougeait de sa place sous cette tempête et ils demeuraient ahuris et flagellants. Seul, M. de la Péjaudie souriait et ne baissa pas sa tête, quand la lourde canne de M. de Maumoron y retomba avec un bruit sec, tandis que roulaient sur le plancher les deux morceaux inégaux de sa flûte brisée que M. de Maumoron repoussa du pied jusqu'à ceux de M. de Séguiran, qui, rouge et abasourdi, ne savait où se mettre, tandis que M<sup>me</sup> de Séguiran, impassible, semblait considérer au haut du mât de trinquet les mouvements d'une banderole et que M. de la Péjaudie essayait du revers de sa main le sang qui coulait de son front meurtri, sans que le même sourire hardi et narquois quittât ses lèvres fermées.



La vue inopinée de M. de la Péjaudie et le cruel traitement qu'il avait subi sous ses yeux de la part de M. le Chevalier de Maumoron troubla fort M. de Séguiran. Il conservait une impression pénible du spectacle auquel il avait assisté. L'image de la Péjaudie ne parvenant pas, de ses doigts gourds et gonflés, à manier cette flûte dont il tirait jadis de si délicates mélodies, lui rappelait à la mémoire un autre M. de la Péjaudie, celui dont la brillante

habileté charmaient toute la ville des sons de son instrument, au temps où M. le Marquis de Tourves le menait partout avec lui pour le faire entendre. Or, qui se souvenait maintenant à Aix de ce la Péjaudie-là, pas plus que du galant gentilhomme qui avait été la coqueluche des femmes, au point qu'un grand nombre d'entre elles pouvaient se souvenir d'avoir goûté entre ses bras les plus voluptueux et les plus libres abandons de l'amour et ses privautés les plus intimes ? Qui se rappelait, à présent, ce la Péjaudie qui avait excité tant de désirs, causé tant de jalousies et poussé jusqu'au scandale sa réputation de galanterie ? Un singulier oubli s'était fait autour de lui depuis que le meurtre de M. Palamède d'Escandot, le procès et la condamnation qui s'en étaient suivis, l'avaient, pour ainsi dire, plongé dans les ténèbres. Et M. de Séguiran repensait à certaines des aventures de M. de la Péjaudie qui avaient si bien défrayé les conversations, à sa fuite avec la Bohémienne, à l'aventure de M<sup>me</sup> de Gallerand-Varade, à toute la rumeur qui s'était élevée contre lui durant son procès où il avait eu à payer, autant que le coup d'épée donné au beau Palamède, toutes les inimitiés qu'il avait encourues du fait de ses actes et de ses propos, dont la hardiesse, l'impiété et le libertinage lui avaient été comptés dans la somme des iniquités qu'un sévère jugement lui faisait expier actuellement, les fers aux pieds, sur le banc misérable



d'une galère et au fond d'une infortune dont il ne paraissait, d'ailleurs, guère se soucier.

M. de Séguiran sentait à ces réflexions son cœur s'émouvoir d'une pitié à laquelle se mêlait le souvenir de la faveur dont ce pauvre la Péjaudie avait joui auprès de la vieille M<sup>me</sup> de Séguiran et de l'agrément qu'il avait tiré lui-même de sa compagnie ; aussi s'était-il promis d'en écrire à M. le Chevalier de Maumoron pour obtenir de lui quelques adoucissements au sort de ce misérable, qui devait être fort affreux, car M. de Maumoron était extrêmement vindicatif et encore ulcéré de la mort du beau Palamède, dont il devait faire supporter l'amertume au pauvre la Péjaudie. Aussi, ce dernier devait-il connaître de dures heures aux mains des argousins de M. de Maumoron, et M. de Séguiran trouvait de son devoir de chrétien de faire quelque chose en faveur de ce pauvre garçon.

M. de Séguiran fit donc part de son projet à M<sup>me</sup> de Séguiran qui, tout en le trouvant fort raisonnable, se borna à l'approuver, sans presser autrement de le mettre à exécution, de telle sorte que M. de Séguiran, qui avait la mémoire assez courte pour ce qui ne le concernait pas et ne regardait qu'autrui, s'en tint au propos sans passer à l'effet, d'autant que, quelques jours après le voyage de Marseille, la nouvelle parvint à Aix que l'escadre des galères avait pris la mer.

Contrairement à M. de Séguiran, sa rencontre

avec M. de la Péjaudie apporta à M<sup>me</sup> de Séguiran un redoublement de sécurité, dont elle rendit sincèrement grâce à Dieu. Elle constatait, en effet, que la vue de M. de la Péjaudie ne lui avait causé aucun trouble. Elle avait pu revoir devant elle l'homme qui l'avait tenue dans ses bras, sans que se réveillât en elle aucun souvenir des voluptés qu'elle avait goûtées avec lui. Sa chair était délivrée du péché, aussi bien que son esprit du pécheur, et elle en éprouvait une paix singulière. M. de la Péjaudie était à ses yeux comme s'il n'eût jamais existé. Aussi pourrait-elle bientôt offrir à Dieu la cendre vaine des flammes coupables dont elle avait brûlé. A cette pensée, M<sup>me</sup> de Séguiran sentait en elle un grand allègement, et, malgré qu'elle continuât encore les rigueurs de sa pénitence, les couleurs lui revenaient aux joues. Elle évitait moins les sociétés et vivait moins à part. La preuve en fut qu'arrivé le temps de la Fête-Dieu, elle voulut assister aux cérémonies par lesquelles elle est si particulièrement célébrée en la ville d'Aix.

« Rien n'est plus beau, — me disait M. de Larcefigue, — et je regrette bien sincèrement que vous ne soyez arrivé trop tard pour jouir du spectacle de nos divertissements, car vous y eussiez pris certainement plaisir. Ils commencent, dès le lundi de la Pentecôte, par la nomination du *Lieutenant de Prince* et de *l'Abbé*, et par celle du *Roi de la Bazouche*, qui, le dimanche suivant, celui de la Trinité,

vont entendre la messe et faire l'offrande à l'église des Prêcheurs, après quoi, on procède au choix du *Guidon de Prince*, du *Lieutenant d'abbé*, du *Guidon d'abbé* et de six *Bâtonniers*, et on fait alors un essai des jeux ou intermèdes, dont le principal est le *Grand jeu des Diables* où le roi Hérode se défend contre les Démons et qui précède le *Petit jeu de l'Armetto*. Après quoi, c'est le jeu du *Veau d'or*, où l'on jette en l'air un chat enveloppé dans un sac de toile, la *Reine de Saba*, la *Belle Etoile* et ensuite les *Tirassouns*, qui se traînent par terre autour du roi Hérode, pour imiter le massacre des Innocents, les *Chevaux Flux*, les *Danseurs*, qui se trémoussent au son du fifre et du tambourin, les *Rascassetos*, qui sont les lépreux de l'Evangile, et *saint Christophe et la Mort*, car elle est la fin de tout, Monsieur, aussi bien de nos nobles espoirs que de nos amusements les plus burlesques.

« Le mercredi, veille de la Fête-Dieu, à dix heures du soir, le *Guet* sort de l'hôtel de ville et parcourt les rues jusqu'à minuit. Il passe devant les demeures de MM. les Consuls. On y voit en cortège les Dieux de la Fable, la plupart des jeux, force tambours, fifres et flambeaux, ainsi qu'un grand char où trônent Jupiter, Junon, Vénus et que suivent les trois Parques. Le lendemain, à huit heures, les *Bâtonniers de la Bazoche* vont prendre les grands officiers et se rendent chez leur Roi et, de là, en compagnie du Parlement, à Saint-Sauveur,

ouïr la messe. Ensuite, la Bazoche dîne aux frais des procureurs et notaires et le Parlement aux dépens du chapitre.

« Les jeux recommencent vers deux heures, tandis que la *Bravade de l'abbé* ou l'Abbadie entre à Saint-Sauveur, les Bâtonniers jouant de leurs bâtons devant le maître autel et les fusiliers y faisant des décharges de mousqueterie, le lieutenant d'Abbé, le Guidon d'Abbé et l'Abbé, un bouquet à la main. La *Bravade de la Bazoche* y pénètre à son tour, ainsi que le *Guidon* et le *lieutenant du Prince*, avec leurs Bâtonniers. Ces grands officiers portent, comme ceux de l'Abbadie et de la Bazoche, des bouquets de fleurs à la main et leurs costumes, en soie blanche, verte, jaune, rose ou bleue produisent un effet des plus agréables par la diversité de leurs couleurs.

« A quatre heures on expose le Saint-Sacrement à Saint-Sauveur et les notaires, le corps de l'Université, les procureurs, le clergé en chape, le Parlement en robes rouges, les Trésoriers généraux, la Sénéchaussée et la Maréchaussée sortent en procession à travers les rues. Après quoi, on se donne rendez-vous sur le Cours où les carrosses se succèdent et marchent au pas.

« Ce fut sur la fin de cette journée de Fête-Dieu, ajoutait M. de Larcefigue, que la nouvelle se mit à circuler d'une bataille navale livrée par nos vais-

seaux et galères sur les côtes de Sicile et dont l'issue n'avait pas été heureuse pour les armes du Roi. On parlait de nombre de vaisseaux coulés et plusieurs galères perdues. Cette rumeur, passant de bouche en bouche, finit par arriver à M. de Séguiran, qui fut fort visité dans la soirée, chacun sachant que son frère Maumoron commandait l'escadre qu'on disait avoir été fort éprouvée et que M. le Chevalier de Maumoron n'était pas homme à se ménager en de pareilles occasions, où il avait toujours fait de son mieux pour l'honneur de sa maison et la gloire de Sa Majesté. »



M. de Gallaret, capitaine des Galères, à M. le Comte de Séguiran, en son hôtel, à Aix (1).

A bord de la *Vaillante*, Côte de Sicile,  
ce 12<sup>e</sup> jour de juillet 1676.

Monsieur,

Vous n'avez pas été sans doute sans apprendre la mort de M. le Chevalier de Maumoron et, avant de vous envoyer le récit véritable des événements qui l'ont causée, permettez-moi de vous exprimer les sentiments que je ressens de cette grande perte. Puisse la peine que j'en ai adoucir dans la mesure

(1) Cette lettre, comme celle que j'ai produite au cours de ce récit, provient du portefeuille de M. de Larcefigue ; j'ignore également comment elle était parvenue entre ses mains.

du possible celle que vous y prenez ! Le service du Roi se trouve, par le trépas de M. le Chevalier, diminué d'un officier de grande valeur, et toute l'escadre reconnaît l'étendue du dommage qu'elle en subit. Ce qu'il y a de particulièrement regrettable dans la mort de M. le Chevalier de Maumoron, c'est qu'elle n'est pas de celles dont le chagrin se confond avec le profit d'une grande victoire et s'en trouve, pour ainsi dire, palliée. En ces occasions, les deuils particuliers se perdent dans un éclat de gloire où ils empruntent de quoi nous consoler. Malheureusement, les circonstances qui ont coûté la vie à M. de Maumoron ne sont point tout à fait de celles-là, comme vous allez en juger par vous-même, non plus que celles dont la rumeur a couru et a propagé, bien à tort, que nos forces de mer avaient subi, du fait de l'ennemi, un échec considérable. Ces faux bruits ne sont, d'ailleurs, que trop fréquents, mais celui-là ne reposait que sur un événement qui, sans ressemblance avec ce que l'on en a fait, n'en est pas moins déplorable par lui-même.

L'escadre des galères, Monsieur, ainsi que vous ne l'ignorez pas, mit à la voile, de Marseille, le douzième jour d'avril. M. de Maumoron avait son pavillon sur la *Patronne* et je commandais la *Villante*, accompagnée de la *Dauphine*, de la *Force*, de la *Couronne*, de la *Fortune* et de la *Renommée*. Poussés par un vent favorable, nous naviguâmes de conserve, tant à la voile qu'à la rame, et nous

atteignîmes sans encombre les côtes de la Sicile où croisait la flotte des vaisseaux auxquels nous devions nous joindre pour nous opposer par tous les moyens aux projets de l'ennemi, et on lui en prêtait de considérables.

Durant la plus grande partie du mois de mai, qui fut fort beau, nous tînmes donc la mer dans l'espoir de voir apparaître le redoutable adversaire qu'on nous annonçait et qui tardait bien à se présenter, ce dont M. le Chevalier de Maumoron eura-geait, pressé qu'il était de se signaler par quelque exploit de marque ; mais, de jour en jour, son espoir était déçu, car aucun des vaisseaux ennemis ne montrait le nez et pas une voile suspecte ne s'offrit, qui valut qu'on la prît en chasse.

Nous en étions là, quand, le premier jour de juin, le vent s'éleva et devint bientôt si fort que la mer en fut rapidement démontée. Ce tumulte s'accompagna de foudres et de pluie, si bien que nous prîmes le parti de nous abriter dans le golfe de Pietrarossa où le mouillage est bon. Vaisseaux et galères y pouvaient tenir à l'aise et y attendre commodément la fin de l'intempérie. Elle dura plusieurs jours, et ce ne fut qu'au bout du quatrième que la tempête s'apaisa, à laquelle succéda une brume épaisse, ce qui est rare en ces parages et en cette saison, et qui ne se leva que vers l'après-midi du cinquième jour. Ce fut à ce moment que nous nous aperçûmes avec surprise que deux des

galères n'étaient plus à l'ancre. L'une de ces deux était la *Fortune*, montée par M. de Galbrane, et la *Patronne*, de M. le Chevalier de Maumoron.

Cette disparition nous étonna grandement. M. de Maumoron n'avait pas signalé son départ, non plus que M. de Galbrane. Leurs galères avaient-elles été poussées hors du golfe par la force du vent ou par quelque courant marin ? Nous en étions aux conjectures, quand le bruit d'une canonnade vint nous tirer d'incertitude. La *Patronne* et la *Fortune* devaient être aux prises avec l'ennemi et il importait de voler à leur secours. Je pris avec la *Vaillante* la tête de ce qui restait de l'escadre, tandis que les vaisseaux se hâtaient d'appareiller, pour nous suivre, quoique le peu de vent ne le leur rendît pas aisé.

A mesure que nous approchions, à force de rames, de l'endroit où se livrait le combat, le bruit en venait plus distinct à nos oreilles, mais ce ne fut que lorsque nous eûmes doublé la pointe de Pantermo que nous comprîmes ce qui se passait... M. le Chevalier de Maumoron avait dû être averti par quelque pêcheur du pays de la présence, sur ce point de la côte assez proche de nous, de quatre gros vaisseaux ennemis, détachés sans doute de la flotte et qui avaient cherché là refuge contre la tempête. C'était alors que M. le Chevalier de Maumoron, poussé par cet appétit de gloire qui était une des marques de son caractère et par la



hardiesse naturelle de son génie, avait résolu de tenter presque seul une aventure à laquelle il avait associé la *Fortune*, ancrée à son côté et avec laquelle il avait pu communiquer par le moyen du porte-voix. Comment les deux galères étaient-elles parvenues, malgré l'épaisseur de la brume, à franchir la passe et à gagner la haute mer, c'est ce que nous ne saurons jamais et dont le mystère demeure entier. Ce qui est certain, c'est qu'elles avaient accompli le miracle ; mais, hélas, il en était un autre dont elles n'avaient pu venir à bout, celui de maîtriser, à elles deux, quatre vaisseaux de haut bord. En effet, quand nous fûmes en vue des combattants, ce fut pour apercevoir la *Fortune* sauter en l'air avec une grande explosion et dans un nuage de fumée. Quant à la *Patronne*, prise entre deux des plus gros vaisseaux qui l'écrasaient de leur canonnade et de leur mousqueterie, elle n'était plus qu'un amas de débris sanglants et nous la vîmes, sous une dernière bordée, s'enfoncer par la poupe et l'éperon dressé, tandis que les vaisseaux, endommagés par cette lutte furieuse et ne se souciant pas d'en affronter une autre, viraient de bord et, le vent s'étant levé, s'enfuyaient à toutes voiles.

Notre premier soin fut de voguer vers la place où avaient sombré la *Patronne* et la *Fortune*, afin de recueillir les survivants. La mer était encore rouge par endroits et il y flottait maints débris de toutes

sortes : planches, tonneaux, tronçons de rames, lambeaux de pavillons et de voiles ; mais le ravage des boulets et des balles avait été si grand sur les deux galères, en tués et mortellement blessés, qu'aucun appel ne nous demandait secours. Tous les officiers et soldats avaient péri ainsi que la chiourme, qui, enchaînée à ses bancs, avait été engloutie avec les galères. Aussi n'aurions-nous jamais rien su de cette furieuse équipée si nous n'avions aperçu soudain, accrochés à un tonneau, trois misérables que je fis hisser à bord de la *Vaillante* et dont deux étaient justement les esclaves turcs de M. le Chevalier de Maumoron, qu'il appelait Ali et Hassan. Quant au troisième, c'était un des galériens de la *Patronne*, qu'un boulet, en lui coupant le pied, avait défermé à propos et qui avait dû à ce hasard de surnager, avec l'aide des deux esclaves turcs, jusqu'à ce qu'on vînt à leur secours.

Dès qu'ils eurent été amenés à bord de la *Vaillante*, et qu'un cordial les eut ranimés, je me rendis auprès d'eux pour les interroger. Ce fut alors que j'appris des deux esclaves turcs qui parlent assez bien la langue franque quelques détails sur la malheureuse expédition qui nous coûtait la perte de la *Patronne* et de la *Fortune*, ainsi que de leurs équipages. A peine en vue des vaisseaux ennemis, M. de Maumoron les avait attaqués avec une fureur extraordinaire et une présomption bien surprenante chez un homme de mer aussi

consommé qui ne pouvait avoir de doutes sur l'issue d'un combat si inégal. Le fait me parut si singulier que je demandai à Ali et à Hassan (par qui M. de Maumoron se faisait volontiers servir et qui durent à ce service d'avoir été déferrés et, par conséquent, leur salut) si M. de Maumoron était bien dans son bon sens, lorsqu'il avait fait lever l'ancre subrepticement pour courir sus à l'ennemi. Après quelques hésitations, le plus âgé des deux Turcs m'avoua que, depuis quelque temps, M. de Maumoron semblait en proie à une humeur des plus sombres et recourait, pour la dissiper, à de fréquentes lampées d'eau-de-vie ; que cette humeur se manifestait par un redoublement de sévices contre les forçats de la chiourme et qu'elle avait sans doute pour cause le chagrin qu'avait éprouvé M. de Maumoron de la mort d'un de ses jeunes officiers, M. Palamède d'Escandot, avec qui il avait vécu, le dirai-je ? plus à la turque qu'à la française ; que si j'en voulais savoir davantage, je n'avais qu'à interroger l'homme qui était étendu auprès d'eux, mais que je devais m'y hâter, car, blessé comme il l'était, il n'avait certes pas longtemps à vivre.

A ces mots, je jetai les yeux sur le troisième des survivants que nous avions repêchés. Il était couché sur des cordages et le chirurgien du bord n'avait pu arrêter le sang qui coulait de sa blessure et par où la vie s'en allait. Aussi était-il d'une

grande faiblesse et d'une extrême pâleur. Sans être grand, il semblait bien pris dans sa taille et vigoureux, malgré la maigreur où l'avait réduit le dur métier de la rame. A le considérer plus attentivement, il me semblait que j'avais déjà vu cette figure quelque part, et soudain il me revint à l'esprit que c'était là ce même garçon qui jouait de la flûte parmi les musiciens de M. de Maumoron, quand vous vîntes, Monsieur, le visiter à son bord et que, pour une fausse note, il avait frappé à la tête, de sa canne, à le faire saigner. Aujourd'hui, le pauvre diable saignait bien autrement, mais cependant, lorsque je lui eus fait redonner à boire, il parut revenir quelque peu à la vie et ouvrit les yeux qu'il avait fort beaux. Je profitai de ce répit pour lui adresser quelques questions touchant les circonstances du combat. Il me répondit d'une voix faible, mais avec beaucoup de politesse, que celui-là étant à la fois le premier et le dernier auquel il assistait, il était peu versé en ces matières ; que tout ce qu'il pouvait dire était qu'il n'était pas fâché d'avoir vu une pareille tuerie, car pour que Dieu en permît une pareille entre les hommes, il fallait que le Diable eût plus de part que lui au gouvernement du monde, ce qui n'empêchait pas que les deux galères ne s'y fussent comportées de la façon la plus honorable, du plus humble rameur à leurs capitaines ; que, pour sa part, il avait fait de son mieux, mais qu'il en était

récompensé par le plaisir d'avoir vu M. le Chevalier de Maumoron demeurer un instant debout, sur son carrosse de poupe, la tête et le chapeau emportés par un boulet; que ce spectacle l'avait assez consolé des mauvais traitements et insultes de toutes sortes dont M. de Maumoron n'avait cessé de l'accabler, l'ayant pris à son bord pour venger sur lui à loisir la mort de ce jeune Palamède d'Escandot, qu'il avait tué d'un malencontreux coup d'épée au château de Carmeyrane, ce pourquoi il avait été condamné aux galères, quoiqu'il fût bon gentilhomme et s'appelât M. de la Péjaudie.

Vous jugerez, Monsieur, qu'à ce discours ma surprise fut extrême. J'avais eu vent de cette histoire de M. de la Péjaudie et de M. Palamède d'Escandot, quoique je fusse à Malte lorsqu'elle était arrivée. Tout galérien qu'il fût, il restait en M. de la Péjaudie du gentilhomme. Quant à son crime, il l'avait assez expié par l'état mortel où il se trouvait. Aussi eussé-je été assez heureux de lui procurer quelque soulagement. Je le lui dis et il parut sensible à mon procédé. « Ma foi, Monsieur, me répondit-il à peu près, je ne trouve pas que je sois tant à plaindre. J'ai vu une belle bataille et, comme il faut toujours mourir, je ne regrette point d'y perdre la vie. La mienne n'avait pas d'agrément très enviable et elle a eu des fortunes que je ne souhaite à personne, à moins qu'il ne soit préparé à penser que les pires sont naturelles et

que nous sommes soumis à notre étoile. On m'avait prédit à Paris, dans une débauche que j'y fis avec M. le Baron de Ganneval, qui me mena chez la Devineresse, que j'aurais à souffrir d'un astre marin. Je vois qu'on avait dit vrai, et M. le Chevalier de Maumoron s'est chargé de vérifier la prédiction avec l'aide des juges d'Aix, non que je veuille dire que j'aie été condamné injustement. C'est bien moi, Monsieur, qui ai tué ce petit sot de Palamède d'Escandot, mais pas pour les raisons qu'on a données et qui m'ont valu, bien à tort, la haine amoureuse de ce pauvre Maumoron. Oui, ce qui m'enrage, Monsieur, c'est qu'on puisse croire que Marc-Antoine de la Péjaudie ait pu aimer rien d'autre que les femmes. Elles furent, Monsieur, mon occupation principale et c'est par une d'elles que je péris, car je sens que la vie me quitte et...»

Sur ces paroles quelque peu obscures, M. de la Péjaudie fut pris d'une faiblesse et nous crûmes qu'il allait passer, mais il rouvrit les yeux et j'en profitai pour lui proposer de faire venir l'aumônier. A cette offre M. de la Péjaudie réunit ses dernières forces pour la décliner, nous disant assez plaisamment que si, en vie et santé, il n'avait pas eu assez de vigueur d'esprit pour croire en Dieu, ce n'était point dans le déclin où il était qu'il serait capable d'en faire l'effort, ajoutant qu'après la galère, l'enfer même ne lui faisait pas peur, mais puisque j'avais la bonté de m'intéres-

ser à lui, qu'il me demandait de faire mettre son corps en terre, sur la côte, sous un petit tertre, où les pâtres de Sicile puissent venir s'asseoir en gardant leur troupeau et réjouir ses mânes de quelque air de flûte. En disant ces mots, M. de la Péjaudie gonfla ses joues et agita ses doigts comme s'il en jouait lui-même d'une que nous ne voyions pas, et il expira fort doucement.

J'ordonnai qu'il en fût fait de M. de la Péjaudie comme il l'avait désiré. Quant à M. le Chevalier de Maumoron, son corps fut retrouvé quelques jours après dans une anse du rivage et je lui ai fait élever une sépulture convenable dans l'église de la petite ville de Pietrarossa, pendant que nous attendions le retour de la flotte ennemie. Elle n'a pas reparu jusqu'à ce jour et il est probable qu'elle ne se montrera pas. On attribue cette couardise à l'héroïque folie de M. le Chevalier de Maumoron et au mal que nos deux galères ont causé aux quatre gros vaisseaux qu'elles ont si cruellement houspillés. Il s'attache de ce beau fait d'armes un grand renom à la mémoire de M. le Chevalier de Maumoron, et j'ai pensé, Monsieur, qu'il vous serait agréable d'apprendre que sa belle mort n'a pas été inutile à la gloire du Roi. Sur quoi, il me reste à vous prier, Monsieur, de vouloir bien me croire votre très humble et obéissant serviteur.

GALLARET.

## VII

M<sup>me</sup> de Séguiran ne passait guère une fois la porte de son hôtel sans jeter un regard aux deux atlantes qui la flanquaient et en soutenaient le linteau de leurs robustes épaules. Elle admirait leur musculature vigoureuse et ne manquait pas d'en souhaiter une pareille à l'enfant qu'elle portait dans son sein, car, dans quelques mois, elle donnerait un héritier à l'illustre maison de Séguiran.

Depuis la mort héroïque de M. le Chevalier de Maumoron, M. de Séguiran en demeurait l'unique représentant, aussi avait-il redoublé d'efforts pour en prolonger la lignée. Il était allé jusqu'à faire venir à Aix le fameux M. Dagrenais pour que sa femme le consultât. Le bonhomme, en mémoire de feu M<sup>me</sup> la Marquise de Béricy, avait consenti à accomplir ce long voyage et son arrivée avait été un événement d'importance. Toute la ville, comme aux grands jours, s'était mise aux fenêtres pour y assister. La personne contrefaite et bizarrement emperruquée de M. Dagrenais avait excité une



vive curiosité, non moins que son carrosse à l'ancienne mode — dont les portières étaient fermées par des ridelles de cuir que l'on levait quand le temps était beau, — et les traits remarquables que l'on citait de sa science et de son caractère original.

Pendant son séjour, on était accouru de vingt lieues à la ronde pour le consulter, à la grande colère de ses confrères d'Aix contre cet intrus de Paris qui venait jusque chez eux pour leur enlever le pain de la bouche. Durant tout ce temps, l'hôtel de Séguiran, où M. Dagrenais tenait ses assises, n'avait pas désempli. Toutes les coliques, toutes les gouttes, tous les asthmes, toutes les humeurs de la ville et de la contrée avaient passé par les mains de ce savant homme, de telle façon que, quand M. Dagrenais partit, son carrosse put à peine démarrer, tant il était chargé de sacs d'écus et alourdi de piles de louis d'or. L'obole de M. de Séguiran ne fut pas des moindres, car il lui en coûta gros pour s'être entendu dire par l'illustre M. Dagrenais que le meilleur et le plus sûr moyen d'en arriver où il voulait était encore de s'y prendre comme il l'avait fait jusqu'à présent et comme il n'avait qu'à continuer à le faire, la nature n'ayant pas de raison pour lui refuser indéfiniment ce qu'il attendait d'elle par l'entremise de M<sup>me</sup> de Séguiran, qui y était, comme lui, corporellement, fort bien disposée. Cette visite et ce verdict de M. Dagrenais

firent beaucoup rire M. d'Escandot le Petit, quand il en eut connaissance, mais ce fut, à ce sujet, le dernier plaisir de ce méchant homme, car trois mois après le départ de M. Dagrenais, la grossesse de M<sup>me</sup> de Séguiran fut enfin déclarée et on sut qu'elle se présentait dans des conditions qui donnaient les plus fermes espérances, à la grande joie de M. de Séguiran, qui semblait partagée par sa femme dont toute la beauté en prit quelque chose de plus calme et de plus détendu, comme si la promesse de cet heureux événement lui apportait un contentement d'elle-même, inconnu d'elle jusqu'alors.

Cette nouveauté d'état où elle était fit adopter à M<sup>me</sup> de Séguiran une conduite nouvelle et appropriée à une circonstance si inattendue. Elle devint extrêmement soucieuse de sa santé et y apporta mille soins minutieux et précautions détaillées dont allait parfois jusqu'à sourire le bon M. de Séguiran. Il était maintenant si gonflé d'orgueil qu'il ne doutait plus de pouvoir dorénavant reproduire à sa volonté, en sa femme, l'effet qu'il y avait opéré par sa valeureuse constance et qu'il considérait à présent comme si naturel qu'il en jugeait quelque peu exagérés les égards qu'elle y donnait. M<sup>me</sup> de Séguiran le laissait dire et redoublait d'attention envers elle-même, évitant toute chute et tout mouvement imprudent et surveillant sa nourriture dans le plus petit détail. En tout cela,

M<sup>me</sup> de Séguiran se croyait d'accord avec les intentions divines, qui, en l'ayant jugée digne d'enfanter, marquaient par là que Dieu avait agréé sa pénitence et accepté son repentir. Son péché était assez mort en elle pour qu'elle pût enfin en faire l'aveu et en recevoir l'absolution. Ainsi qu'elle se l'était imposé, elle l'avait détruit par ses propres ressources. N'en avait-elle pas pour preuve son indifférence à la chair et un anéantissement de toute concupiscence dont elle sentait la sécurité que lui assurait encore, pour plus de certitude, l'insensibilité où l'avait laissée l'annonce de la mort de M. de la Péjaudie? La lettre de M. de Gallaret avait achevé de lui mettre l'esprit en repos. Les dernières paroles de M. de la Péjaudie ne le montraient-elles pas incorrigiblement impie, et qu'il eût partagé le péché qu'elle avait commis avec lui et où il l'avait aidée n'avait rien ajouté à l'inévitable de sa damnation. L'instant semblait donc arrivé à M<sup>me</sup> de Séguiran d'en revenir au bon M. Lebrun et de faire cesser l'étonnement que causait à ce digne homme qu'une personne aussi dévote qu'elle l'était eût pu se tenir si longtemps à l'écart des sacrements. Mais les étonnements de M. Lebrun étaient sans curiosité et il les acceptait d'une âme égale. D'ailleurs ils touchaient à leur fin. Aux Pâques prochaines, M<sup>me</sup> de Séguiran se promettait donc de s'approcher de la sainte Table.

Elle se préparait à cet événement par la prière

et la méditation, car elle avait renoncé depuis sa grossesse aux pratiques de jeûnes et de macérations, de même qu'à la visite des pauvres et à l'assistance des malades. Elle fréquentait également moins les églises. Cependant, la Semaine Sainte approchant, elle avait formé le projet de se rendre dans quelques-unes. Cette semaine pascale se célèbre à Aix avec beaucoup de dévotion. On y figure des mises au tombeau avec des personnages de cire coloriée que l'on couche parmi les cierges, et ces repositoires sont fort courus. Celui de l'église Saint-Boniface, le Jeudi Saint de cette année-là, attira particulièrement les pieuses curiosités. Le bon M. Lebrun avait reçu d'une de ses pénitentes une somme d'argent assez importante pour faire modeler une de ces figures en cire peinte, et il s'était adressé à cet effet à un artiste habile, aussi disait-on grand bien de ce saint ouvrage devant lequel la foule se pressa dès le matin.

M<sup>me</sup> de Séguiran, qui, à cause de son état de grossesse, craignait les poussées, avait attendu pour monter en carrosse et se faire conduire à Saint-Boniface l'heure où l'église serait à peu près vide, l'affluence étant à la cathédrale où devait prêcher un moine cordelier. M. de Séguiran, qui avait déjà fait ses dévotions dans la matinée, la laissa partir sans l'accompagner. Ce fut donc seule, après être descendue de carrosse et ayant ordonné à ses gens de l'attendre sur la petite place, qu'elle

franchit le portail et pénétra dans la nef. Pour les circonstances que j'ai dites, elle était complètement déserte et assez obscure. Néanmoins, M<sup>me</sup> de Séguiran s'y était dirigée aisément, guidée par la lueur des cierges qui éclairaient la chapelle où était dressé le reposoir. Une fois là, M<sup>me</sup> de Séguiran s'était agenouillée, puis, après une courte prière, elle leva les yeux vers la sainte figure. Elle représentait le Christ, tel que, décloué de la croix, on le coucha dans le sépulcre de la résurrection. L'artiste à qui s'était adressé M. Lebrun et qui avait travaillé dans l'atelier du fameux Puget, de Marseille, avait donné au divin cadavre une cruelle vérité. Il avait rendu avec exactitude la maigreur du corps et des membres, ainsi que les plaies saignantes du flanc, des mains et des pieds. La cire, adroitement peinte, en imitait les caillots et les sanies. On ne va pas plus loin dans l'imitation de la nature, et la lueur vacillante des cierges, dont quelques-uns venaient de s'éteindre et fumaient encore, donnait à cette effigie quelque chose de fantastique qu'augmentaient le silence de la chapelle et la solitude du lieu.

M<sup>me</sup> de Séguiran ne pouvait détacher ses regards de ce spectacle, et, quand elle les avait abaissés un instant, elle les relevait de nouveau sur la sanglante image du divin supplicié. Ce fut à l'un de ces retours qu'elle se sentit saisie d'un trouble étrange. Soudain, il lui semblait que l'homme de cire avait bougé et

venait, dans un mouvement invisible, de placer sur son cœur la main qui était jusque-là étendue avec son bras le long de son corps. Malgré le trouble qu'elle éprouvait d'une pareille singularité, M<sup>me</sup> de Séguiran s'en remit assez vite. Sans doute, elle était le jouet d'une illusion, et elle considéra plus fixement l'image qui la lui avait causée, afin de s'assurer qu'elle s'était trompée. Mais, au même moment, elle crut voir que l'une des jambes de la statue, qui étaient toutes deux allongées, venait de se soulever, en même temps qu'une sensible transformation se produisait dans toute son apparence. Certes, M<sup>me</sup> de Séguiran n'eût pas pu dire en quoi consistait cette transformation, mais elle en ressentait néanmoins l'insaisissable réalité. C'était bien toujours le même Christ mort qui était couché là, à ses yeux, en ses plaies, et pourtant M<sup>me</sup> de Séguiran éprouvait obscurément que ce n'était plus lui-même. A mesure que ce sentiment l'envahissait, elle se sentait prise d'une sourde terreur comme à l'approche de quelque événement mystérieux dont l'attente la retenait par une force secrète. En vain, elle essayait de prier, mais ses lèvres demeuraient muettes et son cœur fermé, dont elle écoutait en elle les battements précipités, tandis que ses regards ne pouvaient se détacher de cette forme de cire et qu'une sueur froide, qui commençait à lui couler du front et de la nuque, se glissait en gouttes glacées entre ses deux épaules et la faisait frissonner tout

entière. Ses genoux étaient comme collés à la dalle et plus pesants que du plomb. Elle aurait voulu se lever, mais l'effort qu'elle faisait pour y parvenir était si douloureux qu'elle laissa échapper de ses lèvres décolorées un faible gémissement qui, soudain, se changea en un cri d'épouvante.

M<sup>me</sup> de Séguiran, les deux mains étendues, la bouche ouverte d'angoisse, les yeux hagards, cherchait à écarter la terrible vision qui se dressait devant elle. Car la figure de cire ne lui apparaissait plus couchée en son linceul, avec ses plaies divines, parmi les cierges. Elle se tenait debout, débarrassée des plis de son suaire et en une redoutable résurrection. Et cette figure n'était plus la figure du Christ. Elle n'était plus l'image d'un Dieu, mais celle d'un homme avec tout son corps humain. Soudain M<sup>me</sup> de Séguiran reconnaissait ce corps, ces membres, ce visage. Ce front, elle l'avait vu saigner sous l'outrage ; cette chair, M<sup>me</sup> de Séguiran savait qu'elle avait souffert sous les coups ; ces chevilles avaient subi l'entrave de l'anneau ; ces oreilles avaient entendu les insultes des argousins et obéi au sifflet des comites ; ces yeux, pleins des horreurs de la bataille, s'étaient fermés dans la faiblesse de la mort. Ah ! elle le reconnaissait bien, le fantôme de son désir, l'instrument de son péché, l'amant de ses nuits coupables. Car c'était bien lui qui était là, debout devant elle, lui qu'elle avait abandonné aux pires destins, dont elle avait fui le

souvenir dans l'oubli et la pénitence, lui, avec son sourire hardi et ses yeux vifs, lui, M. de la Péjaudie !

Et à l'épouvante qu'elle éprouvait à cette vue se mêlait une sorte d'affreuse joie qui la faisait sangloter de regret et de désir, car, au fond de sa chair, montait en elle la flamme ardente et funeste qu'elle avait si bien crue éteinte à jamais et dont elle sentait en ses veines la brûlure cuisante et douce. C'était en vain que, pécheresse orgueilleuse, elle avait cru mort son péché. Il surgissait en elle, vivant furieux, irrésistible, subtil comme la vie et souverain comme l'amour. Il accourait à l'appel du pécheur, comme une bête familière au signe du maître. Elle lui appartenait, elle était à lui. Ah ! la Péjaudie, la Péjaudie, cher amant des nuits de Carmeyrane, pourquoi n'es-tu qu'une ombre inconsistante, illusion du sang et de la chair, fantôme de volupté, spectre lascif du plaisir et de l'étreinte ? Ah ! si tu vivais, avec quelle frénésie heureuse elle se jetterait dans tes bras, ta pécheresse ! Comme elle t'étreindrait, comme elle se collerait à toi, comme elle caresserait ton corps, comme elle baiserait ta bouche, elle qui ne voulait pas reconnaître ta puissance, elle qui ne voulait pas s'avouer à elle-même qu'elle t'aimait d'amour, depuis le jour où elle t'avait vu pour la première fois, elle qui avait inventé contre toi l'étrange stratagème de te ravalier à n'être que le destructeur de son désir, quand tu



étais le mystérieux instigateur, elle qui avait cru pouvoir t'oublier en te trahissant par son silence et son abandon, lorsque, malgré tous ses subterfuges, à son insu, tu la possédais toujours tout entière ; elle qui t'avait livré aux outrages et dont le cœur demeurerait si plein de toi que ton image en usurpait la figure même de Dieu ! Ah ! la Péjaudie, pourquoi n'es-tu plus vivant, pourquoi dors-tu sous ce petit tertre de Sicile où les pâtres viennent, le soir, jouer de la flûte, au bord de la mer, tandis que passent à l'horizon, avec leurs mâts et leurs antennes, toutes peintes d'or et d'azur, les galères du Roi ?

La tête dans ses mains, M<sup>me</sup> de Séguiran s'était écroulée sur la dalle, quand, soudain, elle se releva. Elle resta un moment debout, puis, avec un grand signe de croix, elle se mit à fuir à travers l'église, heurtant les chaises, se cognant aux piliers, n'y voyant plus à se conduire, tant de brûlantes larmes inondaient son visage. Ce fut ainsi qu'elle parvint jusqu'à la porte ; mais, au moment de la franchir, elle buta et alla tomber la face contre terre en poussant un grand cri et en portant les mains à son ventre.



M<sup>me</sup> de Séguiran ne survécut que peu de jours à ce funeste accident. Le sacristain de Saint-Boni-

face, étant entré dans l'église pour rallumer les cierges, trouva M<sup>me</sup> de Séguiran inanimée et toujours étendue à la même place où elle était tombée. Ayant appelé les gens du carrosse, ceux-ci la relevèrent et la ramenèrent chez elle où, quelques heures après, elle accoucha d'un enfant mort. Lorsqu'elle le sut, elle entra dans un affreux délire dont il fallut éloigner M. de Séguiran, car, dans ses transports, elle ne cessait de prononcer un nom, toujours le même, mais qui heureusement demeura indistinct, ce qui mieux valut, bien qu'il soit d'usage de ne pas attribuer trop d'importance aux paroles que prononcent les mourants dans les râles et les hoquets de l'agonie. Cependant, une accalmie s'étant produite, on jugea bon d'en profiter pour appeler un prêtre. Ce fut le bon M. Lebrun à qui on eut recours et qui put recevoir la confession de M<sup>me</sup> de Séguiran. Après quoi, elle perdit de nouveau le sens. Comme épuisée de l'effort qu'elle avait fait, elle entra en léthargie et, sans avoir recouvré un seul instant ses esprits, elle expira dans le milieu de la nuit, fort doucement.

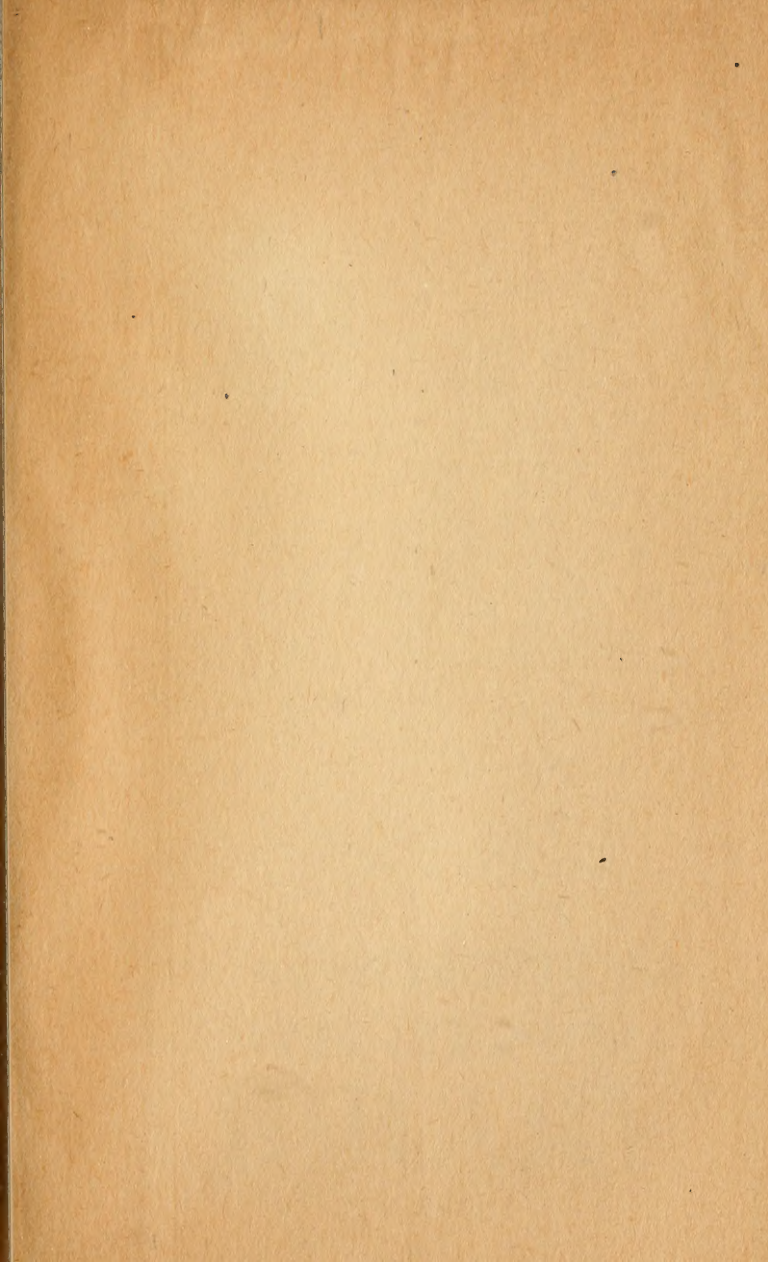
M. de Séguiran éprouva un grand chagrin de la mort de sa femme et ne lui survécut qu'assez peu de temps. Il mourut à son tour comme il allait convoler en troisièmes noces avec une sœur de M. de Gallaret, car, malgré les déboires conjugaux de son double veuvage, il n'avait pas renoncé à l'espoir d'une postérité et de faire mentir les pronostics de

M. d'Escandot le Petit, qui, cependant, en eut le dernier mot.

Je me suis plus d'une fois demandé si ce ne fut pas par ce M. de Gallaret que M. de Larcefigue sut plusieurs particularités touchant les amours de M<sup>me</sup> de Séguiran et de M. de la Péjaudie dont il semblait fort certain, quoiqu'elles appartenissent au plus secret de leur sentiment. M. de la Péjaudie en dit peut-être plus en mourant que M. de Gallaret n'en rapporta à M. de Séguiran, et un passage de la lettre qu'il lui écrivit au sujet du combat de Pietrarossa le laisserait assez croire. Quant à l'étrange vision de l'église de Saint-Boniface, je ne puis supposer que M. de Larcefigue en tint le détail de la bouche du bon M. Lebrun, quoique en ses derniers jours ce digne prêtre fût devenu fort bavard et de tête si affaiblie qu'il ne savait guère plus ce qu'il disait ; mais il n'est pas d'exemple qu'aucun prêtre ait jamais, même à son insu, révélé les secrets de la confession. Le silence de ceux qui les ont reçus en confidence est assuré par un secours particulier de Dieu. Je verrais plutôt dans cette fantasmagorie une invention de M. de Larcefigue, destinée à expliquer des événements dont personne ne fut au fait autre que celui qui en fut le vénérable dépositaire et qui est, comme je l'ai dit, hors de cause. M. de Larcefigue, d'ailleurs, a l'imagination des gens de son pays et l'on sait que les Provençaux n'en manquent point. Néanmoins,

je ne doute pas qu'il ne m'ait rapporté l'histoire de M<sup>me</sup> de Séguiran et de M. de la Péjaudie avec toute la vérité possible ou, à son défaut, avec la vraisemblance qui s'en approche le plus. Elle est un assez bon exemple des étranges folies que l'amour peut produire dans une cervelle de femme, surtout quand s'y mêle une religion mal entendue. C'est ce que disait M. de Larcefigue et qu'il me répéta le jour où il me mena voir dans la sacristie de Saint-Boniface cette figure de cire qu'on y conserve encore. Le bon M. Lebrun l'y fit transporter et défendit que l'on s'en servît dorénavant pour l'exposition du Jeudi Saint. C'est une image d'un art assez médiocre et assez grossier, quoi qu'en pensât M. de Larcefigue, et loin d'être digne qu'on la compare aux ouvrages les moins achevés du fameux Puget, de Marseille. Elle n'a proprement rien de remarquable.

FIN.





UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY



3 9424 02293 5412



THE UNIVERSITY OF  
BRITISH COLUMBIA  
LIBRARY

15 franc